

# **UNE CARRIERE DE SANS-ABRI DERRIERE SOI ?**

*Dans quelle mesure l'image de soi des anciens sans-abri est-elle déterminée par leur système de représentation, consécutif à une "carrière" de sans-abri ?*

Réalisé par : CHAPERON André

Promotion : TS ES 10

Sous la direction de : PINHO Jorge

Sierre, le 30 août 2013



## Résumé

Cette recherche s'intéresse à la population des "anciens" sans-abri et prend pour objet leur système de représentation, un système mis en place tout au long de leur "carrière" de sans-abri et susceptible d'exercer ses effets au-delà de cette dernière. Ma problématique consiste à m'interroger sur la logique de fonctionnement de ce système de représentation et sur ses répercussions sur l'image que les "anciens" sans-abri ont d'eux-mêmes, alors même qu'ils sont engagés dans un processus de réinsertion.

Afin de me donner les moyens de répondre à ma question de recherche, j'ai développé un certain nombre de concepts, présentés dans un cadre théorique :

- l' "ancien" sans-abri ;
- la carrière déviante ;
- la carrière de sans-abri ;
- la représentation ;
- la stigmatisation.

Pour pouvoir accéder au système de représentation des "anciens" sans-abri, j'ai réalisé un certain nombre d'entretiens dans deux structures romandes d'hébergement de réinsertion. Dans ce cadre, l'outil de recueil de données que j'ai utilisé est celui de l'entretien semi-directif, qui non seulement m'a permis de donner la parole aux personnes en question, mais aussi a permis à ces dernières de prendre cette parole de manière relativement libre.

A l'issue de mon analyse des entretiens réalisés, j'ai pu dégager les principaux résultats suivants :

- plus la représentation des facteurs qui ont occasionné l'entrée dans le monde de la rue est précise, plus la capacité à prévenir leur retour éventuel ou, au moins, à réagir au mieux à leur retour, semble devoir être grande ;
- les personnes qui reconnaissent avoir disposé, au moment de leur sortie de rue, de ressources aussi bien internes qu'externes, ont tendance à naturaliser leur processus de réinsertion, à faire comme s'il allait de soi ;
- le ressassement du chemin déjà parcouru (de l'entrée à la sortie de rue) constitue un frein au processus de réinsertion ;
- toutes les personnes qui ont fait l'expérience de la rue ont essayé d'éviter le regard d'autrui, de peur d'être stigmatisées, et ne veulent plus aujourd'hui devoir faire de la rétention d'information à propos de leur vie ;
- la majorité des personnes craignent de se retrouver un jour à la rue ;
- toutes les personnes qui entretiennent un rapport positif à leur "carrière", *i.e.* qui considèrent qu'elles en ont retiré des forces, ont une représentation à la fois positive et réaliste de leur avenir ;
- à l'inverse, toutes les personnes dont le rapport à la carrière est plutôt négatif, ont soit une vision négative et à court terme de leur avenir, soit une vision à long terme positive mais irréaliste.

A la fin de mon travail, en lien direct avec les questionnements issus de l'analyse, je propose un certain nombre de perspectives de recherche visant à approfondir la problématique, ainsi que quelques pistes d'intervention visant à améliorer la prise en charge de la population considérée.

**Mots clés :** SDF – sans-abri – représentations sociales – précarisation – désaffiliation – exclusion réinsertion – stigmatisation – interactions sociales – présentation de soi – image de soi

## Remerciements

J'aimerais commencer par remercier toute les personnes qui m'ont accordé leur confiance en acceptant de témoigner à propos de leur parcours de vie.

J'aimerais remercier ensuite les différents collaborateurs des deux institutions dans le cadre desquelles j'ai pu réaliser mes entretiens :

- à la Fondation *Chez Paou* (Saxon/VS) :
  - M. Jean-Yves Raymond, directeur
  - MM. Gaétan Debons et André Capiello
- à l'Association *La Tuile* (Fribourg)
  - M. Eric Mullener, directeur
  - Mme Sylvie Goumaz, responsable d'équipe et du suivi socio-éducatif

J'aimerais remercier aussi Mme Anne-Marie Schmid Kilic, directrice de *Banc Public* (Fribourg), pour l'entretien qu'elle m'a accordé.

Enfin, j'aimerais remercier M. Jorge Pinho, mon directeur de recherche, pour son suivi et sa disponibilité tout au long de mon travail.

## Langage épïcène

Le masculin ou le féminin est ici à entendre au sens neutre, s'appliquant aux deux genres.

## Avertissement

Les opinions émises dans ce travail n'engagent que leur auteur.

# Table des matières

<b>1. Introduction</b>	<b>1</b>
1.1. Motivations personnelles et professionnelles	1
1.2. Lien avec le travail social	1
1.3. Objectifs de la recherche	2
1.3.1. Objectifs de compréhension	2
1.3.2. Objectifs d'analyse	2
1.3.3. Objectifs d'intervention	2
<b>2. Cadre théorique</b>	<b>4</b>
2.1. La figure de l'ancien sans-abri	4
2.1.1. SDF ou sans-abri ?	4
2.1.2. Être un ancien sans-abri	6
2.2. La notion de carrière déviante	7
2.2.1. Extension de la notion de carrière	7
2.2.2. Dimension morale de la carrière	9
2.3. La carrière de sans-abri	10
2.3.1. Processus d'intégration	11
2.3.2. Processus de précarisation	13
2.3.3. Processus de désaffiliation	14
2.3.4. Processus de réinsertion : réaffiliation et réintégration	17
2.4. L'analyse des représentations	20
2.4.1. La première Ecole de Chicago et l'interactionnisme symbolique	20
2.4.2. La psychologie sociale	21
2.4.2.1. Une représentation à trois dimensions	21
2.4.2.2. Une analyse à trois niveaux de la représentation	22
2.4.3. La théorie sociologique de l'action : une rationalité multidimensionnelle	23
2.4.4. Typologie des représentations des anciens sans-abri	25
2.5. La stigmatisation	28
2.5.1. L'apprentissage du faux-semblant	28
2.5.2. Présentation de soi et figuration	29
<b>3. Problématique et méthodologie</b>	<b>32</b>
3.1. Problématique	32
3.1.1. De la question de départ à la question de recherche	32
3.1.2. De la question de recherche aux hypothèses de recherche	33
3.1.2.1. Hypothèse 1	33
3.1.2.2. Hypothèse 2	33
3.1.2.3. Hypothèse 3	34
3.2. Méthodologie	34
3.2.1. Terrain d'enquête	34
3.2.1.1. Population	34

3.2.1.2. Cadre éthique	35
3.2.1.3. Echantillon	35
3.2.2. Méthode de recueil des données	38
3.2.2.1. Outil de recueil des données	38
3.2.2.2. Précautions méthodologiques	38
3.2.2.3. Construction du modèle d'analyse et du guide d'entretien	38
<b>4. Analyse des données</b>	<b>40</b>
4.1. Démarche d'analyse	40
4.2. Analyse par hypothèse	40
4.2.1. Hypothèse 1	40
4.2.1.1. Analyse de R1 et R2	40
4.2.1.2. Système de représentation et reconstruction identitaire	47
4.2.1.3. Conclusion : synthèse des résultats et nouveaux questionnements	56
4.2.2. Hypothèse 2	58
4.2.2.1. Stigmatisation passée et représentation actuelle	59
4.2.2.2. Présentation de soi	63
4.2.2.3. Conclusion : synthèse des résultats et nouveaux questionnements	66
4.2.3. Hypothèse 3	67
4.2.3.1. Rapport à la carrière et représentation de l'avenir	68
4.2.3.2. Conclusion : synthèse des résultats et nouveaux questionnements	74
<b>5. Conclusion</b>	<b>77</b>
5.1. Réponses à la question de recherche	77
5.2. Limites de la recherche	78
5.3. Perspectives de recherche et pistes d'intervention	79
<b>6. Sources</b>	<b>82</b>
6.1. Bibliographie	82
6.1.1. Livres et chapitres de livres collectifs	82
6.1.2. Ouvrages de méthodologie	83
6.1.3. Articles de revues	83
6.2. Cyberographie	84
6.3. Personnes-ressources	84
<b>Annexes</b>	<b>85</b>
Annexe A : Tableau synoptique des approches théoriques	86
Annexe B : Modèles d'analyse (Hypothèses 1 à 3)	92
Annexe C : Guide d'entretien	95

## Table des illustrations

<b>Figure 1</b>	Le sans-abri et l'ancien sans-abri	6
<b>Figure 2</b>	La carrière de sans-abri (spirale)	10
<b>Figure 3</b>	La carrière de sans-abri (boucle)	10
<b>Figure 4</b>	Liens sociaux et intégration	11
<b>Figure 5</b>	L'intégration par le travail	12
<b>Figure 6</b>	Liens sociaux et précarisation	13
<b>Figure 7</b>	Liens sociaux et désaffiliation	15
<b>Figure 8</b>	Le travail identitaire du sans-abri	19
<b>Figure 9</b>	Le système de représentations d'un ancien sans-abri	27
<b>Figure 10</b>	Echantillon pour le recueil de données	37
<b>Figure 11</b>	Identification et pondération des facteurs et ressources	41
<b>Figure 12</b>	Noyau central et éléments périphériques de R1	46
<b>Figure 13</b>	Tableau récapitulatif des résultats de l'analyse	76
<b>Figure 14</b>	Tableau synoptique des approches théoriques	86
<b>Figure 15</b>	Modèle d'analyse (Hypothèse 1)	92
<b>Figure 16</b>	Modèle d'analyse (Hypothèse 2)	93
<b>Figure 17</b>	Modèle d'analyse (Hypothèse 3)	94

# Deutsche Zusammenfassung

## Titel und Forschungsfrage

Eine Obdachlosenkarriere hinter sich ?

Inwiefern wird das Selbstbild der ehemaligen Obdachlosen durch ihr durch eine Obdachlosenkarriere hervorgerufenen Vorstellungssystem verursacht ?

## Berücksichtigte Bevölkerung

Die ehemaligen Obdachlosen, d.h. Personen, die auf der Straße und/oder in einer Notunterkunft gelebt haben und die sich auf einen Wiedereingliederungsprozess einlassen.

## Problematik

Ich postuliere, dass die Obdachlosen ihre ganze Karriere lang ein spezifisches Vorstellungssystem entwickeln, das ihre Persönlichkeit beeinflusst, selbst wenn sie aus dieser Karriere herausgetreten sind. Ich unterscheide die folgenden Vorstellungen :

- Vorstellung, die sich die ehemaligen Obdachlosen von den Faktoren, die ihren Eintritt in die Welt der Straße und/oder der Notunterkunft bestimmten, machen ;
- Vorstellung, die sich die ehemaligen Obdachlosen von den persönlichen und/oder externen Ressourcen, dank denen sie, als sie obdachlos waren, aus der Welt der Straße und/oder der Notunterkunft herausgetreten sind, machen ;
- Vorstellung, die sich die ehemaligen Obdachlosen von den Faktoren, die ihre Rückkehr in die Welt der Straße und/oder der Notunterkunft verursachen könnten, machen ;
- Vorstellung des Bildes, die sich die anderen von ihnen machen ;
- Selbstbild, d.h. die Vorstellung, die sich die ehemaligen Obdachlosen auf der Basis der vier weiter oben erwähnten Vorstellungen von sich selbst machen.

## Forschungshypothesen

Meine Forschungshypothesen bilden vorläufige Antworten auf meine Forschungsfrage und zielen darauf, die Datensammlung zu orientieren :

- 1. *Hypothese* : der Identitätswiederaufbau der ehemaligen Obdachlosen würde durch die zwei ersten Vorstellungen (Eintritt und Herauskommen) beeinflusst ;
- 2. *Hypothese* : die Stigmatisierung, durch die die ehemaligen Obdachlosen verachtet wurden, als sie auf der Straße und/oder in einer Notunterkunft lebten, sowie ihre aktuelle Vorstellung des Bildes, die sich die anderen von ihnen machen, würden ihre Selbstdarstellung im Alltag beeinflussen. Außerdem wäre diese Selbstdarstellung durch eine steigende Kontrolle des auf die anderen gemachten Eindrucks gekennzeichnet. Schließlich würde diese Selbstdarstellung darauf zielen, eine erneute Stigmatisierung zu verhindern und so eine nachhaltige Wiedereingliederung zu begünstigen ;
- 3. *Hypothese* : das zu der Karriere unterhaltene Verhältnis würde die Vorstellung der Zukunft und insbesondere die Vorstellung der Faktoren, die die Rückkehr in die Welt der Straße und/oder der Notunterkunft verursachen könnten, beeinflussen.



## Datensammlungsmittel

Da ich darauf ziele, zu den Vorstellungen, die sich die ehemaligen Obdachlosen von ihrer Karriere machen, zuzugehen, diese Vorstellungen als ein System zu analysieren und deren Funktionsweise hervorzuheben, scheint es mir treffend, auf das Mittel des halbgezielten Gesprächs zurückzugreifen.

## Theoretischer Rahmen

Als theoretische Mittel zur Analyse meiner Gespräche mit ehemaligen Obdachlosen entwickle ich die folgenden Konzepte :

- der ehemalige Obdachlose ;
- die von der Norm abweichende Karriere ;
- die Obdachlosenkarriere ;
- die soziale Vorstellung ;
- die Stigmatisierung.

## Hauptergebnisse der Analyse

Aus der Analyse meiner Gespräche kann ich die folgenden Hauptergebnisse ziehen:

- je genauer die Vorstellung der Faktoren, die den Eintritt in die Welt der Straße und/oder der Notunterkunft verursachten, ist, desto grösser ist scheinbar die Fähigkeit der ehemaligen Obdachlosen, die Rückkehr dieser Faktoren zu verhindern oder wenigstens auf diese Rückkehr am besten zu reagieren ;
- die Personen, die anerkennen, beim Herauskommen aus der Straße über sowohl persönliche als auch externe Ressourcen verfügt zu haben, neigen dazu, ihren Wiedereingliederungsprozess als selbstverständlich zu betrachten ;
- das bis zum Überdruß Wiederholen der Vergangenheit schiebt dem Wiedereingliederungsprozess einen Riegel vor ;
- all die Personen, die auf der Straße und/oder in einer Notunterkunft lebten, bemühten sich, dem Blick der anderen auszuweichen, weil sie Angst davor hatten, stigmatisiert zu werden. Sie wollten keine Zurückbehaltung mehr von Informationen über ihr Leben machen. Infolgedessen privilegieren sie vertrauensvolle Beziehungen ;
- die meisten ehemaligen Obdachlosen haben Angst davor, eines Tages auf der Straße und/oder in einer Notunterkunft wieder leben zu müssen ;
- all die Personen, die ein positives Verhältnis zu ihrer Obdachlosenkarriere unterhalten, d.h. die betrachten, Kräfte daraus gezogen zu haben, haben eine sowohl positive als auch realistische Vorstellung ihrer Zukunft ;
- hingegen haben all die Personen, die ein eher negatives Verhältnis zu ihrer Obdachlosenkarriere unterhalten, entweder eine negative Vorstellung der kurzfristigen Zukunft oder eine positive aber unrealistische Vorstellung der langfristigen Zukunft.

**Stichwörter:** Obdachlose – soziale Vorstellungen – soziale Ausgrenzung – Stigmatisierung – Wiedereingliederung – soziale Interaktionen – Selbstdarstellung im Alltag – Selbstbild



# 1. Introduction

## 1.1. Motivations personnelles et professionnelles

La population des sans-abri m'intéresse depuis longtemps. J'ai déjà eu l'occasion de m'y confronter sur le terrain, par le biais d'un certain nombre d'expériences. En 2005-2006, j'ai effectué un stage d'une année au siège suisse d'*ATD Quart-Monde* (Treyvaux/FR), une ONG française qui s'engage aux côtés des familles en situation de grande pauvreté ; durant ce stage, j'ai aussi été bénévole à *Banc Public* (Fribourg), un foyer d'accueil de jour à bas seuil. De 2007 à 2009, dans le cadre d'un volontariat de solidarité internationale, j'ai vécu à Ouagadougou (capitale du Burkina Faso), où j'ai fonctionné comme éducateur (sans formation préalable) dans une association burkinabé, *Taab Yinga*, qui gère un foyer d'accueil ainsi qu'un centre de formation préprofessionnelle pour enfants de la rue. Ces expériences ont été pour moi davantage des expériences de vie que des expériences professionnelles. C'est en tout cas ainsi que je les ai vécues sur le moment. Je n'en ai pas moins ressenti alors des manques sur le plan de ma formation (j'étais enseignant). Ces expériences m'ayant beaucoup marqué, j'ai décidé ensuite de changer de métier et de combler les manques en question en entamant une formation en Travail social à la HES de Sierre. Dans le cadre de cette formation, j'ai effectué mon second stage, de février à juin 2013, à l'*Arbeiter-Samariter-Bund/Fachstelle zur Vermeidung von Wohnungslosigkeit* (Neubrandenburg/Allemagne). Quant à ce travail de Bachelor, il a été pour moi l'occasion de reprendre contact avec la population des sans-abri dans le contexte local de la Suisse romande, et ainsi d'élargir ma compréhension de cette population et des problématiques qui lui sont liées. Après ma formation, j'espère à nouveau avoir la possibilité de travailler avec des personnes en situation de grande pauvreté, dans le cadre d'un foyer d'accueil de jour ou de nuit pour personnes sans abri.

## 1.2. Lien avec le travail social

Dans ces différents contextes, aussi bien institutionnels que géographiques, j'ai donc été amené à rencontrer des personnes en grande difficulté, voire sans-abri, dont le parcours de vie et le système de représentation m'ont amené à questionner mon propre parcours et mes propres représentations. Certaines de ces personnes, qui se distinguaient par leur énergie de vie, leur investissement maximal du temps présent et leur inventivité, m'ont beaucoup impressionné. S'il faut se prémunir contre toute tentative d'idéalisation du mode de vie des sans-abri, il n'en reste pas moins que nous, travailleurs sociaux, qui n'avons cessé de les ramener dans le giron d'une société dont leur existence même administre pourtant la preuve du dysfonctionnement, devrions travailler moins à leur réadaptation à la société telle qu'elle est qu'à la transformation de cette dernière, de façon à ce qu'elle ne pousse plus aucun individu à adopter ce mode de vie.

A l'ère du « précarité » (voir notamment CASTEL 2009 : 169, et *infra*, 2.3.2), *i.e.* d'une société à la fois basée sur le salariat (et les mécanismes de protection sociale qui s'y rattachent) et fragilisée par la dégradation même de la condition salariale (contrat à durée déterminée, temps partiel, *working poor*, etc.), le travail est paradoxalement survalorisé en tant que vecteur de construction identitaire. C'est de la première moitié des années 90 que Dominique Méda date ce qu'elle appelle un « retour des pensées de légitimation du travail » (MÉDA 1998 : 17), dont le point commun est de déclarer que « le travail est une catégorie anthropologique, c'est-à-dire un invariant de la nature humaine, dont on trouve la trace toujours et partout, qu'il permet la réalisation de soi (l'homme dans ses œuvres), et surtout qu'il est au centre et au fondement du lien social » (Méda 1998 : 17-18). Dans un tel contexte, le « pire » imaginé par Hannah Arendt dans *La Condition de l'homme moderne* (1958), à savoir « la perspective d'une société de travailleurs sans travail », s'est peut-être rapproché de nous. En dépit des politiques d'activation des chômeurs prescrites par le nouvel Etat social, la marginalisation sociale induite par l'exclusion du monde du travail a augmenté. Par ailleurs, le phénomène de « socialisation marginalisée » (voir *infra*, 2.3.3) gagne en ampleur,

touchant des jeunes qui n'ont pas encore connu le monde du travail et qui, entend-on parfois, se satisferaient de l'aide sociale, ce qui reste à démontrer. Dans ce contexte socio-économique, le sans-abri symbolise l'échec des politiques d'insertion par le travail, tandis que l'ancien sans-abri en symboliserait au contraire la réussite, réussite toujours fragile en l'occurrence, puisqu'une sortie de rue s'inscrit dans un processus qui est toujours, comme je le montrerai dans ce travail, susceptible de s'inverser. La « carrière » (dans l'acception donnée à ce terme par la seconde Ecole de Chicago – voir *infra*, 2.2 et 2.3) de sans-abri me semble donc être un révélateur de la précarisation de nos sociétés centrées autour du travail, ainsi qu'un bon opérateur de questionnement de la gestion sociale des situations de grande pauvreté et de misère. A l'ère de la flexibilité tous azimuts, celle des conditions de travail et des individus censés s'y adapter, on pourrait même aller plus loin et faire de l'ancien sans-abri, parfois stigmatisé en raison de son passé, toujours menacé de renouer avec ce dernier, le symbole de l'individu post-moderne, homme précaire dont la précarité n'aurait plus rien de contingent, en ce sens qu'elle serait devenue « un trait universel de la condition humaine » (BRESSON 2007 : 10 ).

### **1.3. Objectifs de la recherche**

---

#### **1.3.1. Objectifs de compréhension**

En répondant à ma question de recherche, j'aimerais tenter de :

- comprendre « de l'intérieur » ce que les anciens sans-abri peuvent ressentir (sur les plans émotionnel et cognitif), accéder aux représentations qu'ils se font (à partir de la position qui est la leur au moment de l'entretien) de leur « carrière » passée, et en montrer la logique de fonctionnement ;
- dégager de grandes tendances de leurs pratiques de reconstruction identitaire ;
- montrer l'importance pour cette reconstruction de leurs interactions avec autrui ;
- identifier au sein de ces pratiques aussi bien les moteurs que les freins par rapport à un projet d'insertion mis en place dans le cadre d'une intervention sociale ;
- établir si le fait d'avoir « connu la rue » est susceptible de modifier plus ou moins profondément la personnalité et le système général de représentation des anciens sans-abri.

#### **1.3.2. Objectifs d'analyse**

Partant du principe que les ressources que les anciens sans-abri ont dû mobiliser pour sortir de la rue (que cette sortie de rue soit définitive ou non) devraient aussi leur permettre de reconsidérer leur parcours de vie avec une certaine distance, je recourrai à l'entretien semi-directif comme outil de recueils de données. Mon analyse portera donc sur les discours tenus par les anciens sans-abri, envisagés comme des acteurs sociaux à part entière, et plus précisément sur un certain nombre de leurs représentations. J'envisagerai ces représentations comme des représentations individuelles, liées aussi bien au tempérament des personnes interviewées (dimension biologique de leur personnalité) qu'à leur caractère, forgé par leurs expériences de vie (dimension psycho-sociale de leur personnalité). Mais je les envisagerai aussi comme des représentations sociales, en fonction des phénomènes de récurrence constatés dans l'ensemble du corpus. Pierre Moscovici définit les représentations sociales comme des « passerelle[s] entre le monde individuel et le monde social » (cité in SECA 2001 : 17). L'inscription sociale du sujet (contexte social, appartenances, etc.) y surdétermine la dimension psychologique susmentionnée. Il s'agira notamment pour moi d'évaluer le poids de l'ancienne appartenance de groupe (celui des sans-abri) dans le processus de réinsertion.

#### **1.3.3. Objectifs d'intervention**

Mon travail, en ce qu'il essaiera de comprendre « de l'intérieur » des personnes ayant une carrière de sans abri « derrière » elles et d'identifier aussi bien les ressources qu'elles ont dû mettre en œuvre pour s'en sortir que les freins éventuels à leur réintégration durable, voire les vulnérabilités

qui pourraient entraîner leur retour dans le monde de la rue, a pour but de produire des résultats exploitables en termes d'intervention, au niveau aussi bien de la prise en charge des sans-abri que du suivi des anciens sans-abri.

## 2. Cadre théorique

Je vais, dans ce cadre théorique, présenter et développer un certain nombre de notions, qui m'aideront à répondre à ma question de recherche. Les notions en question sont les suivantes :

- l'ancien sans-abri ;
- la carrière déviante ;
- la carrière de sans-abri ;
- la représentation ;
- la stigmatisation<sup>1</sup>.

### 2.1. La figure de l'ancien sans-abri

La définition même de la population à laquelle je m'intéresse n'est pas sans poser un certain nombre de problèmes. Ayant décidé de prendre pour objet l'incidence des représentations que les "anciens" sans-abri se font de leur parcours de vie (passé, présent et futur) sur leur processus de réinsertion, il me faut pour commencer non seulement définir la notion de sans-abri, mais aussi préciser ce que j'entends par "ancien" sans-abri.

#### 2.1.1. SDF ou sans-abri ?

Pour définir le sans-abri, je m'appuierai dans un premier temps sur une autre définition, celle du SDF (« sans domicile fixe », expression plutôt en usage en France), telle que tente de l'établir Julien Damon. Constatant que le terme de SDF « désigne une population hétérogène dont les contours [...] sont extrêmement variés » (DAMON 2002 : 2), ce dernier commence par passer en revue les différentes acceptions qui peuvent lui être données :

- i. « Les personnes totalement dépourvues de logement et ne disposant pas d'un abri pour la nuit.
- ii. Les personnes qui se trouvent dans des centres d'hébergement pour sans-abri ou, plus largement, qui fréquentent des services proposés aux SDF.
- iii. Les personnes qui ne disposent pas d'un logement stable et qui vont d'une adresse à l'autre.
- iv. Les personnes qui se déclarent SDF dans la rue, dans les autres espaces publics (métro, squares, etc.), ou aux guichets de l'assistance.
- v. Les personnes qui peuvent être spontanément repérées dans la rue comme SDF » (DAMON 2002 : 2-3).

On aura remarqué que les trois premières acceptions ont *a priori* une dimension objective, puisqu'elles sont censées ne prendre acte que d'une situation dûment attestée, dont le degré de précarité, au niveau du logement, me semble aller décroissant de la première à la troisième acception :

- i. sans-abri au sens strict ;
- ii. personne en hébergement social, d'urgence<sup>2</sup> ou non<sup>3</sup> ;
- iii. sans domicile fixe au sens littéral de l'expression qui, il faut le noter, ne préjuge pas de la nature du logement en question ; il peut ainsi s'agir d'un logement chez des membres de la famille ou des amis.

<sup>1</sup>A titre aussi bien de conclusion de ce cadre théorique que de "table d'orientation" pour l'ensemble de ce travail, je propose en annexe (voir Annexe A : Fig. 14) le tableau synoptique de l'ensemble des approches théoriques que j'ai retenues, approches simplement présentées dans l'ordre chronologique de leur manifestation dans le champ de la théorie, afin de donner à voir le mouvement des idées dans le temps, fait notamment de reprises et de redéfinitions de mêmes concepts.

<sup>2</sup>Par hébergement d'urgence, on entend des lieux où il n'est possible de passer que la nuit.

<sup>3</sup>Dans ce dernier cas, je parlerai d'hébergement de réinsertion, dont les différentes formes visent à autonomiser progressivement les personnes qui en bénéficient. L'Association *La Tuile*, à Fribourg, a ainsi développé un concept qui va de l'hébergement d'urgence à l'« accompagnement au logement » (appartement individuel privé) en passant par le « logement accompagné » (appartement collectif avec chambre individuelle, loué par l'Association), ces deux dernières formes de logement faisant l'objet d'un suivi socio-éducatif. Voir entretien du 18.12.2012 avec M. Eric Mullener, directeur de *La Tuile*, et *La Tuile. Concept institutionnel* 2011 : 9-10.

On peut bien sûr interpréter cette troisième acception de façon différente et considérer simplement qu'elle subsume les deux précédentes. Quant aux deux dernières acceptions (iv-v) distinguées par Damon, elles ont une dimension subjective, en ce sens qu'elles ne reposent que sur des déclarations des personnes concernées (iv) ou sur des observations extérieures (v), « spontanées » qui plus est. Damon précise ainsi que :

« ce n'est pas parce qu'un individu est sans logement qu'il est immédiatement identifiable comme SDF. Inversement, un individu peut être repéré comme tel sans être réellement dépourvu de logement. Il est par ailleurs possible de se déclarer sans-abri sans être pour autant exactement dans cette situation » (DAMON 2002 : 3).

Face au caractère diffus de cette population, Damon adopte une position constructiviste. A l'instar de Georg Simmel qui déclarait dans son essai sur *Les Pauvres* (1907) que « personne n'est pauvre socialement avant d'avoir été assisté » (cité in DAMON 2002 : 9), Damon considère en effet qu'« on est SDF parce qu'on a été nommé ainsi par d'autres acteurs sociaux » (DAMON 2002 : 9). Une telle perspective s'inscrit aussi dans la filiation de l'interactionnisme (développé dans le cadre de la première Ecole de Chicago ; voir *infra*, 2.4.1) et dans celle de l'analyse par Howard Becker (développée dans le cadre de la seconde Ecole de Chicago ; voir *infra*, 2.2) du phénomène de la déviance en termes d'étiquetage (*labelling*). Becker définit la déviance comme « le produit d'une transaction effectuée entre un groupe social et un individu qui, aux yeux du groupe, a transgressé une norme » et le déviant comme « celui auquel cette étiquette a été appliquée avec succès » (BECKER 1985 : 33, *passim*). La « question SDF », pour reprendre le titre de l'essai de Damon, est solidaire de la réponse sociale qu'on lui donne, en ce sens que la première ne préexiste pas à la seconde, qu'elles se constituent dans un même mouvement en interagissant l'une sur l'autre. La catégorie des SDF (au sens large, et non pas au sens littéral) est une construction sociale dont les contours sont éminemment flous, à la mesure de l'action publique qui, sur un mode qui ne peut jamais qu'être asymptotique, s'essaie à la prendre pour cible et multiplie pour cela les sous-catégories à fins de rationalisation des services proposés à cette population.

Dans l'ouvrage de Damon cité ci-dessus, les termes de sans-abri et de SDF sont parfois utilisés l'un pour l'autre. Je ne chercherai pas à rendre compte de cet usage flottant, et me contenterai de justifier mon propre recours au terme de sans-abri plutôt qu'à celui de SDF. Le terme de SDF comporte à mon avis deux désavantages: soit son extension est trop grande (SDF au sens large : les cinq acceptions relevées par Damon, i → v), soit sa signification, plus restreinte (SDF au sens littéral, l'acception iii de Damon), est tout de même trop imprécise. Je recourrai quant à moi au terme de sans-abri, que je définirai de la manière suivante : est sans-abri

- une personne ressortissant à la première acception du terme SDF mise en évidence par Damon : il s'agit là des sans-abri au sens strict (i) ; ou
- une personne ressortissant en partie à la deuxième acception relevée par le même auteur : il s'agit là plus précisément des personnes recourant plus ou moins régulièrement aux services d'hébergement social d'urgence (ii').

Ma définition du sans-abri est en fait assez proche de celle que Pascale Pichon donne du SDF, qui, pour elle, est une personne dont « [l]a survie est marquée par l'abri précaire et l'hébergement social » (PICHON 2003 : 147), un hébergement que j'ai quant à moi, on l'a vu, spécifié (hébergement social d'urgence). Par « abri précaire », l'auteure entend plus précisément « tous ces territoires qui vont de l'abri ouvert ou couvert jusqu'à l'espace quasi-privé du squat » (PICHON 2003 : 147, note 112)<sup>4</sup>. Au-delà de cette distinction opérée entre les termes de SDF et de sans-abri, il n'en reste pas moins qu'ils ont comme point commun de mettre en avant la question du logement, dont l'absence ou le caractère précaire est la conséquence de la rupture parfois cumulée, en cascade, des liens sociaux, ceux de la participation organique (induits par la stabilité de l'emploi), de la participation élective (induits par le libre choix d'un conjoint et/ou d'amis) et de la filiation (induits par la

<sup>4</sup>Jean-Yves Raymond, directeur de *Chez Paou* (Saxon/VS), préfère quant à lui l'appellation, qu'il reprend à Guy Ausloos, de « personnes sans situation concrète de logement » à celle de SDF ou de sans-abri (entretien du 22.11.2012). Une autre dénomination *a negativo* est celle de « sans chez-soi », que le psychiatre Alain Mercuel présente de la manière suivante : « il ne s'agit pas simplement de définir les personnes par la présence ou non d'un abri, d'un hébergement, mais par leur impossibilité de mise en place d'un lieu de vie investi comme un "chez-soi" » (MERCUEL 2012 : 21).

solidarité intergénérationnelle parents-enfants), pour reprendre une typologie de Serge Paugam sur laquelle je reviendrai plus loin (voir *infra*, 2.3).

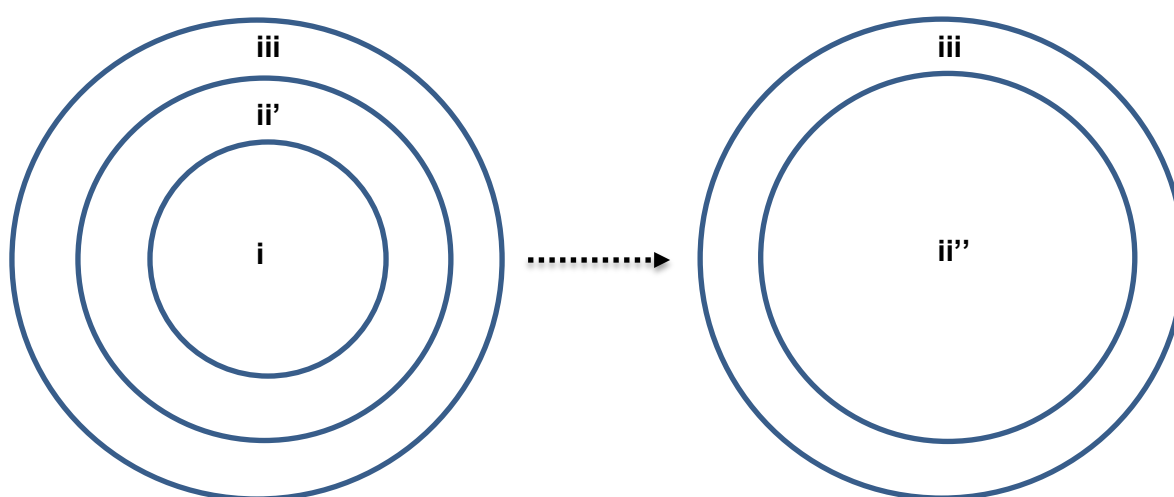
### 2.1.2. Etre un ancien sans-abri

Etant donné cette définition que je me suis donnée du sans-abri, que faut-il entendre alors par l'expression "ancien" sans-abri ? J'entends par là :

- une personne qui a fait l'expérience d'une vie sans abri (i-ii') telle que définie plus haut,
- et qui, tout en restant un SDF au sens littéral de l'expression (iii), recourt maintenant plus ou moins régulièrement aux services d'hébergement social, non plus d'urgence mais de réinsertion (ii'').

En me référant aussi bien aux catégories de Damon qu'à leur réélaboration à laquelle je viens de procéder, je schématiserai mes définitions du sans-abri et de l'"ancien" sans-abri de la façon suivante :

**Figure 1. Le sans-abri et l'ancien sans-abri**



La population à laquelle je m'intéresse est donc constituée de sans-abri engagés dans un processus de réinsertion, processus que je décomposerai (voir *infra*, 2.3.4) en un processus de réaffiliation et un processus de réintégration. Je forge le néologisme de « réaffiliation » par analogie avec celui de « désaffiliation », proposé par Robert Castel (voir *infra*, 2.3.3)<sup>5</sup>. Si la désaffiliation se fait par décomposition des liens sociaux mentionnés ci-dessus, la réaffiliation, qui en constitue le contrepoint positif en ce sens qu'elle est censée en inverser la dynamique, se fait par recomposition de ces mêmes liens sociaux. Idéalement, le processus de réaffiliation devrait pouvoir s'engrener ensuite dans un processus de réintégration, par consolidation et stabilisation de ces liens. Bien que je m'intéresse au sans-abri à un moment particulier, ou plutôt à une période particulière de sa « carrière », lorsqu'il peut être considéré comme un "ancien" sans-abri (au sens où je définis ce dernier), je prendrai en considération l'ensemble de cette carrière, puisque c'est bien cet ensemble qui constitue l'objet des représentations des "anciens" sans-abri. Mais avant de présenter cette carrière, il me faut au préalable définir cette notion même de « carrière » que je viens d'introduire.

<sup>5</sup>Le terme de désaffiliation n'est pas à proprement parler un néologisme, puisqu'il existe en anglais (*disaffiliation*). Aux Etats-Unis, il est utilisé dès la fin des années 60 par Howard M. Bahr et Theodore Caplow dans leurs travaux sur les *homeless* (voir DAMON 2002 : 21 et 162). Castel a donc en réalité "acclimaté" ce terme à la langue française, le reprenant pour le redéfinir à sa manière.



## 2.2. La notion de carrière déviante

---

Comme Becker le rappelle dans *Outsiders*, la notion de carrière a d'abord été élaborée dans le cadre des études de professions. Cantonnée alors au monde du travail, cette notion se réfère à « la suite des passages d'une position à une autre accomplis par un travailleur dans un système professionnel » et « désigne les facteurs dont dépend la mobilité d'une position à une autre, c'est-à-dire aussi bien les faits objectifs relevant de la structure sociale que les changements dans les perspectives, les motivations et les désirs de l'individu » (BECKER 1985 : 47, *passim*).

En 1937, Everett C. Hughes, un représentant de la première Ecole de Chicago, s'est plus particulièrement intéressé à ces deux dimensions, objective et subjective, d'une carrière :

« [d]ans sa dimension objective, une carrière se compose d'une série de statuts et d'emplois clairement définis, de suites typiques de positions, de réalisations, de responsabilités et même d'aventures. Dans sa dimension subjective, une carrière est faite de changements dans la perspective selon laquelle la personne perçoit son existence comme une totalité et interprète la signification de ses diverses caractéristiques et actions, ainsi que tout ce qui lui arrive » (cité in PAUGAM 1991 : 84-85).

Hughes, à la suite de la sociologie compréhensive initiée par Max Weber (voir *infra*, 2.4.1), met ainsi en exergue non plus simplement l'expression de la subjectivité des acteurs sociaux (sous la forme de « motivations » et de « désirs »), mais la posture interprétative de ces derniers, leur capacité à comprendre et interpréter, bref à donner du sens à tout infléchissement de leur parcours de vie en général et de leur trajectoire socio-professionnelle en particulier.

### 2.2.1. Extension de la notion de carrière

Dans les années 60, les représentants de la seconde Ecole de Chicago (parmi lesquels Becker et Erving Goffman) se sont réapproprié la notion de carrière pour en modifier l'extension. Ils l'ont appliquée alors à toute catégorie d'acteurs sociaux, et notamment à des catégories étiquetées comme déviantes, dont le parcours ne relève pas, tant s'en faut, d'un schéma de mobilité professionnelle classique. L'appariement des notions de carrière et de déviance permet d'envisager le phénomène de la déviance comme un processus à part entière, c'est-à-dire comme un phénomène qui évolue dans le temps et dont le déroulement n'a rien de mécanique. Dans *Outsiders*, Becker s'intéresse notamment aux fumeurs de marijuana, dont il analyse la déviance en termes de carrière. Il en induit un « modèle séquentiel » en quatre étapes, qu'il veut de portée générale, c'est-à-dire susceptible de s'appliquer à toute carrière déviante :

- **la transgression** : la première étape « consiste la plupart du temps à commettre une transgression, c'est-à-dire un acte non conforme à un système particulier de normes » (BECKER 1985 : 48) ;
- **la motivation** : la deuxième étape est liée au « développement de motifs et d'intérêts déviants » (BECKER 1985 : 53). En effet,  
« [a]vant de se livrer à ces activités avec plus ou moins de régularité, la personne n'a aucune idée des plaisirs qu'elle peut en retirer : c'est au cours des interactions avec des déviants plus expérimentés qu'elle apprend à prendre conscience de nouveaux types d'expériences et à les considérer comme agréables » (BECKER 1985 : 53) ;
- **la stigmatisation**<sup>6</sup> : la troisième étape survient lorsque l'individu est pris sur le fait et stigmatisé comme déviant, ce qui a  
« des conséquences importantes sur la participation ultérieure à la vie sociale et sur l'évolution de l'image de soi de l'individu. La conséquence principale est un changement dans l'identité de l'individu aux yeux des autres. En raison de la faute commise et du caractère flagrant de celle-ci, il acquiert un nouveau statut. On a découvert une personnalité différente de celle qu'on lui prêtait » (BECKER 1985 : 54-55).

---

<sup>6</sup>Je reviendrai plus loin sur cette notion (voir *infra*, 2.5).

Faute d'autre choix, la stigmatisation dont il est l'objet ne lui permettant pas de renouer avec une carrière non déviante, l'individu peut alors être amené à lui-même endosser cette nouvelle identité qu'on lui prête, ou plutôt qu'on lui impose. C'est là un exemple classique de prophétie auto-réalisatrice :

« [t]raiter une personne qui est déviante sous un rapport comme si elle l'était sous tous les rapports, c'est énoncer une prophétie qui contribue à sa propre réalisation. Ainsi se mettent en branle divers mécanismes qui concourent à modeler la personne sur l'image qu'en ont les autres » (BECKER 1985 : 57).

Les deuxième et troisième étapes interviennent donc lorsque l'individu ayant commis une transgression « maintient sur une longue période une forme déterminée de déviance, [...] fait de la déviance un genre de vie, et [...] organise son identité sur la base d'un comportement déviant » (BECKER 1985 : 53) ;

- **l'intégration d'un groupe déviant** : la quatrième et dernière étape

« consiste à entrer dans un groupe déviant organisé. Les démarches précises qu'accomplit une personne pour entrer dans un groupe organisé, ou la prise de conscience et l'acceptation du fait qu'elle y est déjà entrée, influence fortement la conception qu'elle a d'elle-même » (BECKER 1985 : 60).

Cette étape parachève la précédente en ce sens que l'individu, après s'être conformé plus ou moins consciemment à l'image qu'on a de lui, non seulement prend conscience de sa nouvelle identité, mais se resocialise au sein d'« un groupe faiblement institutionnalisé » (DARMON 2006 : 97).

Becker insiste sur le fait que le passage d'une séquence à une autre n'est pas obligé, qu'un individu, en fonction aussi bien des circonstances dans lesquelles il se trouve et des occasions qui s'y offrent à lui, que des différentes déterminations qui s'exercent sur lui et de son degré d'autonomie par rapport à celles-ci lorsqu'il est amené à faire des choix, peut parfaitement ne pas "progresser" dans la carrière. Ainsi, à propos de la troisième étape, Becker dit qu'« [i]l arrive que les prophéties ne se vérifient pas et que les mécanismes ne fonctionnent pas » (BECKER 1985 : 59), autrement dit qu'un individu stigmatisé peut parfaitement ne pas s'intégrer pour autant à un groupe déviant<sup>7</sup>.

En ce qu'il s'écarte de la norme sociale instituée, le fait d'être sans-abri peut être considéré comme un phénomène de l'ordre de la déviance. Et c'est en termes de carrière que j'envisagerai le parcours de vie des anciens sans-abri, tels que je les ai définis plus haut. L'analyse de la carrière de sans-abri me permettra (voir *infra*, 2.3) non seulement de relativiser la portée du modèle séquentiel de Becker, mais aussi de critiquer son caractère par trop linéaire. D'une part en effet, je montrerai que la carrière de sans-abri ne consiste pas en un processus unique, constitué d'un certain nombre de séquences, mais en une succession de processus qui s'engrènent étroitement les uns dans les autres et dont les séquences initiale et finale peuvent parfaitement se chevaucher, le passage d'un processus à un autre se faisant sans solution de continuité, et que la nature exacte des séquences d'une carrière dépend en fait du type de déviance envisagé. D'autre part, je montrerai que cette carrière peut non seulement s'interrompre, comme le relève Becker, mais qu'elle peut aussi être faite de va-et-vient « entre des moments d'intégration et des moments de marginalisation » (PICHON 2003 : 138), autrement dit qu'elle peut être parcourue dans les deux sens à plusieurs reprises, aussi bien d'une séquence à l'autre (à l'intérieur d'un seul processus), que d'un processus à l'autre. Damon explicite bien le caractère non linéaire de cette carrière :

« [i]l n'existe pas un implacable cheminement du processus<sup>8</sup> qui ferait s'enchaîner mécaniquement chacune des phases. [...] S'il y a des entrées dans la carrière, il existe aussi des sorties. Le fatalisme comme le déterminisme ne sauraient être de mise. La carrière ne doit pas

<sup>7</sup>Contrairement à ce qu'ont prétendu des adversaires de la théorie de Becker, « construi[sant] leur propre version de la théorie pour mieux la détruire » (LACAZE 2008 : 185, note 3), la stigmatisation ne crée pas la déviance. D'une part en effet, la stigmatisation intervient a priori lorsque l'individu qui en est l'objet est déjà engagé dans une carrière déviante. D'autre part, on vient de le voir, l'individu en question peut encore sortir de ladite carrière.

<sup>8</sup>Damon analyse en effet quant à lui la carrière de sans-abri comme un processus unique (voir *infra*, 2.3.3).

être envisagée comme linéaire et mécanique. Il s'agit plutôt d'une spirale qui peut être remontée et descendue, avec des à-coups ou plus progressivement » (DAMON 2002 : 156).

C'est en raison de la complexité de ce parcours que définir ce qu'est un sans-abri ou un SDF ne peut que s'avérer problématique, sauf à les figer artificiellement à un moment de leur parcours.

### 2.2.2. Dimension morale de la carrière

A l'instar de la première Ecole de Chicago, la seconde Ecole de Chicago prend également en compte le caractère multidimensionnel des changements vécus par les acteurs sociaux et en approfondit la composante subjective. Par « aspects moraux » d'une carrière, Goffman désigne dans *Asiles* (1961) « [le] cycle des modifications qui interviennent dans la personnalité du fait de cette carrière et [les] modifications du système de représentation par lesquelles l'individu prend conscience de lui-même et appréhende les autres » (GOFFMAN 1968: 179-180). Il envisage ainsi les « changements dans la perspective » dont parlait Hughes (voir *supra*, 2.2, introduction) en termes de modification d'une part de la structure de personnalité et d'autre part du système de représentation<sup>9</sup>, modification dont il me semble qu'on peut postuler qu'elle est d'autant plus forte que la carrière a été plus déviante, au sens de Becker. Goffman met ainsi en avant non pas la seule posture interprétative des acteurs sociaux vis-à-vis de leurs changements de trajectoire, mais l'inscription durable des conséquences desdits changements dans des schèmes affectifs et cognitifs. S'intéresser au parcours de vie d'un ancien sans-abri en termes de carrière revient alors à se demander d'une part ce qui a déterminé le passage (ou le non-passage, ou bien encore le va-et-vient) d'une séquence à l'autre de ladite carrière et comment il s'est opéré, et d'autre part en quoi la structure de personnalité et le système de représentation d'un ancien sans-abri ont éventuellement été modifiés suite à cette carrière.

S'il peut paraître plus intéressant de rendre compte de ces modifications telles qu'elles peuvent advenir lors du processus de désaffiliation (comme l'a fait dès 1950 le psychologue et sociologue Alexandre Vexliard, qui parle quant à lui de « désocialisation », j'y reviendrai – voir *infra*, 2.3.3), il me semble tout aussi pertinent d'essayer de les appréhender lors du processus inverse de réaffiliation, puis de réintégration, et ce pour deux raisons. D'abord, je pars du principe que les anciens sans-abri ont, vis-à-vis de leur parcours de vie, une distance plus grande qu'ils ne pouvaient en avoir lorsqu'ils étaient sans-abri, et qu'il devrait par conséquent être plus aisé pour moi d'accéder aux représentations qu'ils se font dudit parcours. Ensuite, je m'autoriserai, dans ce choix, d'une remarque incidente de Becker :

« cette transposition [du concept de carrière, des études de profession aux trajectoires déviantes] ne devrait pas conduire à s'intéresser uniquement aux individus qui suivent une carrière débouchant sur une déviance de plus en plus affirmée et qui finissent par adopter une identité et un genre de vie radicalement déviants. Il faudrait aussi prendre en compte ceux qui entretiennent avec la déviance des rapports plus éphémères et que leur carrière éloigne ultérieurement de celle-ci pour les rapprocher d'un genre de vie conventionnel. C'est ainsi, par exemple, que l'étude des jeunes délinquants qui ne continuent pas dans cette voie à l'âge adulte nous en apprendrait peut-être davantage encore que l'étude de ceux qui s'enfoncent dans la délinquance » (BECKER 1985 : 47-48).

Autrement dit, c'est en tout cas ainsi que je me réapproprie cette remarque<sup>10</sup> par rapport à la population qui m'intéresse, comprendre comment des anciens sans-abri ont pu s'en sortir devrait nous permettre de mieux comprendre aussi comment des personnes ont pu ne pas s'en sortir et ainsi devenir, rester ou bien encore redevenir des sans-abri, et partant nous fournir des outils en matière de prévention, aussi bien secondaire, lorsqu'il s'agit de freiner l'intensification d'un problème social tel que celui d'une précarisation pouvant aboutir à une entrée dans le monde de la rue, que tertiaire, lorsqu'il s'agit d'intervenir sur un problème social bien présent tel que celui de la précarité de personnes vivant dans la rue.

---

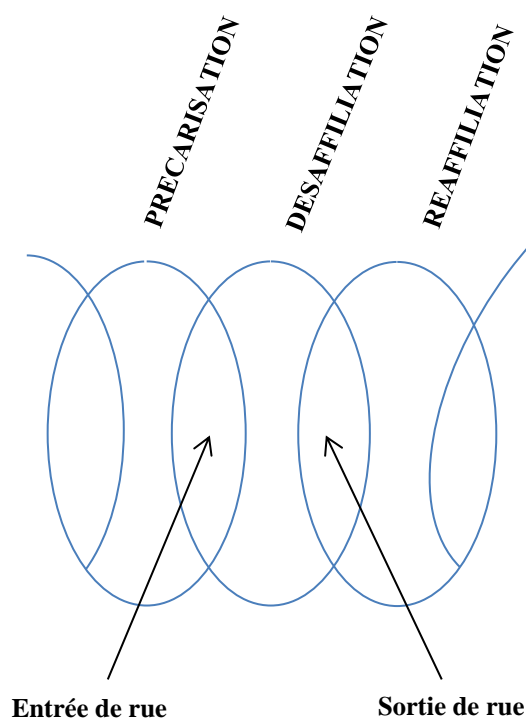
<sup>9</sup>Dans sa rapide évocation de ces aspects moraux d'une carrière, Damon oublie au passage cette notion de système de représentation, qui sera bien sûr, eu égard à ma problématique, essentielle pour moi (voir DAMON 2002 : 152).

<sup>10</sup>A laquelle Becker ne consacre donc malheureusement aucun développement dans *Outsiders*.

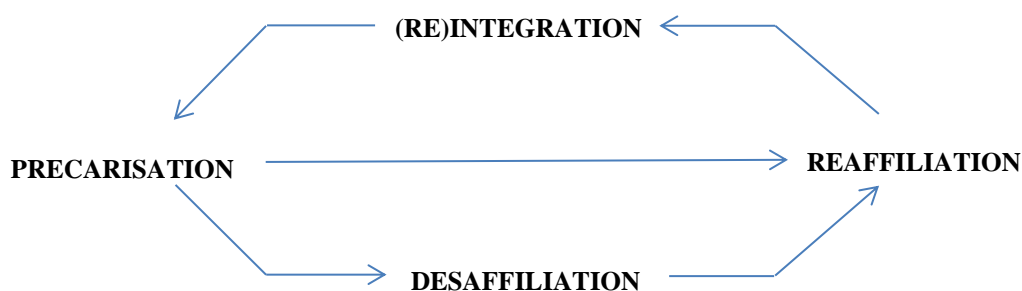
## 2.3. La carrière de sans-abri

J'envisagerai la carrière de sans-abri comme un processus global de renégociation identitaire, processus que je décomposerai en trois processus : la précarisation, la désaffiliation et la réaffiliation. Ces processus sont eux-mêmes encadrés par deux autres processus, qui ne font pas à proprement partie de la carrière de sans-abri, en ce sens que le premier (l'intégration) la précède et que le second lui succède (la réintégration). On pourrait même considérer que la précarisation n'en fait pas partie, en ce sens qu'elle ne se solde pas obligatoirement par une entrée dans le monde de la rue. Certains auteurs, on le verra (voir *infra*, 2.3.3), considèrent ainsi que seules l'entrée dans le monde de la rue et la sortie de rue sont constitutives d'une carrière de sans-abri. Je considère quant à moi cette entrée à la fois comme la séquence finale du processus de précarisation et comme la séquence initiale du processus de désaffiliation ; dans la même logique, je considère la sortie de rue à la fois comme la séquence finale du processus de désaffiliation et comme la séquence initiale du processus de réaffiliation. Comme je l'ai dit plus haut (voir *supra*, 2.2.1), cette succession de processus ne doit pas s'envisager de manière linéaire. Il faut plutôt y voir une spirale (à l'instar de Damon, dont je prends la métaphore au pied de la lettre pour réaliser la Fig. 2), ou une boucle (voir Fig. 3) qui peut être parcourue de manière répétée et ce sans que tous les processus qui la constituent (ou sans que toutes les séquences qui constituent ces derniers) soient obligatoirement "traversés" :

**Figure 2. La carrière de sans-abri (spirale)**



**Figure 3. La carrière de sans-abri (boucle)**



### 2.3.1. Processus d'intégration

Je vais maintenant décrire ces cinq processus en y centralisant des variables telles que l'emploi, le domicile et le réseau social, toutes variables dont je montrerai la dimension identitaire. Pour commencer, on peut, avec Vincent Tiberj, définir l'intégration comme :

« le processus par lequel l'individu prend place dans une société, par lequel il se socialise. Ce processus équivaut à apprendre les normes et valeurs qui régissent le corps social, cet apprentissage se faisant notamment par le truchement de la famille, l'école ou les groupes de pairs » (s.v. « intégration », in PAUGAM 2010 : 77).

Dans ce sens, l'intégration équivaut peu ou prou au processus de socialisation. Au-delà de la socialisation primaire (propre à l'enfance, puis à l'adolescence), la socialisation secondaire (propre à l'âge adulte)<sup>11</sup> de l'individu se fait par l'accession de ce dernier à un emploi stable (et aux droits sociaux y afférents) et à un domicile fixe, ainsi que par son inscription dans un réseau social étendu et de qualité. Le degré d'intégration de l'individu parvenu à l'âge adulte dépend donc de la multiplicité des liens sociaux<sup>12</sup> qu'il est parvenu à nouer, maintenir et consolider. L'intégration maximale est réalisée lorsque les quatre types de liens sociaux distingués par Paugam sont noués de manière satisfaisante, assurant ainsi à l'individu protection (« compter sur ») et reconnaissance (« compter pour ») :

**Figure 4. Liens sociaux et intégration**

<i>LIENS de</i>	<i>CARACTERISTIQUES</i>
<b>filiation</b>	entre parents et enfants, assurant « solidarité intergénérationnelle » et « reconnaissance affective »
<b>participation élective</b>	entre conjoints et/ou entre amis, assurant « solidarité de l'entre-soi électif » et « reconnaissance affective ou par similitude »
<b>participation organique</b>	entre collègues de travail, assurant « protection contractualisée » (les droits sociaux) et « reconnaissance par le travail et l'estime sociale qui en découle »
<b>citoyenneté</b>	entre membres d'une même communauté politique, assurant « protection juridique » et « reconnaissance de l'individu souverain » (PAUGAM 2008 : 64, <i>passim</i> ) <sup>13</sup>

Etant donné le caractère surdéterminant du travail comme facteur d'intégration dans nos sociétés, il vaut la peine de nous attarder dès maintenant (voir aussi *infra*, 2.3.2) sur le lien de participation organique. Pour Paugam, l'intégration par le travail n'est pas réalisée par la seule stabilité de l'emploi, mais aussi par la satisfaction éprouvée dans le travail, par l'épanouissement qu'il procure. Stabilité et satisfaction n'allant pas toujours de pair, même chez un individu considéré comme intégré, Paugam distingue ainsi quatre degrés d'intégration par le travail : le premier, « l'intégration assurée », correspond au « type idéal<sup>14</sup> de l'intégration professionnelle [définissable] comme la

<sup>11</sup>J'oppose ici socialisation primaire et socialisation secondaire en prenant comme critère de différenciation l'ordre du cycle de vie, et non pas les instances socialisatrices (familiale / extra-familiale) ou les degrés de socialisation (fondamentale / moins fondamentale). Sur les trois définitions possibles de cette opposition, voir notamment DARMON 2006 : 9-10.

<sup>12</sup>Norbert Elias (*La Société des individus*, 1939) désignait déjà ces liens sous l'appellation de « niveaux d'intégration » (voir PAUGAM 2008 : 57).

<sup>13</sup>J'ai simplifié ici le tableau de Paugam.

<sup>14</sup>Au sens de Max Weber : notion qui répond à « l'idée fondamentale de la théorie moderne [kantienne] de la connaissance [...] selon laquelle les concepts sont et ne sauraient être que des moyens intellectuels en vue d'aider l'esprit à se rendre maître du donné empirique » (*Essais sur la théorie de la science*, 1922, posthume, cité in COLLIOT-THÉLÈNE 2006 : 41). Selon cette définition, le « type idéal » (appelé aussi « idéal-type ») serait doté d'une dimension heuristique. Colliot-Thélène pointe néanmoins « l'ambiguïté de la signification épistémologique » de cette notion qui, à l'occasion, se

double assurance de la reconnaissance matérielle et symbolique du travail et de la protection sociale qui découle de l'emploi » (PAUGAM 2000 : 97), tandis que les trois degrés suivants constituent autant de « déviations » par rapport au type idéal. A partir des deux dimensions de la stabilité et de la satisfaction, il obtient le tableau suivant (voir PAUGAM 2000 : 98) :

**Figure 5. L'intégration par le travail**

<b>DEGRES D'INTEGRATION</b>	<b>SATISFACTION dans le travail</b>	<b>STABILITE de l'emploi</b>
<b>intégration assurée</b>	+	+
<b>intégration incertaine</b>	+	-
<b>intégration laborieuse</b>	-	+
<b>intégration disqualifiante</b>	-	-

Ce processus d'intégration progressive par établissement de liens sociaux plus ou moins successifs (de la socialisation primaire à la socialisation secondaire) produit selon Georg Simmel (*Sociologie. Etudes sur les formes de la socialisation*, 1908) une « configuration » : à chaque type de lien correspond un groupe d'appartenance, qu'on peut se représenter sous forme de cercle (de la famille à la nation). Lorsque ces cercles sont concentriques, et par conséquent dépendants, l'individu ne dispose que d'une autonomie restreinte; lorsqu'ils sont « juxtaposés et par conséquent indépendants, ils garantissent à l'individu une liberté plus grande » (PAUGAM 2008 : 54). Cette configuration d'appartenances, en tant qu'elle est propre à chaque individu, est constitutive de son identité. C'est en tout cas, me semble-t-il, une des nombreuses manières possibles de définir celle-ci. Comme le dit le sociologue Gilles Verbunt :

« [d]u fait que mes appartenances sont multiples, je ne me trouve jamais au centre du même réseau que les autres ; l'ensemble de mes lieux d'intégration n'est jamais identique à celui d'un autre individu : chacun a son histoire à nulle autre pareille, nous sommes tous des êtres uniques. [...] C'est un travail laborieux que celui de concilier en permanence toutes les prescriptions qui nous viennent de toutes parts. La multiplicité des appartenances nous donne une multitude de références, de repères. Ces repères peuvent être conciliables entre eux, mais aussi se concurrencer ou se contredire (VERBUNT 2001 : 55).

Si l'identité peut à l'occasion se stabiliser, elle n'en est donc pas moins en constante évolution, au gré non seulement de cette démultiplication des appartenances, mais aussi des variations qualitatives de ces dernières : « [q]ui dit multiplicité d'intégrations dit aussi différents degrés d'intégration. Une personne peut être très bien intégrée dans son milieu professionnel et se sentir exclue du voisinage, ou être exclue du milieu professionnel et vivre dans une communauté religieuse » (VERBUNT 2001 : 78). Ce qu'on appelle communément le travail identitaire consiste alors à « jongler avec une multiplicité d'appartenances. [...] Et c'est dans la cohérence relative de cette multiplicité que se cache peut-être le secret de mon identité » (VERBUNT 2001 : 45).

Si j'ai inclus le processus d'intégration dans ma présentation de la carrière du sans-abri, c'est qu'il constitue un horizon de référence aussi bien pour le sans-abri que pour l'ancien sans-abri. Le premier en effet, comme le montre Vexliard (voir *infra*, 2.3.3), a toujours cet horizon en vue, ne se résignant pas (à moins qu'il n'aille jusqu'à la séquence finale de son « processus de désocialisation », dite justement de « résignation »), à le perdre de vue et à devoir tourner son regard dans une autre direction. Quant au second, engagé qu'il est dans un processus de réinsertion, il va a priori s'efforcer de restaurer le degré d'intégration auquel il était parvenu avant d'être engagé dans un processus de précarisation. Autrement dit, le « monde ancien », pour reprendre une expression de Vexliard, constitue bien l'objet privilégié des représentations des (anciens) sans-abri,

---

réfère chez Weber à une « virtualité immanente au réel » (COLLIOT-THÉLÈNE 2006 : 67), que le mouvement de l'histoire se chargerait à terme d'actualiser.

représentations dont j'essaierai de mettre en évidence la logique de fonctionnement (voir *infra*, 2.4).

### 2.3.2. Processus de précarisation

Dans sa *Sociologie de la précarité* (2007), Maryse Bresson distingue quatre acceptions possibles de la notion de « précarité », qui, chez elle, est en fait synonyme de précarisation. Par « précarité », elle entend en effet non pas le résultat de la précarisation, mais bien la dimension processuelle de cette dernière. Dans ce travail, je souscrirai quant à moi à la troisième acception qu'elle donne de cette notion :

« la précarité désigne [...] un risque de voir sa situation se dégrader. Le terme peut ainsi désigner une trajectoire de vie, marquée par un mouvement de paupérisation [...] des individus qui sont [...] en voie de devenir plus pauvres relativement à leur milieu d'origine, ou à leur niveau de vie antérieur). Ou elle peut être associée à l'image du basculement possible d'une situation intégrée mais fragile, à une situation d'exclusion, donc de mise en dehors du groupe, de la société » (BRESSON 2007 : 10).

La précarisation s'exerce avant tout sur les conditions d'emploi et de travail, ainsi que sur la qualité du réseau social, primaire (familial) et/ou secondaire (extra-familial). La dégradation des premières et la fragilisation du second peuvent soit intervenir simultanément, soit s'entraîner mutuellement, dans une relation de cause à effet, dans un sens ou dans l'autre. Selon moi, lorsque l'intégration par le travail (voir *supra*, 2.3.1), vecteur privilégié de construction identitaire, est incertaine ou disqualifiante (instabilité de l'emploi), voire seulement laborieuse (insatisfaction au travail)<sup>15</sup>, la précarisation est déjà à l'œuvre, surtout si cette dernière affecte aussi le réseau social. On peut donc dire que non seulement les processus d'intégration et de précarisation se succèdent sans solution de continuité, mais que le second peut déjà miner le premier de l'intérieur.

L'individu en situation de précarisation commence à accuser un déficit de protection et de reconnaissance, déficit qui atteindra son paroxysme lors du processus de désaffiliation. On peut déjà à ce stade parler d'un début de déconstruction identitaire. Si je repars de la typologie de Paugam, le déficit au niveau des différents liens sociaux se traduira ou plutôt commencera à se traduire de la manière suivante :

**Figure 6. Liens sociaux et précarisation**

<i>LIENS de</i>	<i>CARACTERISTIQUES</i>
<b>Filiation</b>	diminution du soutien matériel et/ou affectif des parents et/ou des enfants en cas de difficulté
<b>participation élective</b>	dégradation des relations au sein du couple et avec les groupes de pairs
<b>participation organique</b>	dégradation de la condition salariale ( <i>working poor</i> , contrat à durée déterminée, temps partiel, alternance de périodes de chômage et d'emploi, etc.) et baisse de l'estime de soi
<b>citoyenneté</b>	vulnérabilisation à l'égard des institutions et baisse d'intérêt pour la politique <sup>16</sup>

<sup>15</sup>On remarquera que je modifie ici la hiérarchie de Paugam, qui place la dimension de la satisfaction au travail avant celle de la stabilité de l'emploi (voir *supra*, 2.3.1, Fig. 5). Ainsi l'intégration laborieuse représente-t-elle pour lui une plus grande déviation (qui est aussi une dégradation) par rapport au type idéal que l'intégration incertaine. Paugam procède ainsi, me semble-t-il, parce que l'instabilité de l'emploi s'est en quelque sorte normalisée.

<sup>16</sup>J'ai construit moi-même ce tableau, Paugam n'envisageant l'état des liens sociaux qu'aux stades de l'intégration (voir *supra*, 2.3.1) et de la désaffiliation (voir *infra*, 2.3.3).

Selon Robert Castel, la fin des Trente Glorieuses et de l'Etat-Providence (au milieu des années 70) a progressivement sonné le glas de la « condition salariale », de telle sorte qu'il faudrait selon lui plutôt parler aujourd'hui de :

« condition précaire, entendue comme un registre propre d'existence du salariat. Une précarité permanente qui n'aurait plus rien d'exceptionnel ou de provisoire. On pourrait appeler “précarariat” cette condition sous laquelle la précarité devient un registre propre de l'organisation du travail » (CASTEL 2009 : 169).

Comme je l'ai dit en introduction de cette troisième partie, le processus de précarisation d'un sans-abri, dans le cas bien sûr où la carrière de ce dernier se poursuit, passe le relais au processus suivant, celui de désaffiliation, via la séquence d'entrée dans le monde de la rue, qui se trouve donc à cheval entre ces deux processus. Avec cette séquence débute la carrière de sans-abri au sens restreint de l'expression. Si au contraire la carrière s'interrompt, un processus de réaffiliation s'amorce déjà, sans avoir donc été précédé par un processus de désaffiliation (voir *supra*, 2.3, Fig. 3 : flèche centrale). Dans ce dernier cas de figure, je maintiendrai par commodité le terme de réaffiliation, même si celui-ci s'entend par opposition à la désaffiliation.

### 2.3.3. Processus de désaffiliation

La notion de désaffiliation a été introduite par Castel (voir *supra*, 2.1.2). Il la développe dès 1990 (voir CASTEL 2009 : 299-322) et propose de la substituer à celle d'exclusion. Pour Castel en effet :

« [l']exclusion est immobile. Elle désigne un état, ou plutôt des états de privation. Mais le constat des carences ne permet pas de ressaisir les processus qui génèrent ces situations. [...] Parler de désaffiliation, en revanche, ce n'est pas entériner une rupture, mais retracer un parcours » (CASTEL 1995 : 15).

Castel distingue ainsi ce qu'il appelle des « zones de cohésion sociale » :

- à un pôle se trouve la « zone d'intégration », caractérisée par « l'association travail stable-insertion relationnelle solide » ;
- à l'autre pôle se trouve la « zone de désaffiliation », caractérisée par « l'absence de participation à toute activité productive et l'isolement relationnel » ;
- la « zone de vulnérabilité sociale » (qui correspond chez moi au processus de précarisation) est une zone intermédiaire, caractérisée par « la précarité du travail et la fragilité des supports de proximité » (CASTEL 1995 : 13, *passim*).

Perte du travail et du logement, rupture subséquente avec une partie (collègues, voisins), voire la totalité (amis), du réseau secondaire, et rupture éventuelle avec réseau primaire (conjoint, enfants, famille) sont caractéristiques de la désaffiliation. Je dirai que cette dernière parachève le mouvement de précarisation, en ce sens qu'elle part en quelque sorte de l'état de précarité (entendue donc ici au sens de résultat) induit par la précarisation, pour ensuite en “exploiter”, sur le versant négatif, les différentes composantes. Ainsi le déficit de protection et de reconnaissance accusé lors du processus antérieur au niveau des différents liens sociaux et partant la déconstruction identitaire de l'individu se verront-elles renforcées de façon plus ou moins systématique :



**Figure 7. Liens sociaux et désaffiliation**

<i>LIENS de</i>	<i>CARACTERISTIQUES</i>
<b>filiation</b>	« impossibilité de compter sur ses parents ou ses enfants en cas de difficulté » et « sentiment de ne pas compter » pour eux
<b>participation électorale</b>	« isolement relationnel » et « rejet du groupe des pairs »
<b>participation organique</b>	« chômage de longue durée, entrée dans une carrière d'assisté »
<b>citoyenneté</b>	« vulnérabilité à l'égard des institutions » et « apathie politique » (PAUGAM 2008 : 89, <i>passim</i> ) <sup>17</sup>

Claude Martin propose d'analyser ce déficit qui intervient au cours du processus de désaffiliation en distinguant un « déficit de filiation », qui « renvoie au déficit d'inscription dans des liens sociaux primaires (notamment familiaux) et donc de protection rapprochée (par des proches) », et un « déficit d'affiliation », qui « renvoie au déficit d'inscription dans des formes collectives de protection et, en particulier, la protection issue des collectifs de travail » (s.v. « désaffiliation », in PAUGAM 2010 : 62).

Ce processus de désaffiliation, en tant qu'il constitue le cœur de la carrière de sans-abri, voire même, pour certains, l'intégralité de celle-ci, a été étudié, sous différentes appellations, par de nombreux auteurs. J'en retiendrai deux, Alexandre Vexliard et Julien Damon, qui, à cinquante ans de distance, se sont focalisés sur ce processus dont la séquence initiale, l'entrée dans le monde de la rue, fonctionne également, selon moi, comme la séquence finale du processus antérieur de précarisation. Vexliard, d'abord, publie dès 1950, donc antérieurement aux travaux de la seconde Ecole de Chicago sur les carrières déviantes, toute une série d'articles sur la figure du clochard (le terme en usage en France à cette époque), puis un livre, *Le Clochard. Etude de psychologie sociale*, en 1957. Il s'agit là, à ma connaissance, de la première analyse<sup>18</sup> de l'entrée dans le monde de la rue en termes de processus, de « processus de la désocialisation » (VEXLIARD 1998 : 413) en l'occurrence. Si Vexliard n'utilise pas la notion de carrière, il ne s'en intéresse pas moins à la « formation de la personnalité du clochard » (VEXLIARD 1998 : 417). Il définit la personnalité comme « une création continue qui se forme au cours des expériences tendant à réaliser un ajustement à la réalité ». Selon lui en effet, ce sont « les ajustements aux conflits qui structurent la personnalité à partir du noyau central des besoins, et des possibilités (ou limitations) de réalisation » (VEXLIARD 1998 : 416, *passim*) induites par le milieu social. Comme le relève Laurent Mucchielli dans sa préface à la réédition du *Clochard*, la perspective adoptée par Vexliard « témoigne d'une très grande proximité intellectuelle avec les interactionnistes américains, en même temps que d'une étonnante synchronie » (Mucchielli in VEXLIARD 1998 : 24). Vexliard montre bien que les quatre « phases » (ou « stades »<sup>19</sup>) que comporte selon lui le processus de désocialisation, ne se contentent pas de se substituer successivement les unes aux autres, mais forment au contraire entre elles un continuum. Ces phases sont les suivantes :

- **la phase agressive** : cette première phase « est une période d'activité, de tentatives de réadaptation extérieure, où la personnalité et son monde intérieur demeurent inchangés. Elle est déclenchée par un événement plus ou moins brutal et grave (deuil, infirmité, perte de position sociale, etc.) » (VEXLIARD 1998 : 417). Dans cette phase, « [l']individu se rebelle et tente de maintenir son univers social antérieur lors même que celui-ci se rétrécit et tend à se dissoudre. Il ne se reconnaît pas dans sa nouvelle situation et repousse ceux qui y sont déjà installés » (Mucchielli in VEXLIARD 1998 : 21) ;

<sup>17</sup>J'ai à nouveau simplifié ici le tableau de Paugam.

<sup>18</sup>Dans la littérature secondaire francophone tout du moins.

<sup>19</sup>Vexliard utilise les deux termes l'un pour l'autre.

- **la phase régressive** : cette deuxième phase, dite aussi
 

« de repli, est introduite par la durée d’une situation récente, étrangère, étrange, qui commence à devenir familière. [...] Au premier stade, le monde “ancien”, “normal”, était encore appréhendé comme familier, humain et bienveillant. Désormais, sous l’action d’un sentiment de dépréciation de soi vis-à-vis de ce monde, celui-ci va changer d’aspect affectif ; il apparaîtra comme hostile, étranger, inhumain ; [...] Mais l’espoir de retrouver le monde ancien demeure. Cependant, les échecs répétés entraînent la crainte des insuccès futurs et diminuent l’allant, l’enthousiasme, le nombre d’expédients, qui président aux entreprises susceptibles de redresser la situation » (VEXLIARD 1998 : 418) ;
- **la phase de rupture avec le passé** : dans cette troisième phase, « le conflit insupportable [entre présent et passé] doit être résolu par une action qui engage la rupture avec le passé » (VEXLIARD 1998 : 419). Cette action, ce sera l’apprentissage par l’individu de moyens non socialement admis pour subvenir à ses besoins (mendicité, fouille des poubelles, vol, etc.). « Mais la situation de fait n’est pas encore acceptée et l’individu ne fait partie d’aucun des deux univers. C’est le moment le plus aigu de la crise conflictuelle. Lorsque l’évolution se fixe à ce stade, elle aboutit souvent au suicide » (VEXLIARD 1998 : 420) ;
- **la phase de résignation** : cette quatrième et dernière phase, dite
 

« de résignation, par rapport au monde ancien, est aussi celle de la valorisation du monde nouveau. C’est à ce stade [...] que l’on rencontre aussi le clochard considéré comme classique, vivant en paix avec lui-même, “philosophe”, “libertaire”, content de son sort, qui a acquis même la fierté de son état, décidé à rester clochard jusqu’à la mort. [...] Au début, l’homme avait à lutter contre des difficultés, des obstacles objectifs, indépendants de lui. Désormais le principal obstacle à son intégration sociale est en lui-même » (VEXLIARD 1998 : 421).

Comme on le voit, les trois premières phases s’interpénètrent en raison de la difficulté pour le clochard de prendre acte de sa nouvelle situation et d’agir en conséquence, c’est-à-dire de mettre en œuvre de nouvelles stratégies adaptatives. Cette difficulté constitue aussi une ressource en ce sens que, procédant de la non-acceptation de ladite situation, elle est un moteur pour une sortie de rue qui reste toujours possible. Si la quatrième et dernière phase se situe en rupture vis-à-vis des phases précédentes (résignation *vs* non-acceptation), elle n’exclut pas pour autant définitivement toute sortie de rue. A ce stade, cette dernière a cependant peu de chances de pouvoir encore se produire, le clochard ayant fini par intérioriser les valeurs propres à son nouvel « univers social ». La phase de résignation coïncide alors avec une déconstruction menée à son terme de l’identité liée au « monde ancien » et avec un début de reconstruction identitaire au sein du « monde nouveau », par surdétermination de l’appartenance au groupe social, ou plutôt désocialisé, des clochards<sup>20</sup>. Je qualifierai cette reconstruction de marginalisée, par opposition à la reconstruction identitaire intégrative propre aux processus de réaffiliation et de réintégration, dont je parlerai plus loin (voir *infra*, 2.3.4). J’emprunte ce qualificatif au sociologue québécois Michel Parazelli, qui l’utilise à propos du mode de socialisation des jeunes de la rue. Pour Parazelli, « le concept de socialisation marginalisée se distingue de celui de marginalisation sociale par l’hypothèse paradoxale d’un désir d’insertion sociale par la marge et non simplement par le résultat d’un processus de mise à l’écart de la société » (PARAZELLI 2002 : 58, note 1). Par-delà cet emprunt, il me faut bien évidemment mettre en évidence la différence de contexte de son utilisation. Alors que la socialisation marginalisée des jeunes de la rue succède à la socialisation primaire<sup>21</sup> et se substitue, provisoirement ou non, à la socialisation secondaire, la reconstruction marginalisée des clochards tels que pouvait les connaître Vexliard – à une époque où cette population ne connaissait pas encore le “rajeunissement” qu’elle connaît aujourd’hui –, succède quant à elle à la socialisation secondaire. Cette reconstruction s’apparente alors à ce que Muriel Darmon appelle une « re-socialisation », un mode de socialisation qui a comme particularité de devoir « “désintégrer” les produits des socialisations précédentes » (DARMON 2006 : 117).

<sup>20</sup>Pascale Pichon conteste quant à elle toute possibilité d’appartenance des clochards à un « groupe culturel [...] identifiable et dans lequel il ferait malgré tout bon vivre » (PICHON 2003 : 138). Selon elle, point donc de « groupe déviant organisé » au sens de Becker (voir *supra*, 2.2.1).

<sup>21</sup>Au sens défini plus haut (voir *supra*, 2.3.1, note 10).

Julien Damon envisage quant à lui l'entrée dans le monde de la rue en recourant à la notion de carrière, reprise à la seconde Ecole de Chicago. Selon lui, la carrière du SDF est faite d'entrées et de sorties : « [l]es entrées dans la carrière correspondent aux moments à partir desquels une personne est reconnaissable, par les autres et par elle-même, comme SDF. Les sorties sont les moments après lesquels cette identification n'est plus possible » (DAMON 2002 : 153)<sup>22</sup>. Il distingue trois « étapes typiques » (DAMON 2002 : 153)<sup>23</sup> dans cette carrière :

- **la fragilisation** : cette première étape

« correspond à l'entrée dans la carrière. Les comportements des personnes qui se retrouvent, pour la première fois, à la rue ou dans un service destiné aux sans-abri ont des similarités qui les distinguent des autres SDF. Elles ne maîtrisent pas les rouages de réseaux qui pourraient les aider. [...] La fragilisation est certainement la phase la plus courte d'une carrière de SDF, car elle ne peut s'étendre longuement. Deux suites sont possibles. Quelques heures ou quelques jours après être entrée, la personne peut sortir de la carrière en retrouvant, avec ou non l'appui d'un service de prise en charge, des ressources stables. Dans le cas contraire, le SDF poursuivra sa carrière en maîtrisant mieux son existence quotidienne » (DAMON 2002 : 153-154).

Je précise que, prise dans cette acception, la fragilisation ne doit pas être confondue avec la précarisation. La fragilisation succède en fait sans solution de continuité à cette dernière, processus qu'elle prolonge et relaie à la fois, en en "exploitant" donc les résultats; correspondant à l'entrée dans le monde de la rue, elle fonctionne donc, comme je l'ai dit plus haut (voir *supra*, 2.3.2), à la fois comme séquence finale du processus de précarisation et comme séquence initiale du processus de désaffiliation ;

- **la routinisation** : cette deuxième étape « correspond à une phase d'engagement plus long (parfois très long) dans la carrière. A force de temps passé à la rue et/ou dans les services de prise en charge, les modalités de vie quotidienne se composent à partir d'activités qui deviennent routinières » (DAMON 2002 : 154). A ce stade, une sortie de la carrière est toujours possible ;

- **la sédentarisation** : si cette sortie ne se fait pas, s'ensuit une troisième étape dite de « sédentarisation » qui est « à la fois installation dans l'espace public et retranchement par rapport au système de prise en charge des SDF » (DAMON 2002 : 155). Parmi les caractéristiques des SDF parvenus à ce stade, « on repère de la rationalisation et des discours utilisés pour justifier leur situation et retourner le stigmate » (DAMON 2002 : 155-156).

Pour Damon, comme je l'ai déjà mentionné plus haut (voir *supra*, 2.2.1), la carrière d'un SDF n'a rien de linéaire ni de mécanique, et s'apparente plutôt à une spirale. Les modèles descriptifs de Vexliard et de Damon sont somme toute assez analogues, tous deux mettant l'accent, jusqu'à l'avant-dernière séquence y comprise du processus unique envisagé, sur une toujours possible sortie de rue.

### 2.3.4. Processus de réinsertion : réaffiliation et réintégration

J'aborderai ensemble les processus de réaffiliation et de réintégration, en tant qu'ils relèvent tous deux d'un processus de réinsertion qui les subsume et qu'ils succèdent à la carrière de sans-abri entendue au sens restreint. La sortie de rue assure la transition entre processus de désaffiliation et processus de réaffiliation, dont elle constitue respectivement la séquence finale et la séquence initiale. La réaffiliation, comme je l'ai indiqué plus haut (voir *supra*, 2.1.2), inverse la dynamique induite par la désaffiliation, recomposant les liens sociaux que celle-ci avait décomposés et amorçant ainsi un processus de resocialisation de la personne sans-abri. Cette inversion ne consiste cependant pas en une simple restauration de la « configuration » d'appartenances (voir *supra*, 2.3.1) qui prévalait à l'issue du processus d'intégration. Aux difficultés objectives s'opposant à

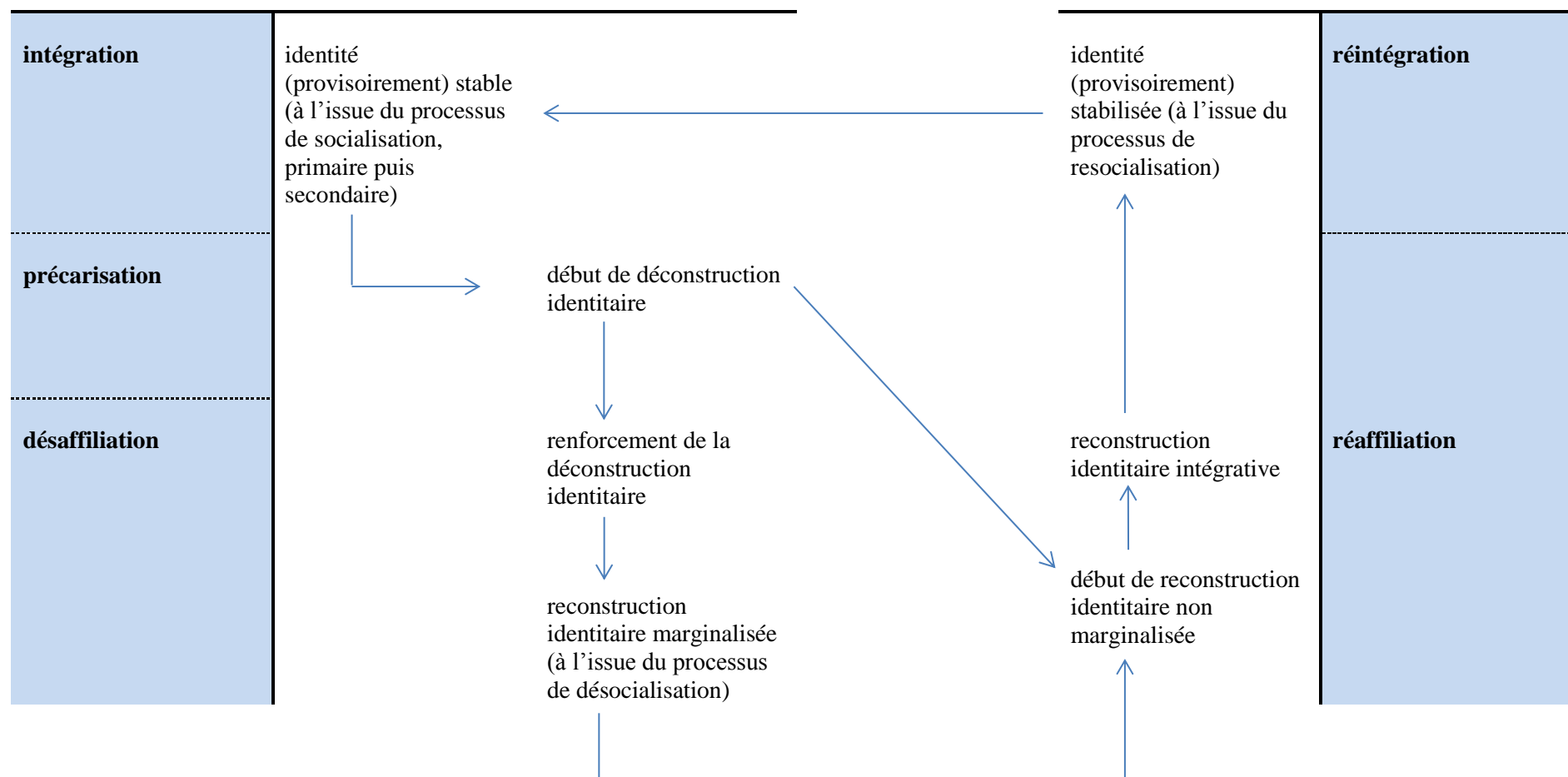
<sup>22</sup>On aura remarqué la dimension doublement subjective de ce repérage des entrées et sorties de la carrière, dimension dont Damon ne semble pas avoir conscience, ce qui est plutôt étonnant si l'on songe à la précision déjà citée qu'il apporte à son passage en revue des différentes acceptions du terme de SDF (voir *supra*, 2.1.1).

<sup>23</sup>Il utilise aussi les termes de « phase » ou de « type de moment dans un processus » (DAMON, 2002, p. 155).

cette restauration, s'ajoutent des difficultés subjectives, liées à la « dimension morale » de la carrière de sans-abri. Les modifications que celle-ci peut induire au niveau de la structure de personnalité et du système de représentation (voir *supra*, 2.2.2) affectent en effet la reconstruction identitaire (qu'on peut tout de même qualifier d'intégrative) de l'ancien sans-abri, surtout lorsque celle-ci succède à une autre reconstruction identitaire (marginalisée), c'est-à-dire lorsque le sans-abri a mené sa carrière jusqu'à la « phase de résignation » (selon le modèle de Vexliard) ou jusqu'à l'« étape de sédentarisation » (selon le modèle de Damon – voir *supra*, 2.3.3). Retrouver un travail et un logement (encore sous leurs formes assistées à ce stade de la réinsertion) et reconstituer un réseau social ou s'en constituer un nouveau, n'en constituent pas moins les objectifs de l'ancien sans-abri, dont l'horizon de référence, comme je l'ai noté plus haut (voir *supra*, 2.3.1), est bien le « monde ancien » d'avant l'entrée dans la carrière de sans-abri. Quant au processus de réintégration, dans lequel le processus de réaffiliation devrait donc pouvoir idéalement s'engrener, et qui devrait pouvoir consolider et stabiliser les liens sociaux recomposés (voir *supra*, 2.1.2), je dirai qu'il parachève (sur le mode positif) la réaffiliation, comme, *mutatis mutandis*, la désaffiliation a parachevé (sur le mode négatif) la précarisation (voir *supra*, 2.3.3).

En termes identitaires, la reconstruction intégrative propre à la réaffiliation tend, au stade de la réintégration, à se stabiliser sous les espèces d'une nouvelle identité, tout aussi provisoire en réalité que l'était l'identité d'avant l'entrée dans la carrière de sans-abri, travail identitaire oblige (voir *supra*, 2.3.1). Je terminerai cette présentation de la carrière de sans-abri, entendue donc au sens large, en résumant les différentes étapes de ce travail identitaire sous forme de tableau (Fig. 8) :

**Figure 8. Le travail identitaire du sans-abri**



## 2.4. L'analyse des représentations

---

Tant ma définition de la notion de représentation que mon analyse des représentations des anciens sans-abri s'inscriront dans la lignée théorique aussi bien des deux Ecoles de Chicago que de la psychologie sociale et de la théorie sociologique de l'action. Je commencerai par revenir sur la première Ecole de Chicago, déjà brièvement évoquée plus haut (voir *supra*, 2.2, introduction), puis présenterai la psychologie sociale. J'envisagerai d'abord ces deux approches indépendamment de ma problématique (voir *infra*, 2.4.1. et 2.4.2), pour ensuite les relier brièvement à cette dernière via la théorie sociologique de l'action, à laquelle Julien Damon recourt pour analyser la rationalité des sans-abri (voir *infra*, 2.4.3); dans ce cadre, je reviendrai alors sur la seconde Ecole de Chicago, déjà présentée plus haut (voir *supra*, 2.2.1 et 2.2.2). Enfin, j'établirai une typologie des différentes représentations des anciens sans-abri (voir *infra*, 2.4.4).

### 2.4.1. La première Ecole de Chicago et l'interactionnisme symbolique

Selon Alain Coulon, qui a retracé l'histoire de l'Ecole de Chicago, c'est la première Ecole de Chicago qui « pour la première fois dans l'histoire de la sociologie, accorde une place théorique à l'acteur social en tant qu'interprète du monde qui l'entoure et, par conséquent, met en œuvre des méthodes de recherche qui donnent priorité aux points de vue des acteurs » (COULON 1992 : 16). Si la sociologie compréhensive développée par Max Weber dès 1913 prend déjà en compte la signification que chaque individu donne au monde qui l'entoure et aux actes qu'il y pose, c'est bien la première Ecole de Chicago qui prend le parti d'accorder à cette signification un statut prééminent dans l'enquête sociologique. La raison d'une telle prééminence est bien mise en évidence dans ce qu'on appelle le « théorème de Thomas ». William Isaac Thomas, un représentant de l'Ecole en question, le formule en 1923 de la manière suivante : « [q]uand les hommes considèrent leurs situations comme réelles, elles sont réelles dans leurs conséquences » (cité in QUEIROZ, ZIOTKOVSKI 1994 : 58). Selon Thomas, tout acteur social serait donc amené à agir non pas tant en fonction de la situation, c'est-à-dire de la réalité objective à laquelle il est confronté, qu'en fonction de sa « définition de la situation », c'est-à-dire de la représentation qu'il s'en fait<sup>24</sup>. On peut donc dire que :

« [u]ne situation n'est [...] pas constituée par l'ensemble des conditions objectives d'un environnement, mais par ces seuls éléments du monde qui, pour des gens agissant ici et maintenant, sont pertinents. Elle résulte d'une sélection pragmatique, fonction de problèmes à résoudre » (QUEIROZ, ZIOTKOVSKI 1994 : 58).

L'interactionnisme symbolique, développé dans les années 30 par George Herbert Mead (toujours dans le cadre de la première Ecole de Chicago), prolonge cette analyse en marquant pour sa part l'importance des interactions entre acteurs pour cette définition de la situation : « [l']interaction symbolique n'est autre que le processus mutuel de définitions et d'interprétations par quoi chaque acteur à la fois interprète la signification des actions d'autrui et définit la signification des siennes » (QUEIROZ, ZIOTKOVSKI 1994 : 32). Cette importance conférée à la cognition comme facteur explicatif des comportements fera florès non seulement dans le champ de la psychologie cognitive, mais aussi dans ceux de la sociologie et de la psychologie sociale, à tel point qu'on peut dire que :

« [l]a prise en compte dans l'analyse, du sens que les acteurs confèrent à une séquence et des conséquences de cette interprétation, fait aujourd'hui partie du fonds commun de toute sociologie "anti-positiviste". En d'autres termes, il n'est [plus] guère nécessaire d'être interactionniste pour reconnaître l'importance dans l'analyse de la réalité sociale du rôle qu'y jouent les subjectivités » (QUEIROZ, ZIOTKOVSKI 1994 : 57-58).

---

<sup>24</sup>C'est en fait dès 1918 que Thomas avance cette notion de définition de la situation, dans *Polish Peasant*, une série d'ouvrages qu'il cosigne avec Florian Znaniecki entre 1918 et 1920 et qui sont considérés comme l'acte fondateur de la première Ecole de Chicago.

## 2.4.2. La psychologie sociale

En 1961, dans *La Psychanalyse, son image et son public*, Pierre Moscovici réactive la notion durkheimienne de « représentation collective » pour s'intéresser à la représentation (qu'il qualifie quant à lui de « sociale ») que le grand public se fait de la psychanalyse, représentation qui ressortit à une connaissance de sens commun, par opposition à une connaissance scientifique. La psychologie sociale fondée par Moscovici considère ainsi le sujet comme un « producteur de sens, [qui] exprime dans sa représentation le sens qu'il donne à son expérience dans le monde social » (Jodelet in MOSCOVICI 1984 : 365). Si, on vient de le voir, la première Ecole de Chicago conférait déjà un tel statut au sujet, elle n'en analysait pas pour autant les productions dudit sujet en termes de représentations, dont la psychologie sociale va s'attacher quant à elle à mettre en évidence le mode d'élaboration, le fonctionnement et la structure. Jean-Claude Abric, un des principaux représentants actuels, avec Denise Jodelet, de la psychologie sociale, définit plus précisément la représentation sociale de la manière suivante :

« on appelle représentation le produit et le processus d'une activité mentale par laquelle un individu ou un groupe reconstitue le réel auquel il est confronté et lui attribue une signification spécifique [...]. La représentation est donc un ensemble organisé d'opinions, d'attitudes, de croyances et d'informations se référant à un objet ou une situation<sup>25</sup>. Elle est déterminée à la fois par le sujet lui-même (son histoire, son vécu), par le système social et idéologique dans lequel il est inséré, et par la nature des liens que le sujet entretient avec ce système social » (Abric in JODELET 2003 : 206).

### 2.4.2.1. Une représentation à trois dimensions

Denise Jodelet distingue trois dimensions au sein d'une représentation. La représentation comme opération consistant à se re-présenter quelque chose, est dotée d'une dimension « symbolique », au sens sémiotique, et non plus interactionniste (cf. *supra*, 2.4.1), du terme : « [i]l n'y a pas de représentation sans objet. [...] elle le rend présent quand il est lointain ou absent. Elle est donc le représentant mental de l'objet qu'elle restitue symboliquement » (Jodelet in JODELET 2003 : 54). Cette dimension est ainsi bien distinguée de la dimension proprement interprétative (et partant subjective) de la représentation : « [l]a représentation sociale est avec son objet dans un rapport de "symbolisation", elle en tient lieu, et "d'interprétation", elle lui confère des significations. Ces significations résultent d'une activité qui fait de la représentation une "construction" et une "expression" du sujet » (Jodelet in JODELET 2003 : 61). Quant à la dimension sociale de la représentation, elle est liée aussi bien à l'inscription sociale du sujet de la représentation (contexte social, appartenances, etc) qu'à la visée communicationnelle de cette dernière (la représentation comme opération de re-présenter quelque chose à quelqu'un). A ce niveau, la représentation peut être définie comme « une forme de connaissance, socialement élaborée et partagée, ayant une visée pratique et concourant à la construction d'une réalité commune à un ensemble social » (Jodelet in JODELET 2003 : 53).

Dans les citations qui précèdent, on aura remarqué qu'il est question aussi bien de « représentation » que de « représentation sociale ». Si la psychologie sociale utilise plus volontiers la seconde expression, on aura compris que ces représentations sont en réalité aussi bien individuelles que sociales : individuelles, parce que liées au tempérament des individus (dimension biologique de la personnalité) ainsi qu'à leur caractère, forgé par leurs expériences de vie (dimension psycho-sociale de la personnalité) ; sociales, parce que déterminées en partie par l'inscription sociale du sujet (dimension sociale de la personnalité). Pierre Moscovici définit ainsi les représentations (sociales) comme des « passerelle[s] entre le monde individuel et le monde social » (cité in SECA 2001 : 17).

Il me semble qu'on pourrait dire de la psychologie sociale qu'elle se propose plus précisément de démontrer, sur une base expérimentale, le théorème de Thomas (voir *supra*, 2.4.1), puisqu'elle se donne comme objectif de :

---

<sup>25</sup>Dans cette citation, la notion de « situation » doit s'entendre dans un sens neutre, et non pas dans l'acception interactionniste (cf. *supra*, 2.4.1).

« vérifier la validité de cette hypothèse générale : les comportements des sujets ou des groupes ne sont pas déterminés par les caractéristiques objectives de la situation mais par la représentation de cette situation. Dès lors une autre question apparaît, cruciale : Comment ces représentations sont-elles organisées et quels sont les facteurs qui déterminent cette organisation et sa transformation éventuelle » (Abrieux in JODELET 2003 : 207).

#### 2.4.2.2. Une analyse à trois niveaux de la représentation

Dans les termes de la psychologie sociale, une représentation sociale s'élabore par « objectivation », devient opérationnelle par « ancrage » et est structurée autour d'un « noyau central ». L'objectivation « met en forme les notions abstraites constituant l'activité mentale et matérialis[e] les idées en leur fournissant un « contour » » (MANNONI 2010 : 48). Elle se fait en trois phases :

- **la phase de sélection** ou de « filtrage de l'information disponible sur l'objet de représentation, donnant lieu à des distorsions » (SECA 2001 : 63). Ces dernières peuvent être de trois types :
  - **la distorsion** proprement dite, où « tous les attributs de l'objet représenté sont présents mais accentués ou minorés » (Jodelet in JODELET 2003 : 70) ;
  - **la supplémentation**, « qui consiste à conférer à l'objet représenté des attributs, des connotations qui ne lui appartiennent pas en propre, procède d'un rajout de significations dû à l'investissement du sujet et à son imaginaire » (Jodelet in JODELET 2003 : 70) ;
  - **la défalcation**, enfin, « correspond à la suppression d'attributs appartenant à l'objet. Elle résulte, dans la plupart des cas, de l'effet répressif des normes sociales » (Jodelet in JODELET 2003 : 71) ;
- **la phase de formation d'un schéma figuratif**, c'est-à-dire d'une « image qui fait sens et est cohérente pour l'acteur » (SECA 2001 : 63), phase qui prolonge la précédente en ce sens qu'elle simplifie à son tour, sur le mode qui est le sien (figuratif), son objet ;
- **la phase de naturalisation**, qui parachève les deux premières phases en ce sens que les éléments d'abord sélectionnés puis figurativisés sont maintenant naturalisés, c'est-à-dire « apparentés à des entités autonomes, naturelles, objectives » (SECA 2001 : 63).

Une fois élaborée, constituée par objectivation, la représentation va devoir, pour être fonctionnelle, s'ancrer dans l'espace social, c'est-à-dire s'intégrer cognitivement dans « le système de pensée préexistant », avec toutes les « transformations qui en découlent, de part et d'autre. Il ne s'agit plus, comme dans l'objectivation, de la constitution formelle d'une connaissance, mais de son insertion organique dans une pensée constituée » (Jodelet in MOSCOVICI 1984 : 371, *passim*). On peut donc dire de l'ancrage qu'il « assure l'enracinement social de la représentation » et lui

« confère une valeur fonctionnelle [...], l[a] rendant ainsi disponible pour son usage dans le groupe. On devine à partir de là l'importance instrumentale de ces connaissances de sens commun qui permettent à tous les membres d'un groupe de « parler le même langage », c'est-à-dire de recourir au même capital cognitif (et lexicographique) favorisant les échanges entre les acteurs sociaux et régulant leurs rapports » (MANNONI 2010 : 48, *passim*).

Une fois élaborée et rendue opérationnelle, une représentation sociale peut, sur le plan structurel, être décrite comme comportant deux niveaux, le « noyau central » et le « système périphérique » :

- **le noyau central**, qui est « l'élément le plus stable de la représentation, celui qui résiste le plus au changement » (Abrieux in JODELET 2003 : 215), assure deux fonctions :
  - **une fonction génératrice** : le noyau central « est l'élément par lequel se crée, ou se transforme, la signification des autres éléments constitutifs de la représentation. Il est ce par quoi ces éléments prennent un sens » (Abrieux in JODELET 2003 : 215) ;



- **une fonction organisatrice** : le noyau central « détermine la nature des liens qui unissent entre eux les éléments de la représentation. Il est en ce sens l'élément unificateur et stabilisateur de la représentation » (Abric in JODELET 2003 : 215) ;
- **le système périphérique**, ou éléments périphériques de la représentation, dont la variabilité permet à celle-ci « d'évoluer et de se transformer superficiellement » (Abric in JODELET 2003 : 215). Tandis que le noyau central, de par sa stabilité, permet à la représentation sociale de remplir sa visée communicationnelle déjà mentionnée, le système périphérique, de par sa variabilité, permet à l'individu de s'approprier la représentation, de l'adapter à son vécu, sans pour autant la transformer en profondeur, c'est-à-dire sans attenter à son noyau central. On retrouve là la dialectique entre « monde individuel » et « monde social » qui sous-tend la représentation (sociale). Abric précise ailleurs que les éléments périphériques remplissent ainsi trois fonctions :
  - **une fonction de concrétisation** : « directement dépendants du contexte, ils résultent de l'ancrage de la représentation dans la réalité » et « intègrent les éléments de la situation dans laquelle se produit la représentation, ils disent le présent et le vécu des sujets » (Abric in ABRIC 2003 : 25, *passim*) ;
  - **une fonction de régulation** : « plus souples que les éléments centraux, les éléments périphériques jouent un rôle essentiel dans l'adaptation de la représentation aux évolutions du contexte » (Abric in ABRIC 2003 : 26) ;
  - **une fonction de défense** : « le noyau central d'une représentation [...] résiste au changement, car sa transformation entraînerait un bouleversement complet. [...] La transformation d'une représentation s'opérera donc dans la plupart des cas par la transformation de ses éléments périphériques » (Abric in ABRIC 2003 : 26).

### 2.4.3. La théorie sociologique de l'action : une rationalité multidimensionnelle

Dans *La Question SDF* (2002), Julien Damon s'inscrit explicitement dans « la tradition compréhensive inspirée de Weber » (DAMON 2002 : 9). Conformément à cette tradition, il considère les SDF<sup>26</sup> comme des acteurs sociaux à part entière, dont il s'agit par conséquent de « prendre avec le plus grand sérieux les raisons invoquées ou seulement discernables » (DAMON 2002 : 10). En cela, il s'inscrit aussi dans la filiation de la première Ecole de Chicago, dont j'ai dit plus haut (voir *supra*, 2.4.1) qu'elle accorde un statut prééminent au point de vue des acteurs dans l'enquête sociologique. Comme la dernière citation l'aura fait comprendre, c'est plus précisément en termes de rationalité que Damon s'intéresse au point de vue des SDF. Pour Damon en effet, les SDF sont capables non seulement d'interpréter le monde qui les entoure (pour reprendre les termes d'Alain Coulon à propos de la première Ecole de Chicago ; voir *supra*, 2.4.1) et de donner, après coup, du sens aux actions qu'ils y ont posés, mais aussi de faire preuve, sur un plan plus général, de rationalité dans leur rapport au monde, investissant ce dernier selon une logique d'action qu'il est possible de décrire, aussi bien de l'intérieur (en se basant sur les « raisons invoquées » par les SDF eux-mêmes) que de l'extérieur (en se basant sur les « raisons discernables », induites par observation des comportements, des actions des SDF). Selon Damon en effet :

« l'acteur social SDF ne fait pas que subir et s'adapter. Il raisonne, justifie des choix et des propos. Il développe de l'innovation, de la protestation, de la création. On ne nie pas pour autant l'épuisement possible des ressources et les détresses intenses qui peuvent aller jusqu'à la destruction de l'acteur. [...] C'est toujours de manière mesurée qu'il faut aborder la question de la rationalité » (DAMON 2002 : 10).

Damon distingue différentes dimensions dans cet exercice de la rationalité, en se basant sur les travaux de Raymond Boudon et de François Bourricaud, qui ont développé dès le début des années 80 une théorie sociologique de l'action. Les dimensions en question, appliquées au cas du SDF par Damon, sont les suivantes :

<sup>26</sup>Je ne reviendrai pas sur les problèmes de terminologie liés à la distinction entre SDF et sans-abri (voir *supra*, 2.1.1), me contentant dans ce sous-chapitre de reprendre le terme utilisé par Damon.

- **une dimension instrumentale** : les SDF « visent des fins [...] : accéder à un équipement, être hébergé, bénéficier d'une prestation » (DAMON 2002 : 11) ;
- **une dimension limitée** : les SDF « doivent choisir où aller, où demander, où se reposer, en fonction d'une offre de services [...]. Leurs choix ne peuvent donc être liés à une réelle maximisation de leurs intérêts, mais plutôt à une recherche de solutions satisfaisantes » (DAMON 2002 : 11) ;
- **une dimension cognitive** : les SDF  
« se trouvent [...] dans des situations qui ne peuvent pas être résolues simplement. Il leur faut développer des théories pour expliquer leurs propres conditions et, le cas échéant, pour tenter d'en sortir. Pour décider de leurs activités quotidiennes et de leurs (éventuelles) stratégies à plus long terme, il leur faut élaborer des croyances, auxquelles ils adhèrent, et dont l'observation permet de comprendre leur fonctionnement » (DAMON 2002 : 11) ;
- **une dimension axiologique** : les SDF  
« ont des opinions, des idées et des valeurs. Celles-ci les poussent à effectuer des choix raisonnés – qui peuvent parfois être mal compris (par exemple, refuser d'être hébergé pour préserver sa dignité, plus que son intégrité) – dans leurs contacts avec des services de prise en charge » (DAMON 2002 : 11-12)<sup>27</sup>.

Damon désigne cette rationalité multidimensionnelle du SDF sous l'appellation de « bricolage », appellation qui permet selon lui d'éviter de polariser l'analyse de la condition SDF entre deux extrêmes : d'une part celui de la « caractérisation des SDF comme des acteurs stratégiques et libres, cherchant continuellement à maximiser les quelques opportunités saisissables » (DAMON 2002 : 14-15) – conception purement instrumentale de la rationalité –, et d'autre part celui de la « caractérisation des SDF comme des agents complètement dominés, “désocialisés”, sans conscience de leurs conditions, ni aptitudes à manœuvrer » (DAMON 2002 : 15). Damon précise bien que si tous les SDF « bricolent », ils « ne disposent pas [pour autant] des mêmes compétences ni des mêmes capitaux. Il s'ensuit des registres différenciés en matière de bricolage » (DAMON 2002 : 131).

On peut à mon sens subdiviser ces quatre dimensions de la rationalité du SDF en deux catégories. Les deux premières (dimensions instrumentale et limitée) ressortissent à une manière somme toute classique de décrire la vie quotidienne du SDF en termes de débrouille (voir DAMON 2002 : 167). A ce niveau, la rationalité est essentiellement réactive, en ce sens que son exercice est étroitement lié aux circonstances dans lesquelles le SDF vient à se trouver. Les deux dernières (dimensions cognitive et axiologique) me semblent présupposer que le SDF est déjà dans une phase de routinisation, voire de sédentarisation (pour reprendre le découpage de la carrière du SDF proposé par Damon ; voir *supra*, 2.3.3)<sup>28</sup>. A ce niveau, la rationalité se fait proactive, en ce sens qu'elle anticipe maintenant sur des circonstances dont le caractère récurrent a pu être établi. Une telle rationalité est liée à l'installation du SDF dans un « monde nouveau » (pour reprendre à nouveau l'expression de Vexliard ; voir *supra*, 2.3.3), dans le cadre duquel il est amené à élaborer « théories », « croyances », « opinions », « idées » et « valeurs » (DAMON 2002 : 11-12, *passim*), non seulement pour développer des stratégies à plus long terme, mais aussi pour les fonder à ses propres yeux. Ces élaborations consécutives à l'entrée dans la carrière de SDF me semblent pouvoir être mises en relation avec les « modifications du système de représentation » inhérentes, selon la seconde Ecole de Chicago, à l'itinéraire moral parcouru par un individu engagé dans une

<sup>27</sup> Je crois utile de rappeler (puisque Damon omet de le faire) qu'on trouve déjà chez Max Weber (dans *Economie et société*, 1921, posthume) une analyse différenciée de la rationalité. Weber distingue en effet quatre types de détermination de l'« action sociale » (c'est-à-dire d'une action dont l'agent élabore la visée en tenant compte du comportement d'autrui) : selon lui, l'action peut être « téléologiquement rationnelle », « axiologiquement rationnelle », « déterminée par des affects » ou « traditionnelle ». Sur un plan comparatif, il me semble que seuls les deux premiers types de Weber se retrouvent dans la typologie de Boudon et Bourricaud (cf. dimensions instrumentale et axiologique de la rationalité). De plus, alors que les « dimensions » ne sont pas hiérarchisées, les « types de détermination » correspondent quant à eux à des degrés d'intelligibilité de l'action sociale décroissant, de l'action téléologiquement rationnelle à l'action traditionnelle (voir COLLIOT-THÉLÈNE 2006 : 59-62).

<sup>28</sup> Damon n'opère pas lui-même de rapprochement entre phases de la carrière et dimensions de la rationalité.

carrière déviante (voir *supra*, 2.2.2). Sur un plan comparatif, l'apport de Damon réside d'une part dans son postulat méthodologique de rationalité du SDF (alors que la notion de « modification » est – et se veut aussi – neutre), et d'autre part dans les distinctions qu'il établit entre dimensions de ladite rationalité (alors que les « modifications du système de représentation » ne sont pas vraiment analysées en tant que telles).

Je tenterai quant à moi, lorsqu'il s'agira d'analyser les interviews que j'aurai réalisées avec des sans-abri engagés dans un processus de réinsertion, non seulement d'assumer à mon tour ce postulat de rationalité, mais aussi d'analyser de manière plus précise le système de représentation des personnes interviewées, en recourant à certains des concepts de la psychologie sociale présentés plus haut (voir *supra*, 2.4.2). Dans le sous-chapitre suivant (2.4.4), je décris, sous forme de typologie, les différentes représentations qui constituent selon moi le système en question. Charge à mon analyse d'interviews de valider ou non ensuite une telle description. Une dernière précision : j'ai adjoint à cette typologie un schéma (voir Fig. 9) relatif à la carrière de sans-abri, schéma qui, s'il présente l'inconvénient de relinéariser cette carrière (contrairement à ce que j'ai essayé de faire dans les Fig. 2 et 3, voir *supra*, 2.3), n'en présente pas moins selon moi l'avantage de bien faire apparaître l'ensemble des représentations en jeu dans une situation d'interaction confrontant un ancien sans-abri à une personne quelconque.

#### 2.4.4. Typologie des représentations des anciens sans-abri

- *Du point de vue de S'' (ancien sans-abri) :*
  - Représentation  $S'' \rightarrow$  [= portant sur, ayant pour objet] facteurs d'entrée dans la rue :
 

[R1] représentation que  $S''$  se fait, à ce moment de son parcours de vie, des facteurs (notamment personnels : manques) qui ont occasionné son entrée dans le monde de la rue et/ou de l'hébergement d'urgence. Cette représentation inclut l'image que  $S''$  se fait de  $S'$ , i.e. de lui-même alors qu'il était sans-abri.
  - Représentations  $S'' \rightarrow$  facteurs de sortie de rue et de retour éventuel à la rue :
 

[R2] représentation que  $S''$  se fait, toujours à ce moment de son parcours de vie, des facteurs (notamment personnels : ressources) qui lui ont permis d'amorcer un processus de sortie de rue et/ou de l'hébergement d'urgence. Cette représentation inclut l'image que  $S''$  se fait de  $S'$ , plus précisément de lui-même alors qu'il était engagé dans un processus de sortie de rue.

[R3] représentation que  $S''$  se fait des facteurs (notamment personnels : vulnérabilités) qui pourraient éventuellement entraîner son retour dans le monde de la rue et/ou de l'hébergement d'urgence. Cette représentation a donc une orientation prospective, contrairement aux deux premières qui ont une orientation rétrospective.
  - Représentation  $S'' \rightarrow$  représentation  $S_n$  :
 

[R4] représentation que  $S''$  se fait de la représentation [R6] dont il pense être l'objet de la part d'un sujet lambda ( $S_n$ ) avec lequel il est amené à interagir. Il s'agit donc là d'une représentation de représentation, d'une représentation au carré en quelque sorte. Cette représentation amène  $S''$  à ressaisir toute sa trajectoire de vie.
  - Image de soi  $S''$  :
 

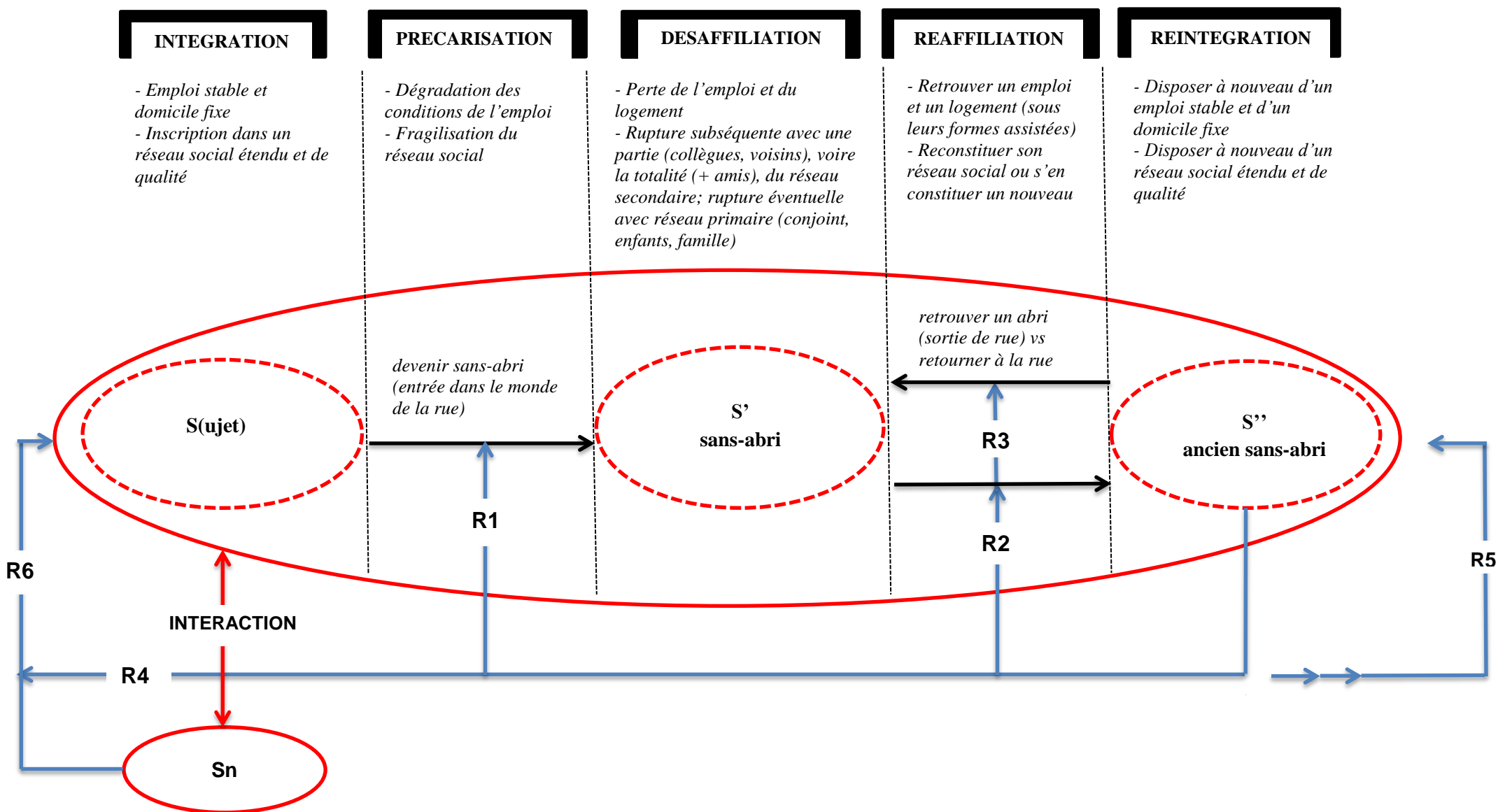
[R5] représentation que  $S''$  se fait de lui-même à partir des quatre représentations distinguées ci-dessus.

- *Du point de vue de  $S_n$  (sujet lambda interagissant avec  $S''$ ) :*

- Représentation  $S_n \rightarrow S''$  :

[R6] représentation que  $S_n$  se fait de  $S''$  à partir de ce qu'il sait du parcours de vie de ce dernier. Ce savoir dépend notamment du degré de visibilité du stigmaté dont  $S''$  est éventuellement encore porteur. Plus ce degré de visibilité est grand, plus  $S_n$  aura tendance à rabattre  $S''$  sur  $S'$ .

**Figure 9. Le système de représentations d'un ancien sans-abri**



## 2.5. La stigmatisation

---

Je vais maintenant revenir sur la notion de stigmatisation, déjà abordée précédemment sous l'angle de la déviance (voir *supra*, 2.2.1). Troisième étape d'une carrière déviante selon Becker, la stigmatisation peut, on l'a vu, amener l'individu qui en est l'objet à s'engager plus avant dans ladite carrière. Si tel est le cas, la stigmatisation fonctionne comme un mécanisme d'imposition identitaire, qui ne peut, me semble-t-il, que modifier à terme la structure de personnalité de l'individu en question. Une telle modification constitue alors un de ces « aspects moraux » de la carrière déviante dont parle Goffman (voir *supra*, 2.2.2). Ce dernier s'est aussi intéressé à la stigmatisation, qu'il envisage quant à lui dans ses effets en situation d'interaction, c'est-à-dire lorsqu'un individu stigmatisé interagit avec autrui.

### 2.5.1. L'apprentissage du faux-semblant

Dans *Stigmate*, paru en 1963, Goffman met en œuvre une approche constructiviste de la stigmatisation. Il y définit en effet cette opération comme l'attribution à un individu, par une société donnée (située dans le temps et l'espace), d'un stigmat, c'est-à-dire d'un attribut défini en termes d'écart par rapport à une norme en vigueur à un moment donné de la société en question. Faire l'histoire d'un stigmat consiste ainsi à faire « l'histoire, des origines au déclin, de la capacité qu'a un attribut de servir de stigmat dans une société donnée » (GOFFMAN 1975 : 46). Sur le plan des interactions interindividuelles, la stigmatisation se produit lorsqu'il y a « contact mixte ». Goffman désigne ainsi « [l]es instants où normaux et stigmatisés partagent une même “situation sociale” » (GOFFMAN 1975 : 23), et où « l'individu affligé d'un stigmat a tendance à se sentir “en représentation”, obligé de surveiller et de contrôler l'impression qu'il produit, avec une intensité et une étendue qui, suppose-t-il, ne s'imposent pas aux autres » (GOFFMAN 1975 : 26). Il est question ici d'un stigmat « visible », qui « discrédite » l'individu dans ses interactions avec autrui. Dans le cas du sans-abri, son stigmat consiste, par définition, en l'absence de domicile fixe, absence dont les conséquences visibles (notamment sur le plan de l'hygiène corporelle) ne peuvent que le discréditer. Goffman distingue bien le stigmat visible du stigmat « invisible », une maladie mentale par exemple. Le degré de visibilité d'un stigmat dépend de « sa plus ou moins grande aptitude à produire le moyen de faire savoir qu'il est possédé par tel individu » (GOFFMAN 1975 : 64). Un stigmat invisible fait quant à lui de l'individu concerné un individu non plus « discrédité » mais « discréditable », et ce à plus ou moins long terme. Dans ce cas :

« [l]e problème n'est plus tant de savoir manier la tension qu'engendrent les rapports sociaux que de savoir manipuler de l'information concernant une déficience : l'exposer ou ne pas l'exposer ; la dire ou ne pas la dire ; feindre ou ne pas feindre ; mentir ou ne pas mentir ; et, dans chaque cas, à qui, comment, où et quand » (GOFFMAN 1975 : 57).

C'est bien là le problème qui se pose aux anciens sans-abri, pour autant qu'ils n'aient pas conservé de traces visibles de leur expérience passée. Leur stigmat invisible (le fait donc d'avoir été un sans-abri) fait en effet peser sur eux l'épée de Damoclès d'une révélation de ce pan de leur passé qu'ils ne souhaitent pas obligatoirement assumer, engagés qu'ils sont dans une reconstruction identitaire post-sortie de rue.

Goffman appelle « faux-semblant » le « maniement d'une information discréditrice pour soi-même et non révélée » (GOFFMAN 1975 : 58). Il considère qu'il s'agit là d'un véritable apprentissage, qui « constitue l'une des phases de la socialisation de l'individu stigmatisé, en même temps qu'un tournant de son itinéraire moral » (GOFFMAN 1975 : 122). On retrouve donc là cette dimension morale déjà théorisée par Goffman en 1961 dans *Asiles*. Dans *Stigmate*, il avance que « [l]es personnes affligées d'un certain stigmat acquièrent en général une même expérience de leur sort et connaissent des évolutions semblables quant à l'idée qu'elles ont d'elles-mêmes, parcourent, en d'autres termes, un même “itinéraire moral” » (GOFFMAN 1975 : 45). Dans le cas des individus discréditables, la dernière étape de cet itinéraire consiste selon Goffman en la « divulgation volontaire » (GOFFMAN 1975 : 123) du stigmat. Cette étape est « celle de la maturité et de la complète adaptation » (GOFFMAN 1975 : 123), où l'individu se sent assez avancé sur le plan de sa

reconstruction identitaire pour faire état ouvertement de ce qui, à un moment donné de son existence, a été un vecteur de déconstruction identitaire : il « en vient à sentir qu'il devrait être au-dessus de cela, et que, s'il parvient à s'accepter et à se respecter tel qu'il est, il n'aura plus nul besoin de cacher son imperfection » (GOFFMAN 1975 : 123). Une stratégie de divulgation peut alors consister à « admet[re] son imperfection d'un ton détaché qui suppose que les interlocuteurs sont bien au-dessus de ces questions, tout en les empêchant de s'enfermer en montrant qu'ils ne le sont pas » (GOFFMAN 1975 : 122). Goffman précise qu'une telle divulgation peut en fait déjà intervenir en amont, lorsqu'un individu discréditable s'engage dans des « relations intimes avec d'autres personnes, relations ratifiées dans notre société par la confession mutuelle des défauts invisibles » (GOFFMAN 1975 : 92). Si l'individu en question ne procède pas à cette divulgation, il risque en effet de développer un sentiment de culpabilité pour n'avoir pas donné à l'autre ce « signe de confiance et d'engagement réciproque » (GOFFMAN 1975 : 106).

Si l'apprentissage du faux-semblant constitue une socialisation qui ne concerne que les individus affectés d'un stigmat invisible, il est une autre socialisation qui concerne tous les individus stigmatisés. Ces derniers doivent en effet « apprend[re] et int[é]gre[r] le point de vue des normaux, acquérant par-là les images de soi que [leur] propose la société » (GOFFMAN 1975 : 46). Une telle socialisation intervient plus ou moins tôt, en fonction du moment d'« acquisition » du stigmat. Ainsi, un individu affecté d'un stigmat inné doit « se socialise[r] au sein de [son] désavantage » (GOFFMAN 1975 : 46) et, en phase de socialisation primaire, intérioriser des valeurs et des normes productrices de représentations négatives de lui-même. Quant à l'individu qui, au contraire, « acquiert tardivement un nouveau moi stigmatisé » (GOFFMAN 1975 : 49), il a « tout appris du normal et du stigmatisé bien avant d'être contraint de se voir comme lui-même déficient » (GOFFMAN 1975 : 48)<sup>29</sup>. L'exemple du sans-abri a ceci d'intéressant qu'il peut ressortir partiellement à ces deux derniers cas de figure : s'il acquiert bien (plus ou moins) tardivement son stigmat, il n'en reste pas moins qu'il peut aussi être amené à devoir se livrer à un travail d'intériorisation de valeurs : s'il atteint en effet la phase ultime (« résignation ») de ce que Vexliard appelle quant à lui un processus de désocialisation, il intériorisera, on l'a vu, des valeurs propres à son nouvel « univers social », avec cette particularité, on l'a vu aussi, qu'il en inversera la polarité, les positivant pour faire pièce aux représentations négatives qu'on peut avoir de lui et se donner l'illusion qu'il s'agit là d'un choix de vie (voir *supra*, 2.3.3). Quant à l'ancien sans-abri, il est aussi concerné par cet apprentissage du « point de vue des normaux », qui fait partie de son processus de réinsertion. Mais dans son cas, il ne s'agit pas pour lui d'intégrer un point de vue qui lui serait fondamentalement extérieur, en tant qu'il n'appartiendrait pas au monde des « normaux », mais de le faire à nouveau sien, puisqu'il est censé réintégrer le monde en question.

## 2.5.2. Présentation de soi et figuration

C'est en fait en 1956 déjà que Goffman, dans *La Présentation de soi*, s'intéresse à ce « système social en miniature que constitue l'interaction face à face » (GOFFMAN 1973 : 21), qu'il définit comme « l'influence réciproque que les partenaires exercent sur leurs actions respectives lorsqu'ils sont en présence physique immédiate les uns des autres » (GOFFMAN 1973 : 23). Une telle définition se situe en droite ligne de celle de l'interaction symbolique donnée par Mead (voir *supra*, 2.4.1). Goffman décrit quant à lui plus précisément que ne le faisait la première Ecole de Chicago ce « processus mutuel de définitions et d'interprétations » dont parlait Mead. Il donne ainsi sa propre « définition de la situation » :

« [L]orsqu'un individu est mis en présence d'autres personnes, celles-ci cherchent à obtenir des informations à son sujet ou bien mobilisent les informations dont elles disposent déjà. Elles s'inquiètent de son statut économique, de l'idée qu'il se fait de lui-même, de ses dispositions à leur égard, de sa compétence, de son honnêteté, etc. Cette information n'est pas recherchée seulement pour elle-même, mais aussi pour des raisons très pratiques : elle contribue à définir la situation, en permettant aux autres de prévoir ce que leur partenaire attend d'eux et corrélativement ce qu'ils peuvent en attendre » (GOFFMAN 1973 : 11).

<sup>29</sup>Chez Goffman, le stigmat se voit donc affecter une double dimension : visuelle (visible vs non-visible) et temporelle (inné vs acquis).

Les informations en question peuvent aussi bien précéder l'interaction que procéder de cette dernière, et il s'agit pour chaque interactant d'en contrôler le flux afin de « modifi[er] la définition de la situation à laquelle parviennent ses partenaires ; et il peut influencer cette définition en s'exprimant lui-même de façon à leur imposer le type d'impression qui les amène à agir de leur plein gré conformément à son propre dessein » (GOFFMAN 1973 : 13). Que ce contrôle soit plus ou moins manipulateur importe peu selon Goffman : « l'essentiel [...] n'est pas de savoir ce que l'acteur "est vraiment" mais de comprendre comment il produit telle ou telle impression qui tiendra lieu de réalité et comment il s'y prend pour faire perdurer cette impression » (NIZET, RIGAUX 2005 : 22). On retrouve là à nouveau la posture théorique de la première Ecole de Chicago, pour qui la réalité objective compte moins que l'interprétation qu'en font les acteurs sociaux, interprétation qui les pousse alors à l'action. De plus, cette "manipulation" a aussi pour but, selon Goffman, d'aboutir à un consensus :

« [i]l ne s'agit pas, en l'occurrence, d'un consensus du même type que celui qui s'établit lorsque chacune des personnes présentes exprime en toute sincérité ses sentiments réels et se trouve en toute bonne foi d'accord avec les sentiments exprimés par ses partenaires. Ce genre d'harmonie est un idéal optimiste et en tout état de cause il n'est pas indispensable au bon fonctionnement de la société. On attend plutôt de chacun des participants qu'il réprime ses sentiments profonds immédiats pour exprimer une vue de la situation qu'il pense acceptable, au moins provisoirement, par ses interlocuteurs. [...] De plus, il existe habituellement une sorte de division du travail de définition : chacun des participants est autorisé à proposer la version officielle concernant les questions qui sont vitales pour lui sans être d'une importance immédiate pour les autres, par exemple les rationalisations et les justifications par lesquelles il rend compte de son activité passée. [...] On a alors une sorte de *modus vivendi* interactionnel. Tous les participants contribuent ensemble à une même définition globale de la situation : l'établissement de cette définition n'implique pas tant que l'on s'accorde sur le réel que sur la question de savoir qui est en droit de parler sur quoi » (GOFFMAN 1973 : 18).

D'après moi, un tel *modus vivendi* a d'autant plus de chances de pouvoir s'installer que les informations sont détenues plus ou moins à part égale par les uns et les autres, soit que les interactants se connaissent déjà, soit que les informations procèdent de la seule interaction. Dans ce dernier cas de figure, la définition globale de la situation se fait simultanément au déroulement de l'interaction, sans que des informations préalables ne viennent en compliquer l'élaboration commune.

Goffman appréhende aussi l'interaction en termes de « représentation », qu'il définit comme « la totalité de l'activité d'une personne donnée, dans une occasion donnée, pour influencer d'une certaine façon un des autres participants » (GOFFMAN 1973 : 23). Filant la métaphore théâtrale, Goffman dit de ces derniers qu'ils sont amenés à tenir des « rôles » dans cette représentation, c'est-à-dire à agir en fonction de « modèle[s] d'action pré-établi[s] » (GOFFMAN 1973 : 23). Ces modèles, en tant qu'ils sont déterminés par les partenaires d'interaction, ressortissent à une « circonspection dramaturgique » : « l'acteur circonspect s'efforce [...] de choisir le type de public le plus adéquat possible par rapport au spectacle qu'il souhaite présenter aussi bien que par rapport au spectacle qu'il veut à tout prix ne pas avoir à présenter » (GOFFMAN 1973 : 206). Ainsi, un ancien sans-abri qui n'aurait pas atteint la dernière étape de son « itinéraire moral », celle de la divulgation (voir *supra*, 2.5.1), évitera peut-être d'interagir avec des personnes qui seraient au courant de sa carrière, ne souhaitant plus présenter le spectacle de sa déconstruction identitaire passée, voire celui de sa reconstruction identitaire marginalisée.

En 1967, dans *Les Rites d'interaction*, Goffman revient sur l'interaction face à face pour en analyser les différents « éléments rituels » :

- **la figuration** (*face-work*) : « tout ce qu'entreprend une personne pour que ses actions ne fassent perdre la face à personne (y compris elle-même) » (GOFFMAN 1974 : 15) ;
- **la face** : « la valeur sociale positive qu'une personne revendique effectivement à travers la ligne d'action que les autres supposent qu'elle a adoptée au cours d'un contact particulier » (GOFFMAN 1974 : 9) ;



- **la ligne d'action** (ou de conduite) : « un canevas d'actes verbaux et non verbaux qui lui [la personne] sert à exprimer son point de vue sur la situation, et, par-là, l'appréciation qu'il porte sur les participants, et en particulier sur lui-même » (GOFFMAN 1974 : 9).

Pour Goffman, « l'attachement à une certaine face, ainsi que le risque de se trahir ou d'être démasqué, expliquent en partie pourquoi tout contact avec les autres est ressenti comme un engagement » (GOFFMAN 1974 : 10). Il ne s'agit pas moins en effet que de garder la face ou de la perdre, de faire bonne ou mauvaise figure : « un individu garde la face lorsque la ligne d'action qu'il suit manifeste une image de lui-même consistante, c'est-à-dire appuyée par les jugements et les indications venus des autres participants » (GOFFMAN 1974 : 10), et la perd « lorsqu'il est impossible, quoi qu'on fasse, d'intégrer ce qu'on vient à apprendre de sa valeur sociale dans la ligne d'action qui lui est réservée » (GOFFMAN 1974 : 11). Le *modus vivendi* interactionnel évoqué par Goffman en 1956, est présenté en 1967 comme le résultat de l'effet combiné de deux règles : la règle de l'amour-propre, qui consiste à tout faire pour préserver sa propre face, et la règle de la considération, qui consiste à tout faire également pour préserver la face de l'autre. L'observance de ces deux règles aboutit à :

« un état de fait où chacun accepte temporairement la ligne d'action de tous les autres. [...] Une telle acceptation mutuelle exerce un effet conservateur important sur les rencontres. Dès qu'une personne a présenté sa ligne d'action, les autres et elle-même ont tendance à y aligner leurs réponses ultérieures, et, en un sens, à s'y attacher. S'il arrive alors que cette personne modifie radicalement sa ligne d'action, ou bien se discrédite, il en résulte une certaine confusion, puisque les participants se trouvent préparés et engagés à des actions maintenant inapplicables » (GOFFMAN 1974 : 14-15).

S'il s'agit essentiellement jusque-là d'une reformulation de notions déjà abordées dans *La Présentation de soi*, Goffman me semble aller plus loin lorsqu'il envisage la figuration en termes de socialisation. De même que dans *Stigmate* il envisageait l'apprentissage du faux-semblant comme un mode de socialisation propre aux individus affectés d'un stigmate invisible, et l'apprentissage du « point de vue des normaux » comme un mode de socialisation concernant l'ensemble des individus stigmatisés (voir *supra*, 2.5.1), Goffman considère dans *Les Rites d'interaction* que :

« [l]a façon dont une personne accomplit sa part de figuration et aide les autres à accomplir la leur représente le niveau de son acceptation des règles fondamentales de l'interaction sociale. C'est la pierre de touche de sa socialisation en tant qu'interactant. Si tous n'étaient pas socialisés de cette manière, l'interaction, dans la plupart des sociétés et des situations, serait un danger bien plus grand pour la sensibilité et la face de chacun » (GOFFMAN 1974 : 30).

Du faux-semblant à la figuration, l'extension de ces trois modes de socialisation va croissant, affectant pour finir l'ensemble des individus. Quant à l'ancien sans-abri, il est, on l'a vu, concerné par l'ensemble de ces modes de socialisation.

## 3. Problématique et méthodologie

### 3.1. Problématique

#### 3.1.1. De la question de départ à la question de recherche

C'est la mise en place progressive d'une problématique, au gré de mes lectures et de mes entretiens exploratoires, qui m'a permis de passer de ma question de départ à ma question de recherche. Ma question de départ, telle que je l'avais formulée dans mon « Esquisse d'avant-projet », s'énonçait comme suit :

« Comment les personnes sans-abri se représentent-elles les facteurs qui déterminent l'entrée de rue et dans quelle mesure ces représentations conditionnent-elles à leur tour la sortie de rue et modifient-elles, au-delà de cette dernière, la personnalité et le système de représentation des personnes en question (rapport à soi, aux autres et au monde) ? »

A l'occasion de mon premier entretien exploratoire, alors que je présentais mon projet de recherche à la directrice d'une structure d'accueil de jour à bas-seuil (Banc Public, à Fribourg), je me rendis compte que par « personnes sans-abri » j'entendais en fait des personnes déjà engagées dans un processus de réinsertion, personnes que j'ai alors qualifiées d'« anciens » sans-abri (voir *supra*, 2.1.2), reformulant dans mon « Avant-projet » la question de départ de la façon suivante :

« Dans quelle mesure les représentations que les anciens de la rue se font de leur processus de désaffiliation (entrée dans le monde de la rue) puis de réinsertion (sortie de rue) ont-elles une incidence sur le rapport qu'elles entretiennent dorénavant avec elles-mêmes, les autres et le monde en général ? »

Par la même occasion, j'en profitai, on l'aura remarqué, pour formuler ma question de départ de manière plus ramassée, alors qu'elle était dédoublée à l'origine. De plus, les lectures théoriques effectuées entre deux m'avaient sensibilisé à la dimension processuelle des expériences vécues par la population concernée, de telle sorte que je trouvai pertinent d'inscrire entrée et sortie de rue dans des processus plus larges et constitutifs d'une carrière de sans-abri, même si, en l'occurrence, le terme de carrière n'apparaissait pas encore dans cette seconde version de ma question de départ. Dans ces deux versions, c'est la notion de représentation qui est centrale, notion que j'appréhendais alors par le seul biais des deux Ecoles de Chicago (Everett C. Hughes, Erving Goffman ; voir *supra*, 2.2) et qui permettait à ces dernières non seulement de mettre en évidence la capacité des acteurs sociaux à donner par eux-mêmes du sens à leur capital expérientiel, mais aussi de souligner l'importance de ce sens pour la compréhension même de la logique d'action desdits acteurs. C'est la lecture de Becker, un représentant de la seconde Ecole de Chicago, qui me convainquit ensuite d'envisager le parcours de vie des anciens sans-abri en termes de carrière (voir *supra*, 2.2.1 et 2.3), notion que je repris alors dans mon « Projet de Travail de Bachelor » pour formuler ma question de recherche :

« Dans quelle mesure l'image de soi des anciens sans-abri est-elle déterminée par leur système de représentation, consécutif à une "carrière" de sans-abri ? »

La notion de système de représentation présente dans cet énoncé est reprise au Goffman d'*Asiles* (voir *supra*, 2.2.2). Si j'en avais déjà pris connaissance au stade de la rédaction de l'avant-projet, j'avais cependant hésité à l'introduire dans ce dernier, Goffman se contentant de postuler cette notion sans montrer précisément en quoi des représentations pouvaient "faire système". C'est la lecture de représentants de la psychologie sociale fondée par Moscovici qui m'introduisit à une analyse circonstanciée des représentations en termes de genèse, d'opérationnalisation et de structure (voir *supra*, 2.4.2.2) et me fit entrevoir la possibilité d'envisager les représentations des anciens sans-abri comme un système à part entière, constitué de différentes catégories de représentations interconnectées (voir *supra*, 2.4.4 et Fig. 9), système qui se mettrait en place tout au long de la carrière des personnes en question et serait susceptible d'avoir une incidence sur leur personnalité, au-delà même de ladite carrière. Dans ce système, l'image de soi occupe une place prééminente en tant qu'elle résulte non seulement de l'ensemble des représentations d'un ancien

sans-abri, mais aussi de la représentation dont il pense être l'objet de la part d'autrui. C'est pour cette raison que je décidai de mettre en avant cette catégorie de représentation dans l'énoncé de ma question de recherche.

### 3.1.2. De la question de recherche aux hypothèses de recherche

Les hypothèses de recherche constituent autant de réponses provisoires à la question de recherche. Une fois posées, elles permettront d'orienter le travail de recueil des données, dont l'analyse (voir *infra*, 4) devrait quant à lui permettre de confirmer ou d'infirmer partie ou totalité des hypothèses en question. Je vais maintenant présenter mes hypothèses de recherche en mettant en évidence les concepts que chacune d'entre elles comporte ainsi que les relations que chacune d'entre elles établit entre lesdits concepts. Quant aux différentes dimensions et composantes que ces derniers comportent, j'en ferai état à l'occasion de la présentation de mon modèle d'analyse (voir *infra*, 3.2.2.3, et Annexe B).

#### 3.1.2.1. Hypothèse 1

« La reconstruction identitaire des anciens sans-abri, partie intégrante de leur processus de réinsertion, est étroitement liée aux représentations qu'ils ont de leur carrière, plus précisément aux représentations qui ont pour objet d'une part les facteurs qui ont, selon eux, occasionné leur entrée dans le monde de la rue et/ou de l'hébergement d'urgence [R1] et, d'autre part, les facteurs qui, toujours d'après eux, leur ont permis d'amorcer un processus de sortie de rue et/ou de l'hébergement d'urgence [R2]. »

Cette hypothèse établit la relation suivante entre les notions<sup>30</sup> qu'elle comporte :

- la reconstruction identitaire **serait liée** à une partie du système de représentation (R1 et R2).

Ma première hypothèse de recherche postule donc que ce processus de reconstruction (voir *supra*, 2.3, Fig. 8) ne peut qu'être plus ou moins fortement informé par le système de représentation issu d'une carrière de sans-abri (voir *supra*, 2.4.4, Fig. 9), et plus particulièrement par les représentations que les sans-abri se font des facteurs qui ont occasionné leur entrée dans le monde de la rue et/ou de l'hébergement d'urgence, puis leur sortie de ce milieu. Mon travail de recueil de données, puis d'analyse de ces mêmes données, visera donc d'une part à accéder aux représentations en question pour essayer d'en mettre en évidence la logique de fonctionnement (sur la base notamment de l'analyse des représentations proposée par la psychologie sociale ; voir *supra*, 2.4.2), et, d'autre part, à déterminer leur degré d'influence sur le processus de reconstruction identitaire.

#### 3.1.2.2. Hypothèse 2

« La stigmatisation dont les anciens sans-abri ont été l'objet alors qu'ils étaient sans-abri, ainsi que la représentation [R4] qu'ils ont, maintenant, des représentations [R6] dont ils pensent être eux-mêmes l'objet de la part des personnes avec lesquelles ils interagissent, surdéterminent leur présentation de soi, qui se caractérise par un contrôle accru de l'impression faite sur autrui et a pour finalité d'éviter toute nouvelle stigmatisation [rabattement par Sn de S'' sur S'] et ainsi de favoriser une réintégration durable. »

Cette hypothèse établit les relations suivantes entre les notions qu'elle comporte :

- stigmatisation passée **et** représentation actuelle de représentation [R4] **surdétermineraient** la présentation actuelle de soi ;

---

<sup>30</sup>J'utilise ce terme comme un générique désignant aussi bien les concepts que leurs spécifications (dimensions, composantes, etc.). Comme je viens de l'indiquer, j'établirai de telles distinctions lorsque je présenterai mon modèle d'analyse.

- la présentation de soi **se caractériserait** par un contrôle accru de l'impression faite sur autrui ;
- la présentation de soi **aurait** une double finalité : éviter toute nouvelle stigmatisation **et ainsi** favoriser une réintégration durable.

Cette hypothèse est plus complexe que la précédente puisqu'elle n'établit pas moins de cinq relations logiques entre notions. La hiérarchie qui fonde ces relations permet cependant de réduire cette complexité. Ma deuxième hypothèse de recherche postule en effet d'une part que stigmatisation passée et représentation actuelle de représentation constituent des facteurs essentiels de la présentation actuelle de soi, et d'autre part que cette dernière, une fois déterminée de cette façon, présente un certain nombre de caractéristiques, qui relèvent soit de sa stratégie (« contrôle »), soit de ses finalités, au nombre de deux (« éviter », « favoriser »). Mon travail de recueil et d'analyse de données visera donc d'une part à déterminer le degré de d'influence de cette stigmatisation (cette notion étant prise dans l'acception de Becker ; voir *supra*, 2.2.1) et de ce type de représentation (R4) sur la présentation de soi, et, d'autre part, à établir le mode de fonctionnement de cette dernière (sur la base notamment de l'analyse qu'en fait Goffman; voir *supra*, 2.5.2) ainsi que les buts qu'elle poursuit.

### 3.1.2.3. Hypothèse 3

« La représentation que les anciens sans-abri se font de leur avenir, et notamment des facteurs qui, selon eux, pourraient entraîner leur retour dans le monde de la rue et/ou de l'hébergement d'urgence [R3], est fonction du rapport (plus ou moins positif ou négatif) qu'ils entretiennent avec leur carrière et du degré de réussite de leur stratégie de présentation de soi. »

Cette dernière hypothèse continue de détailler le système de représentation des anciens sans-abri. Alors que la première hypothèse se réfère à des représentations concernant leur passé de sans-abri (R1 et R2) et que la deuxième se réfère à des représentations concernant leur présent d'ancien sans-abri (représentations dont ils sont sujet – R4 – ou objet – R6), la troisième et dernière hypothèse se réfère quant à elle à leur représentation de l'avenir en général (à plus ou moins long terme), et plus particulièrement à leur représentation de ce qui pourrait les amener à devoir renouer avec leur passé de sans-abri (R3).

Cette hypothèse établit les relations suivantes entre les notions qu'elle comporte :

- rapport entretenu avec la carrière **et** degré de réussite de la présentation de soi **détermineraient** représentation de l'avenir en général **et** représentation des facteurs de retour à une vie de sans-abri [R3] en particulier.

Ce n'est pas moins de trois relations qui interviennent ici. Ma troisième hypothèse de recherche postule ainsi que rapport à la carrière et degré de réussite de la présentation de soi conjuguent leurs effets pour influencer la représentation de l'avenir, sur un plan général et sur un plan particulier. Mon travail de recueil et d'analyse de données visera donc d'une part à analyser ses facteurs d'influence et à évaluer leur importance relative, et, d'autre part, à mettre en évidence la logique de fonctionnement de cette représentation de l'avenir.

## 3.2. Méthodologie

---

### 3.2.1. Terrain d'enquête

#### 3.2.1.1. Population

Ma recherche porte donc sur les anciens sans-abri, population que j'ai définie dans mon cadre théorique par rapport à celle des sans-abri (voir *supra*, 2.1). Désirant étudier cette population en Suisse romande, j'ai d'abord pris contact avec cinq institutions situées dans les cantons du Valais, de Vaud, de Fribourg et de Genève. Au final, je n'ai réalisé mes entretiens qu'avec des clients de deux institutions (l'une en Valais et l'autre dans le canton de Fribourg), et ce pour différentes

raisons. Une institution (à Genève) n'était pas assez disponible pour pouvoir répondre à ma demande, une autre (à Fribourg) s'est déclarée intéressée par mon projet mais n'a pas trouvé de client correspondant au profil que je recherchais, une troisième enfin (à Renens) m'a proposé plusieurs clients à interviewer, mais, dans ce dernier cas, j'ai moi-même considéré qu'ils ne correspondaient pas au profil recherché. Pour ce qui est des entretiens exploratoires, j'en ai réalisé dans trois institutions (voir la liste de mes personnes-ressources *infra*, 6.3).

Les deux institutions grâce auxquelles j'ai pu réaliser mes entretiens (la *Fondation Chez Paou*, en Valais, et l'*Association La Tuile*, dans le canton de Fribourg) disposent aussi bien d'une structure d'hébergement d'urgence (à Sion, pour *Chez Paou* ; à Fribourg, pour *La Tuile*) que de structures d'hébergement de réinsertion<sup>31</sup> (à Saxon et Ravoire, pour *Chez Paou* ; à Fribourg et Bulle, pour *La Tuile*). Si toutes les personnes que j'ai interviewées se trouvaient dans une structure de ce dernier type (en chambre individuelle ou collective dans les locaux mêmes de la Fondation à Saxon pour les résidents de *Chez Paou*; en « logement accompagné » à Fribourg pour les résidents de *La Tuile*) et étaient donc effectivement engagées dans un processus de réinsertion, deux d'entre elles ne correspondaient cependant pas tout à fait au profil que je recherchais, ce dont je ne me suis rendu compte qu'en cours d'interview. Elles avaient en effet directement accédé à un hébergement de réinsertion (à Saxon en l'occurrence) après un ou plusieurs séjours dans des institutions spécialisées dans le traitement de troubles psychiques et/ou addictifs. Je propose donc d'ores et déjà de retoucher légèrement mes première et troisième hypothèses de recherche : il s'agit simplement de modifier l'extension de l'hébergement dont il y est question et de remplacer « hébergement d'urgence » par « hébergement social », cette dernière expression comprenant aussi bien, on l'a vu (voir *supra*, 2.1.1), l'hébergement d'urgence que l'hébergement de réinsertion.

### 3.2.1.2. Cadre éthique

Toutes les personnes qui m'ont accordé un entretien ont été approchées de la manière suivante : après avoir pris contact avec les directeurs des deux institutions susnommées, leur avoir présenté lors d'un entretien mon projet de recherche et avoir obtenu leur aval pour réaliser des entretiens avec des clients résidant dans l'une ou l'autre de leurs structures d'hébergement de réinsertion, j'ai adressé une lettre aux résidents desdites structures pour leur présenter non seulement mon projet de recherche, mais aussi mon propre parcours de vie. Leur demandant de « se livrer » d'une certaine manière, j'ai en effet trouvé normal, à tort ou à raison<sup>32</sup>, de commencer par le faire moi-même. Dans cette lettre, j'assurai aussi les résidents du caractère totalement confidentiel et anonyme de leurs propos. C'est après avoir pris connaissance de cette lettre qu'un certain nombre de résidents acceptèrent de me rencontrer. De plus, j'ai toujours débuté mes entretiens par un rappel de ce cadre éthique.

### 3.2.1.3. Echantillon

Dans les deux institutions citées ci-dessus (voir *supra*, 3.2.1.1), il était prévu que je réalise entre sept et huit entretiens. Au final, j'en ai réalisé onze et retenu sept. Deux entretiens ont été écartés parce que les personnes en question ne correspondaient pas au profil recherché, ce dont je me suis rendu compte en cours d'interview ; un entretien, réalisé en français, suisse allemand et allemand, s'est révélé difficile non seulement à retranscrire mais aussi à exploiter ; quant au quatrième entretien écarté, il faisait doublon avec un entretien déjà retenu. Je présente ci-après sous forme de tableau (Fig. 10) un certain nombre d'informations relatives aux personnes interviewées. Dans la colonne de droite, j'ai reconstitué le parcours institutionnel des personnes en question. M'intéressant à leurs représentations, je me suis basé sur leurs seuls propos et n'ai, par principe, pas cherché à obtenir des renseignements supplémentaires auprès des institutions concernées. J'ai catégorisé (rue et types d'institutions) et quantifié (chiffre entre parenthèses en cas de récurrence) les différentes expériences constitutives de ce parcours, que j'ai par contre renoncé à présenter de manière strictement chronologique, étant donné qu'il est souvent fait de va-et-vient d'une

<sup>31</sup>Pour ces notions, voir *supra*, 2.1.1, notes 1 et 2.

<sup>32</sup>Je reviendrai plus loin sur les conséquences d'une telle manière de faire (voir *infra*, 3.2.2.1).

institution à l'autre. J'ai renoncé aussi à différencier institutions spécialisées dans le traitement de troubles psychiques et institutions spécialisées dans le traitement de troubles addictifs, les premières effectuant également à l'occasion des sevrages et les personnes interviewées elles-mêmes ne les distinguant pas toujours clairement.

**Figure 10. Echantillon pour le recueil de données**

<i>Entretien</i>	<i>Sexe</i>	<i>Age</i>	<i>Etat civil</i>	<i>Nationalité</i>	<i>Situation actuelle</i>	<i>Expérience de la rue et parcours institutionnel</i>
No. 1 (M.)	m.	40	célibataire	hollandaise (permis C, en Suisse depuis 1983)	logement accompagné ( <i>La Tuile</i> /Fribourg)	<ul style="list-style-type: none"> <li>• rue</li> <li>• hébergement d'urgence (2x)</li> </ul>
No. 2 (D.)	m.	47	célibataire	française (permis C, en Suisse depuis 1988)	logement accompagné ( <i>La Tuile</i> /Fribourg)	<ul style="list-style-type: none"> <li>• rue</li> <li>• hébergement d'urgence</li> <li>• instit. troubles psychiques et addictifs</li> <li>• chambre en institution (<i>La Tuile</i>/Fribourg)<sup>33</sup></li> </ul>
No. 3 (L.)	m.	44	séparé	suisse et française	chambre en institution ( <i>Chez Paou</i> /Saxon)	<ul style="list-style-type: none"> <li>• instit. troubles psychiques et addictifs (&gt;1x)</li> <li>• chambre en institution (<i>Chez Paou</i>/Saxon)<sup>34</sup></li> </ul>
No. 4 (G.)	m.	33	célibataire	suisse	chambre en institution ( <i>Chez Paou</i> /Saxon)	<ul style="list-style-type: none"> <li>• instit. troubles psychiques et addictifs</li> </ul>
No. 5 (C.)	m.	27	célibataire	suisse	chambre en institution ( <i>Chez Paou</i> /Saxon)	<ul style="list-style-type: none"> <li>• rue (&gt;1x ?)</li> <li>• hébergement d'urgence (&gt;1x ?)</li> <li>• instit. troubles psychiques et addictifs (3x)</li> <li>• chambre en institution (<i>Chez Paou</i>/Saxon)</li> </ul>
No. 6 (F.)	m.	29	célibataire	suisse	chambre en institution ( <i>Chez Paou</i> /Saxon)	<ul style="list-style-type: none"> <li>• foyer pour jeunes présentant des troubles de l'attention et du comportement</li> <li>• centre de formation professionnelle spécialisée</li> <li>• atelier protégé</li> <li>• hébergement d'urgence</li> </ul>
No. 7 (P.)	m.	48	divorcé	française (permis C, en Suisse depuis 2005)	logement accompagné ( <i>La Tuile</i> /Bulle)	<ul style="list-style-type: none"> <li>• rue</li> <li>• hébergement d'urgence</li> </ul>

<sup>33</sup>Dans ce cas, il s'agit plus précisément d'un appartement collectif avec chambre individuelle, géré par *La Tuile*, mais situé à l'étage de *Banc Public*, structure d'accueil de jour à bas-seuil. *Banc Public* ayant dû changer de locaux, *La Tuile* ne dispose plus actuellement d'un logement de ce type.

<sup>34</sup>L. a en fait alterné séjours dans une même structure de la Fondation *Chez Paou* et périodes de sevrage dans une autre institution.

### 3.2.2. Méthode de recueil des données

#### 3.2.2.1. Outil de recueil des données

Ayant pour but, dans une démarche qualitative, d'accéder aux représentations que les anciens sans-abri se font de leur carrière, d'analyser l'ensemble de ces représentations en tant que système et de mettre à jour leur logique de fonctionnement, il m'a semblé judicieux de recourir à l'outil de l'entretien semi-directif, qui non seulement m'a permis de donner la parole aux personnes en question, mais aussi a permis à ces dernières de prendre cette parole de manière relativement libre. Si j'avais au préalable conçu un guide d'entretien à partir de mon modèle d'analyse (voir *infra*, 3.2.2.3), je ne l'en ai pas moins utilisé de façon plutôt libre, ne cherchant pas à tout prix à poser mes questions dans l'ordre initialement prévu.

#### 3.2.2.2. Précautions méthodologiques

Il me faut préciser que parler comme je viens de le faire (et comme je l'ai d'ailleurs fait déjà à plusieurs reprises, par commodité de langage, dans mon cadre théorique, voir notamment *supra*, 2.4.4) des représentations que les anciens sans-abri « se font » de leur carrière a en fait tout d'un abus de langage, puisque je n'accède en situation d'interview qu'aux représentations que ces personnes manifestent verbalement et qui ne correspondent pas obligatoirement à ce qu'elles pensent "réellement", distinction qui ne présuppose d'ailleurs pas qu'elles aient pleinement conscience de leurs re-présentations (au sens symbolique de la psychologie sociale, voir *supra*, 2.4.2.1) et de la présentation qu'elles m'en font (partie intégrante de la présentation de soi selon Goffman, voir *supra*, 2.5.2). Mon interprétation de ces représentations n'est donc jamais qu'une construction qui redouble celle de ceux qui les ont produites. Cette mise au point "relativiste" n'a bien évidemment pas pour but d'invalidier par avance les résultats de mon analyse, mais simplement de montrer que j'ai conscience des limites de cette dernière.

Il me faut également insister sur le fait que la manifestation verbale de ces représentations se fait bien évidemment au présent de l'interview, autrement dit que la représentation que les anciens sans-abri se font aussi bien de leur passé que de leur futur est fonction de la représentation qu'ils se font *hic et nunc* de leur situation. Je rappellerai à ce propos que S. Augustin avance que le temps ne saurait s'appréhender qu'au présent, présent qu'il démultiplie sous les espèces du présent du présent, du présent du passé et du présent du futur, thèse qui me semble particulièrement bien convenir à une enquête basée sur l'entretien comme outil de recueil de données.

#### 3.2.2.3. Construction du modèle d'analyse et du guide d'entretien

Pour chacune de mes trois hypothèses, j'ai conçu un modèle d'analyse (voir Annexe B : Fig. 15 à 17) qui articule entre eux les différents concepts que chacune d'entre elles met en jeu. Ce modèle, qui se présente sous la forme d'une arborescence, décompose chacun des concepts en question en ses dimensions et composantes constitutives<sup>35</sup>, auxquelles il fait correspondre des indicateurs, dont le degré de "concrétude" est, je dois le reconnaître, assez variable, à la mesure de la labilité des représentations elles-mêmes, j'y reviendrai plus loin (voir *infra*, 5.2). Si ce modèle d'analyse a préexisté à mon guide d'entretien, il n'en a pas moins quelque peu évolué au fil de l'analyse elle-même, qui a permis d'en préciser certains éléments (essentiellement au niveau des composantes). Quant à mon guide d'entretien, il a lui-même évolué de la première à la seconde série d'entretiens<sup>36</sup>, la transcription des premiers entretiens m'ayant permis non seulement de réfléchir à mon positionnement d'enquêteur et de reformuler certaines questions par trop ouvertes (voir *infra*, 5.2), qui ne m'avaient pas toujours permis de récolter les données recherchées, mais aussi de modifier parfois la succession des questions elles-mêmes. De plus, je dois insister sur le fait que si mes questions ont bien pour but de récolter des données relatives aux indicateurs distingués dans le modèle d'analyse, elles ne découlent pas moins de manière indirecte de ces derniers, étant donné

<sup>35</sup>J'ai procédé de la même manière dans mon Tableau synoptique des approches théoriques (voir Annexe A).

<sup>36</sup>Réalisés respectivement fin janvier-début février 2013 (cinq entretiens) et début août 2013 (deux entretiens).



que, pour parvenir à mes ‘fins’, j’ai souvent emprunté des détours. Ensuite, le fil de la version finale de mon guide d’entretien (utilisé pour la seconde série d’entretiens et donné en Annexe C) ne suit pas toujours celui de la succession des trois hypothèses, afin d’épouser davantage la chronologie d’une carrière de (ancien) sans-abri et de donner un tour moins artificiel à l’entretien. Enfin, il va sans dire que, d’un entretien à l’autre, j’ai été amené plus d’une fois à formuler mes questions d’une autre manière que celle initialement prévue.

## 4. Analyse des données

### 4.1. Démarche d'analyse

---

La mise en œuvre de mon modèle d'analyse est tout aussi libre que celle de mon guide d'entretien (voir *supra*, 3.2.2.1). J'entends par là que si l'analyse de mes hypothèses est bien fonction des concepts que celles-ci mettent en jeu, la prise en compte des dimensions, composantes, voire sous-composantes, desdits concepts n'est pas obligatoirement exhaustive, dépendante qu'elle est des informations effectivement recueillies d'un entretien à l'autre. Dans mon analyse des entretiens, je me suis efforcé à la fois de dépasser les cas individuels, en mobilisant une approche systématiquement comparative, et de conserver malgré tout à ceux-ci une certaine spécificité. De plus, tout au long de l'analyse, aussi bien dans le cadre d'une hypothèse que d'une hypothèse à l'autre, j'ai essayé, au prix peut-être d'une certaine lourdeur, de restituer leur complexité aux phénomènes abordés en n'hésitant pas à faire régulièrement référence à des éléments d'analyse précédents et à apporter des compléments à leur propos. Dans le même ordre d'idées, j'ai tenté, d'une dimension à l'autre d'une même hypothèse et d'une hypothèse à l'autre, d'esquisser sans solution de continuité un "portrait" de plus en plus précis des personnes interrogées, alors même que leur regroupement sous l'égide de catégories les subsumant est sujet à variation.

### 4.2. Analyse par hypothèse

---

#### 4.2.1. Hypothèse 1

Comme indiqué plus haut (voir *supra*, 3.1.2.1), ma première hypothèse établit une relation entre une partie du système de représentation des anciens sans-abri et leur reconstruction identitaire, postulant que celui-là informe celui-ci. Afin de confirmer, infirmer ou relativiser cette hypothèse, je procèderai en deux temps. Je commencerai par analyser les représentations en question (R1 et R2 en l'occurrence) en distinguant, conformément à mon modèle d'analyse (voir *infra*, Annexe B : Fig. 15), facteurs ayant occasionné l'entrée dans la rue et/ou dans une structure d'hébergement social, et ressources ayant permis sinon la sortie, du moins la mise en branle d'un processus de sortie des "lieux" susmentionnés ; dans ce cadre, je tenterai d'utiliser les outils d'analyse de la psychologie sociale et montrerai la difficulté qu'il y a à les mobiliser dans toute leur ampleur. J'essaierai ensuite d'établir si les personnes interrogées sont engagées ou non dans un processus de reconstruction identitaire, et si oui de quelle manière elles le sont et en quoi ce processus est lié à R1 et R2.

##### 4.2.1.1. Analyse de R1 et R2

Je débiterai cette analyse par une mise en tableau (voir Fig. 11) d'une part des différents facteurs externes et internes identifiés par les personnes interrogées, et d'autre part des ressources internes que ces personnes disent explicitement avoir dû mettre en œuvre (ou dont il est manifeste qu'elles les ont mises en œuvre), ainsi que des ressources externes dont elles disent explicitement avoir pu disposer (ou dont il est manifeste qu'elles en ont disposé) . J'ai aussi mis en évidence l'importance relative accordée plus ou moins explicitement par les personnes aux différents facteurs ou ressources identifiés, ce que j'ai appelé la pondération dans mon modèle d'analyse. Pour cela, j'ai procédé comme suit : dans le cas des facteurs, j'ai essayé d'établir la séquence (chrono)logique d'intervention desdits facteurs, du ou des facteurs déclencheurs du processus de précarisation aux facteurs ayant abouti à l'entrée (voir chiffres entre parenthèses), les personnes relevant généralement les premiers avec davantage d'insistance ; dans le cas des ressources, dont la mobilisation ne relève pas d'une simple succession, je n'ai pas pu établir une telle séquence et me suis contenté d'indiquer (au moyen des signes « < » ou « > ») quel type de ressources (externes ou internes) était considéré comme plus important par la personne, indication absente dans le cas des personnes qui n'identifient qu'un seul type de ressources.

**Figure 11. Identification et pondération des facteurs et ressources**

<i>Entretien</i>	<i>Facteurs externes</i>	<b>R1</b>	<i>Facteurs internes</i>	<i>Ressources externes</i>	<b>R2</b>	<i>Ressources internes</i>
No. 1 (M.)	<ul style="list-style-type: none"> <li>• perte du logement (2)</li> </ul>		<ul style="list-style-type: none"> <li>• addiction au jeu (1)</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• structures de prise en charge</li> <li>• personnes-ressources (autres sans-abri, travailleurs sociaux)</li> </ul> <p>[ext. &lt; int.]</p>		<ul style="list-style-type: none"> <li>• connaissance préalable d'un milieu urbain</li> <li>• élargissement de cette connaissance au réseau social dudit milieu</li> <li>• capacité de nouer des liens avec d'autres sans-abri<sup>37</sup></li> <li>• besoin de structurer ses journées</li> <li>• relativisation de ses problèmes</li> <li>• reconnaissance de ses erreurs</li> </ul>
No. 2 (D.)	<ul style="list-style-type: none"> <li>• perte de l'emploi (1)</li> <li>• perte du logement (3)</li> </ul>		<ul style="list-style-type: none"> <li>• dépression (2)</li> <li>• alcoolisme (4)</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• structures de prise en charge</li> <li>• personnes-ressources (professionnels de la santé, travailleurs sociaux)</li> </ul>		<ul style="list-style-type: none"> <li>• sentiment de fierté</li> <li>• travail sur l'estime de soi<sup>38</sup></li> </ul> <p>[int. &lt; ext.]</p>
No. 3 (L.)	<ul style="list-style-type: none"> <li>• paternité (2)</li> <li>• mise sous tutelle (5)</li> </ul>		<ul style="list-style-type: none"> <li>• alcoolisme (1/4)<sup>39</sup></li> <li>• difficulté à concilier famille et travail (3)</li> <li>• ?<sup>40</sup></li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• structures de prise en charge (encadrement)</li> <li>• travail</li> </ul>		Ø
No. 4 (G.)	<ul style="list-style-type: none"> <li>• perte de l'emploi (3)</li> <li>• perte du logement (4) (domicile maternel)</li> </ul>		<ul style="list-style-type: none"> <li>• dépression (1)</li> <li>• alcoolisme (2)</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• traitement médicamenteux</li> <li>• travail</li> </ul>		Ø

<sup>37</sup>On remarquera que j'ai analysé cette relation aux autres sans-abri en termes de ressources aussi bien externes qu'internes.

<sup>38</sup>Ce travail, en tant qu'il est probablement suscité par des personnes-ressources, relève aussi des ressources externes.

<sup>39</sup>L. dit avoir été toujours alcoolique. Il identifie son alcoolisme comme facteur déclencheur et considère qu'il s'est encore aggravé suite à sa difficulté à concilier famille et travail.

<sup>40</sup>L. fait allusion à un autre facteur qui lui semble important, mais qu'il ne parvient pas à identifier (« Mais quand même, il y a un truc qui cloche mais je sais pas où ... Et je pense qu'il n'y a pas que ça... »), j'y reviendrai (voir *infra*, 4.2.1.2).

No. 5 (C.)	<ul style="list-style-type: none"> <li>• perte de l'emploi (2)</li> <li>• perte du logement (3)</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• alcoolisme et toxicomanie (1)</li> <li>• dépression (4)</li> </ul>	Ø	<ul style="list-style-type: none"> <li>• volontarisme</li> <li>• activisme (recherche d'aide)</li> </ul>
No. 6 (F.)	<ul style="list-style-type: none"> <li>• absence d'emploi (1)</li> <li>• perte du logement (2)<sup>41</sup></li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• coupure de tous les liens sociaux (1)</li> </ul>	Ø	<ul style="list-style-type: none"> <li>• force mentale</li> <li>• esprit positif</li> </ul>
No. 7 (P.)	<ul style="list-style-type: none"> <li>• absence d'emploi (1)</li> <li>• perte du logement (2)</li> </ul>	Ø	<ul style="list-style-type: none"> <li>• structures de prise en charge</li> <li>• personnes-ressources (ami, autre sans-abri, travailleurs sociaux)</li> </ul>	<ul style="list-style-type: none"> <li>• force mentale</li> <li>• esprit positif</li> </ul>
[ext. ≈ int.] <sup>42</sup>				

<sup>41</sup>Si F. identifie la perte de son logement comme le facteur déclencheur de l'entrée, cette perte ne fonctionne comme telle qu'en raison de l'absence préalable de liens sociaux et de travail.

<sup>42</sup>P. me semble considérer ces deux catégories de ressources comme aussi importantes l'une que l'autre, leur conjugaison faisant s'enclencher le processus de sortie : « celui qui veut s'en sortir, il y arrive. Comme on est épaulé là, on s'en sort... bien sûr ».

Ma démarche d'analyse étant qualitative, j'insisterai moins sur les récurrences constatées au sein des facteurs et ressources identifiés que sur la logique qui me semble présider au fonctionnement de leur représentation. Je vais maintenant, comme annoncé, décrire cette logique en recourant aux outils d'analyse de la psychologie sociale.

### • Premier niveau d'analyse

On se rappelle que la psychologie sociale procède à une analyse à trois niveaux de la représentation (voir *supra*, 2.4.2.2<sup>43</sup>). Le premier niveau concerne son mode d'élaboration (ou « objectivation »), ce dernier comportant lui-même trois phases. La première phase ou phase de sélection correspond simplement à l'identification des facteurs et ressources opérée par chacune des personnes interrogées, identification dont la Fig. 11 rend compte. Quant aux différents types de « distorsion » (au sens large) auxquels cette sélection peut elle-même donner lieu, elles nous donnent des indications sur la pondération entre facteurs (ou ressources) externes et facteurs (ou ressources) internes, importance relative également notée dans la Fig. 11, mais non encore analysée. J'ai relevé dans mes entretiens deux types de distorsion. L'absence en R1 de toute indication relative aux facteurs internes (Entretien No. 7) est de l'ordre de la « défalcation » (i.e. de la « suppression d'attributs appartenant à l'objet »), en ce qu'elle élide des attributs de R1. P. fait en effet peser tout le poids de son entrée sur des facteurs purement externes, ne se reconnaissant aucune responsabilité personnelle. Il en est de même de l'absence en R2 de toute indication relative aux ressources externes (Entretiens No. 5 et 6) ou internes (Entretiens No. 3 et 4). L. et G., en tant qu'ils n'ont connu que l'hébergement de réinsertion (voir *supra*, 3.2.1.3, Fig. 10), n'ont pas eu l'occasion de « progresser » de la rue à l'hébergement social et, au sein de ce dernier, de l'hébergement d'urgence à l'hébergement de réinsertion. Ils ne peuvent donc faire état de ressources ayant permis une sortie effective, d'une forme d'habitat précaire à une autre, moins précaire, et, au lieu de pouvoir faire fond sur un passé avéré (fait en quelque sorte de sorties successives), ils en sont réduits à imaginer ce qui pourrait, dans un futur plutôt indéterminé, leur permettre de sortir de leur situation actuelle. D'autre part, la persistance reconnue, au sein de cette situation, du facteur déclencheur de leur précarisation (l'alcoolisme dans le cas de L., la dépression dans le cas de G.), les empêche de s'imaginer pouvoir disposer de ressources internes et leur fait mettre tous leurs espoirs de sortie dans une ressource non seulement extérieure (le travail en l'occurrence), mais aussi présentée de manière plutôt abstraite, j'y reviendrai dans le cadre de l'analyse de l'Hypothèse 3. Quant à C., son activisme forcené, s'il lui permet d'essayer à tout prix de s'en sortir en recherchant de l'aide tous azimuts, ne l'en empêche pas moins d'être jamais satisfait par les solutions qui lui sont proposées et qu'il ne reconnaît donc pas comme telles. Il en est plus ou moins de même pour F. qui dit s'être surtout aidé soi-même.

Au niveau de R1, l'insistance que mettent certaines personnes (Entretiens No. 1, 2 et 3) à identifier un facteur déclencheur (interne ou externe) est quant à elle de l'ordre de l'« accentuation » (celle des « attributs de l'objet représenté »), forme de distorsion qu'elles me semblent utiliser soit pour me/se convaincre que le facteur en question est nécessaire et suffisant et qu'il n'y a pas, par conséquent, à « chercher ailleurs » (voir *infra*, Entretien No. 3), soit pour « naturaliser » ledit facteur, l'apparenter à une « entité objective », dernière procédure qui a pour avantage de dégager en partie la responsabilité du sujet<sup>44</sup>. Une telle accentuation tend plus précisément à présenter ledit facteur soit comme exclusif de tout autre (l'alcoolisme) :

*« C'est l'alcool. C'est que l'alcool. Faut pas chercher ailleurs ! C'est l'alcool. J'ai essayé d'arrêter, j'arrive pas, je suis dépendant, alcoolique chronique comme on dit. J'ai pas honte de le dire !... » (Entretien No. 3)*

*« Moi je dis toujours : "Il faut pas chercher les problèmes où il y en a pas !" Les problèmes, on sait où ils sont. Dans mon cas, ils sont clairs et nets ! Il faut pas aller chercher midi à quatorze heures ! » (Entretien No. 3)*

<sup>43</sup>Toutes les citations non référencées dans la suite de ce sous-chapitre (4.2.1.1) proviennent de cette partie de mon cadre théorique, parfois légèrement reformulées.

<sup>44</sup>On aura remarqué que cette analyse fait intervenir de manière conjointe la troisième et dernière phase (dite de « naturalisation ») de l'objectivation.

Soit comme l'équivalent d'une sorte de catastrophe inaugurale (la perte de l'emploi), à la fois totalement inattendue, comme extérieure à D. et provoquant en cascade l'enchaînement quasi naturel de toute une série de pertes :

*« Ça m'est arrivé à quarante-quatre ans là. Ça a commencé donc par une lettre de licenciement. Première fois au chômage, à quarante-quatre ans ! [...] et pis au chômage ben j'ai fait une sorte de dépression. Donc après, j'ai perdu... Et je me suis retrouvé à la rue, carrément, honnêtement. Donc... j'ai perdu l'emploi, j'ai perdu l'appartement, j'ai perdu le chômage, parce que voilà j'avais plus de motivation, j'étais complètement ailleurs, j'étais... au fond, carrément au fond du gouffre [...] » (Entretien No. 2)*

*« C'est vrai que c'était un choc pour moi, ça été une catastrophe, y'a tout qui s'est enchaîné. » (Entretien No. 2)*

Soit enfin comme un facteur quasi identitaire (l'addiction au jeu), dont l'absence même serait plutôt anxiogène, j'y reviendrai plus loin :

*« J'ai toujours été joueur. Voilà, ça fait partie de moi. Et puis voilà quoi ! Maintenant on essaie de ... On peut toujours jouer, mais il faut faire attention que l'argent qu'on reçoit, c'est d'abord la nourriture, quelques factures à payer quoi... on rentre dans la vie normale, et puis ce qui reste, on peut... » (Entretien No. 1)*

*« Si je joue une fois par mois, une fois tous les deux mois, contrairement à ce que j'avais fait, où je jouais pratiquement tous les jours... [...]. Je crois que ça ce sera toujours mon plaisir à moi. Je crois que le jour où je n'aurai plus envie de jouer à ça, ben voilà il y aura vraiment eu quelque chose qui se sera passé. Mais aussi longtemps que je me tiens à ça, voilà... j'aime ça, j'aimerai ça toujours... et puis ça va... » (Entretien No. 1)*

La deuxième phase de l'objectivation, dite phase de « formation d'un schéma figuratif », me semble plus difficilement repérable. Si je crois bien avoir dans certains cas repéré un schéma de cet ordre, il n'en reste pas moins que c'est avant tout pour moi qu'il fait sens, dans l'après-coup de l'analyse, sans que j'aie pu vérifier lors de l'entretien s'il « faisait sens et était cohérent pour l'acteur ». Ce n'est donc qu'avec beaucoup de réserve que je peux postuler la présence d'un tel schéma dans les Entretiens No. 1 et 2. Dans le cas de M., on vient de le voir, l'addiction au jeu est à la fois constitutive de l'identité et extériorisée par naturalisation : si le jeu fait partie du « je », il fait aussi partie du monde, s'inscrivant ainsi comme au centre d'un nouveau système planétaire, entraînant tout dans son orbite, orbite à laquelle il serait donc vain d'essayer de se dérober. Quant à D., il dit à plusieurs reprises qu'il s'est retrouvé « au fond du gouffre » (cinq occurrences) ou « au fond du trou » (une occurrence), la perte de l'emploi entraînant tout dans son sillage (équilibre psychologique, logement, santé), tel un trou noir qui absorbe tout ce qui lui est extérieur.

## • Deuxième niveau d'analyse

Le deuxième niveau d'analyse concerne l'ancrage social de la représentation, *i.e.* son enracinement dans un « système de pensée préexistant », qui, dans le cas des anciens sans-abri, pourrait procéder de leur « intégration » passée à un « groupe déviant », pour reprendre des notions de Becker (voir *supra*, 2.2.1). Un tel ancrage ne va pas de soi, non seulement parce que certains auteurs contestent que les sans-abri puissent former un « groupe déviant organisé » (voir *supra*, 2.3.3, note 18), mais aussi parce que cette intégration constitue, dans le modèle séquentiel de Becker, la quatrième et dernière étape d'une carrière déviante (voir *supra*, 2.2.1), étape qui correspond plus ou moins à la « phase de résignation » de Vexliard (voir *supra*, 2.3.3), et qu'aucune des personnes que j'ai interrogées n'a atteint cette étape ou cette phase. De plus, je le montrerai dans le cadre de l'analyse de l'Hypothèse 2, toutes les personnes qui ont connu la rue et/ou l'hébergement d'urgence n'ont jamais cherché à s'intégrer sur ce mode et n'ont par conséquent pas été l'objet d'une reconstruction identitaire marginalisée (voir *supra*, 2.3, Fig. 8).

### • Troisième niveau d'analyse

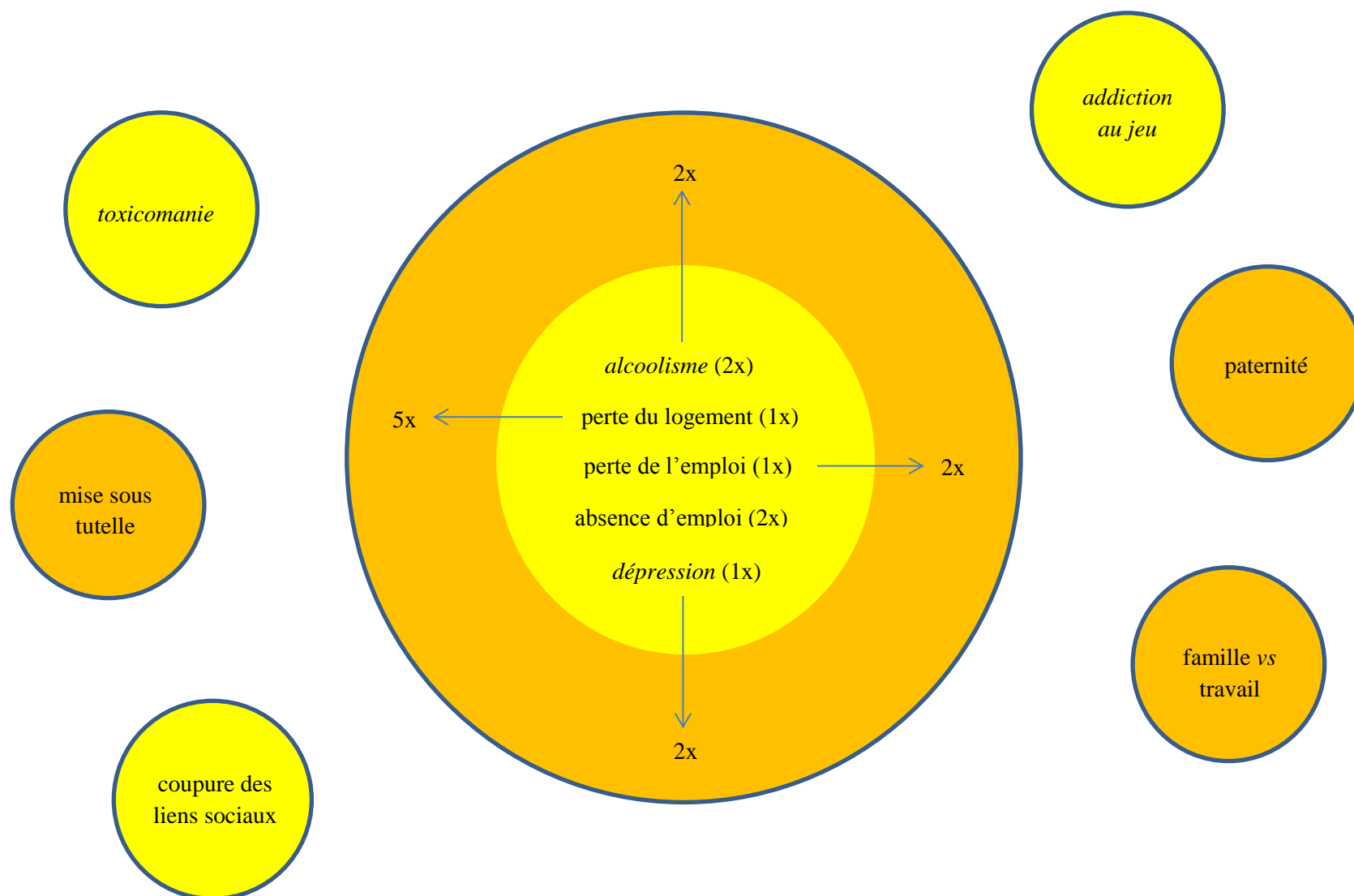
Le troisième et dernier niveau d'analyse concerne la structure de la représentation, niveau d'analyse qui n'est pas non plus sans poser problème, mais pour de toutes autres raisons. Selon moi, la distinction entre noyau central et éléments périphériques encourt toujours le risque de se limiter à une opposition entre éléments récurrents d'une représentation et éléments à caractère plus épisodique d'une même représentation, que cette dernière soit envisagée à l'échelle d'un entretien ou à celle d'un ensemble d'entretiens. Si tel est le cas, le détour par la psychologie sociale, avec toute la complexité de son outillage théorique, ne me semble pas nécessaire, à moins de faire peu de cas de son apport effectif, qui me semble résider, à ce troisième niveau d'analyse, dans les différentes fonctions affectées au noyau central et à ses éléments périphériques. Il n'en reste pas moins que cette analyse fonctionnelle ne me semble pas applicable à un échantillon aussi restreint que le mien. Si je me suis finalement contenté d'envisager mon échantillon en termes d'opposition entre noyau central et éléments périphériques, c'est donc sans autre but que d'opérer la synthèse visuelle des données rassemblées dans la Fig. 11. Dans le schéma ci-après (Fig. 12), j'ai donc identifié aussi bien le noyau central de R1<sup>45</sup>, comprenant tous les facteurs récurrents<sup>46</sup>, que ses éléments périphériques, comprenant les facteurs non récurrents, tous facteurs que j'ai différenciés selon qu'ils sont déclencheurs (en jaune) ou aggravants (en orange) et selon qu'ils sont externes ou internes (en italiques). Si j'ai situé les facteurs récurrents déclencheurs au cœur du noyau central, c'est qu'ils sont systématiquement mis en avant par les personnes interrogées, l'enclenchement du processus de leur précarisation semblant avoir été plus marquant pour eux que l'engrènement de celui-ci dans le processus de désaffiliation via l'entrée dans la rue et/ou dans une structure d'hébergement social.

---

<sup>45</sup>Si je n'ai pas appliqué le même traitement à R2, c'est que la diversité et le caractère peu récurrent des ressources ne me semblait pas d'y prêter.

<sup>46</sup>Vu la modestie quantitative de mon échantillon, j'ai considéré qu'il y a phénomène de récurrence à partir de deux occurrences d'un même facteur.

Figure 12. Noyau central et éléments périphériques de R1





#### 4.2.1.2. Système de représentation et reconstruction identitaire

Il s'agit maintenant de montrer en quoi R1 et R2 influent sur le processus de reconstruction identitaire. Dans mon modèle d'analyse de l'Hypothèse 1 (voir Annexe B : Fig. 15), j'ai distingué trois dimensions de la reconstruction identitaire : la première dimension (identité antérieure à l'entrée dans la carrière), en tant qu'elle n'a pas été abordée frontalement en cours d'entretien, se laisse reconstituer en creux, sur le fond de la deuxième dimension, celle des changements identitaires induits par la carrière (que j'envisagerai en termes de déconstruction identitaire), ou se donne à voir explicitement, lorsqu'une personne dit vouloir simplement, à l'issue du processus de reconstruction identitaire, renouer avec sa vie d'avant, l'identité souhaitée (troisième dimension) devant alors idéalement correspondre à l'identité antérieure. De cette tripartition, je retiendrai les notions de processus de déconstruction et de reconstruction identitaires, à partir desquelles je vais structurer l'analyse qui va suivre. Je vais en effet montrer quelles formes prennent ces deux processus dans le parcours de vie des personnes interrogées.

- **Déconstruction identitaire**

- **Une déconstruction déniée (Entretien No. 1 : M.)**

On a vu plus haut que M. considère son addiction au jeu comme constitutive de son identité, non seulement passée et présente, mais aussi future. Il éprouve en effet de la difficulté à se projeter dans un avenir où cette addiction n'exercerait plus ses effets, sauf à imaginer l'irruption d'un événement dont j'ai l'impression qu'il constitue plutôt pour lui une source d'anxiété. Le facteur que M. présente comme celui qui a occasionné son entrée dans le monde de la rue ne saurait en effet être pour lui un vecteur de déconstruction identitaire puisqu'il fonde en partie son identité et assure à cette dernière une certaine stabilité dans le temps. Le fait d'avoir été sans-abri, que M. identifie bien comme l'une des conséquences de son addiction, semble alors se réduire à une sorte d'épiphénomène contingent (*i.e.* qui aurait pu tout aussi bien ne pas être), dont il s'agirait simplement pour lui d'empêcher la réémergence en contenant l'exercice du jeu dans des limites socialement acceptables. La « distorsion » que M. fait subir à ce qu'il considère comme le facteur de son entrée dans la rue met donc en cause la notion même de déconstruction identitaire. On peut y voir une forme de déni de la part de M., qui méconnaîtrait volontairement (et donc consciemment, sur le mode du « je sais bien mais quand même »<sup>47</sup>) les « aspects moraux » de sa carrière, en ne voyant aucune différence entre son identité antérieure à la carrière et son identité actuelle. Quoiqu'il en soit, il est vrai que M. ne semble guère avoir été affecté par ce qu'il a vécu et qu'il a toujours pu, aux différentes étapes de sa carrière, mobiliser beaucoup de ressources (voir *supra*, 4.2.1.1, Fig. 11) pour « progresser » rapidement au sein de celle-ci, j'y reviendrai lorsque je parlerai de la catégorie de reconstruction dont le cas de M. relève.

- **Une déconstruction exhibée (Entretiens No. 2 et 3 : D. et L.)**

Pour D. au contraire, s'il est un événement dont l'irruption fut anxiogène et qui fut un vecteur de déconstruction identitaire, c'est bien, on l'a vu plus haut, celui constitué par le facteur de son entrée dans le monde de la rue, son licenciement en l'occurrence. Si, à l'instar de M., il distord aussi ce facteur, c'est non pas pour en neutraliser les effets destructeurs, mais pour l'assimiler métaphoriquement à une « catastrophe », au sens étymologique de ce terme, *i.e.* à un bouleversement radical, aussi bien de la vie qu'il avait menée jusque-là que de son être même, tel qu'il l'avait perçu jusque-là aussi. Il affirme en effet ne plus s'être reconnu alors dans l'image qu'il avait de lui, image dont on comprend plus loin dans l'interview, j'y reviendrai dans le cadre de l'analyse de l'Hypothèse 2, qu'elle était influencée par l'image de lui que les autres lui renvoyaient :

---

<sup>47</sup> C'est la formule utilisée par Octave Mannoni pour illustrer le phénomène psychique du déni (dans *Clefs pour l'imaginaire ou l'Autre Scène*, 1969). Plus classiquement, le déni peut être défini comme un « mode de défense consistant en un refus par le sujet de reconnaître la réalité d'une perception traumatisante » (LAPLANCHE, PONTALIS 1997 : 115).

*« En fin de compte, j'ai pas accepté... j'ai rien accepté de tout ce qui m'arrivait. J'ai cru que ça allait passer mais ça a pas passé, alors en fin de compte je me suis enfoncé. Et là je me suis retrouvé deux-trois mois carrément à la rue. [...] Je pensais même pas que ça allait m'arriver et pis je n'ai peut-être pas bien réagi. Mes amis... j'en avais plus, j'ai fui les gens, j'ai... C'est pour ça que je voyais plus personne, je sortais... non c'était la catastrophe quoi ! Enfin c'est une expérience, on sait pas comment on va réagir et puis moi j'ai réagi. Je me suis dit : "Ouais ben, ça c'est pas moi !" » (Entretien No. 2)*

C'est d'ailleurs, on le verra, cette impossibilité même de s'identifier à cette nouvelle image de lui, qui lui aurait donné les ressources nécessaires pour sortir de cette situation. Mais ce qui m'intéresse, à ce point de mon analyse, c'est la fonction que le monologue intérieur remplit dans le discours de D. Ce dernier recourt systématiquement au discours rapporté pour restituer soit des propos qui lui auraient été tenus (par ses parents, ses amis, des connaissances, des éducateurs), soit des propos qu'il se serait lui-même tenus (monologue intérieur) alors qu'il était à la rue. On peut associer cette manière de faire à la volonté de D. de rester au plus près de son expérience telle qu'il l'a vécue et de donner ainsi une touche réaliste à son récit. Mais il est parfois difficile d'identifier précisément le statut des propos rapportés. Je n'en donnerai qu'un seul mais assez long exemple, *in extenso* :

*« J'ai vu quelques personnes qui me regardaient et puis elles m'ont dit : "Mais D., remets-toi en question, qu'est-ce qui t'arrive, mais pourquoi, écoute t'es quelqu'un de bien, t'es un bosseur, t'es un... enfin t'es... pourquoi... maintenant il faut faire quelque chose, tu peux pas rester comme ça !" En fin de compte, c'est comme si on me foutait un coup de pied dans le cul ou une gifle quoi, en me disant : "Mais non, c'est pas toi ça! Tu dois..." On m'a fait comprendre plus ou moins, on m'a dit... Pis il y a tellement de gens qui me parlaient plus en disant : "Regarde-le ! Regarde ce qu'il est devenu, on dirait un clochard et tout !" Et puis d'autres, ils me disaient : "Mais D., non ! Va-s'y ! Tu..." Comme s'ils m'avaient donné un coup..., comme je disais avant, mais sans rien faire mais, et puis après je me suis dit : "Oui mais..." Puis moi aussi ça m'a... Dans ma tête, je me suis dit : "Non mais... je peux pas rester comme ça. C'est pas moi, non c'est..." Moi aussi, je me suis pas donné des gifles, mais je me suis dit : "Non, un truc comme ça tu peux pas, c'est pas toi ça, c'est impossible, tu... t'as jamais... c'est pas à cause que t'as... Non non, il faut surmonter, tu peux pas rester comme ça... tu vaux mieux que ça, t'as tout pour être bien, t'as... on va t'aider et tout." » (Entretien No. 2)*

On aura remarqué que certains des propos rapportés (« "Regarde-le !" ») n'ont pas été effectivement tenus à D. Il s' imagine en fait, au présent de l'interview et comme il a pu déjà se l'imaginer de par le passé, qu'ils ont pu être tenus à son propos. De plus, certaines phrases (« "tu peux pas rester comme ça" ») interviennent aussi bien dans des propos qui auraient été tenus à D. que dans son monologue intérieur. On pourrait voir dans ce dernier cas un simple exemple de réappropriation par D. de propos qui lui auraient été adressés et qu'il se serait ensuite tenus à lui-même, comme le montre le recours systématique au « tu ». Il n'en reste pas moins que tous ces propos, quel que soit leur statut effectif, sont rapportés au présent de l'interview et qu'ils participent de l'entreprise d'auto-élucidation de D., qui n'en finit pas de revivre son expérience de sans-abri pour essayer de comprendre comment il a bien pu en arriver là. Je pense en effet que si D. n'a pas accepté alors ce qui lui arrivait, il ne l'a toujours pas accepté aujourd'hui. Poursuivant aujourd'hui son monologue d'alors (qui se fait soliloque en ma présence), D. se projette aussi bien dans celui qu'il était à ce moment-là que dans les personnes qui l'ont soutenu ou au contraire stigmatisé, toutes instances énonciatrices dont il réélabore aujourd'hui en permanence aussi bien les propos tenus que les contenus de pensée supposés, et qu'il fait comme dialoguer à distance, les intervertissant à l'occasion. S'il peut donner parfois l'impression de ressasser une « catastrophe » dont il pense qu'elle s'est abattue sur lui sans crier gare, D. n'en semble pas moins y puiser aussi des forces. Il peut en effet comme s'entretenir avec celui qu'il pense avoir été et qu'il ne veut plus être, mais au crédit duquel il ne peut que mettre le fait qu'il soit tout de même parvenu à s'engager dans un processus de sortie de rue.

Quant à L., on a déjà vu qu'il accorde l'exclusive au seul facteur déclencheur de l'alcoolisme. S'il reconnaît que cette dépendance s'est accentuée avec sa difficulté à concilier vie familiale et

professionnelle (à la naissance de ses jumelles, il s'est mis à travailler à temps partiel, mais « c'était du plein temps à temps partiel »), difficulté qui s'est encore accrue à la mort de sa mère (qui s'occupait jusque-là un jour par semaine des jumelles), L. insiste néanmoins sur le fait qu'il a « toujours géré le travail » – il avait un poste à responsabilités – et qu'il n'a jamais eu le moindre problème financier, même après avoir été mis sous tutelle à l'instigation de sa femme. Il n'a en fait de cesse de se distinguer (« Je suis un cas un peu spécial, carrément spécial ! ») de toutes les personnes qu'il a dû côtoyer et côtoie encore en institution, préférant les stigmatiser plutôt que d'être stigmatisé à leurs côtés :

*« Mais bon là-haut [une institution pour personnes souffrant de troubles psychiques], c'était plutôt des handicapés. Moi j'ai été foutu là-haut simplement parce que mon tuteur, que j'ai fait péter, il avait sa femme qui bossait là, il a réussi à me foutre là ! Après j'ai pu gicler. Parce que là-bas j'étais sous PLAF, donc je pouvais pas choisir. Bon au début ils ont bien vu comment j'étais, tout ça... Y'avait un MSP qui m'a dit : 'Ecoute L., vas t'occuper des machines, tu connais les machines tout ça...'. Tous jaloux quoi ! Parce qu'il a bien vu que j'allais pas me faire chier avec l'équipe de branleurs quoi ! Parce que là-haut, c'est des handicapés quoi... » (Entretien No.3)*

On peut voir dans cette attitude le signe que L. n'en est encore qu'au début de sa carrière, dans cette première phase que Vexliard qualifie d'« agressive », au sens où l'individu qui s'y trouve « ne se reconnaît pas dans sa nouvelle situation et repousse ceux qui y sont déjà installés » (Mucchielli in VEXLIARD 1998 : 21 ; voir *supra*, 2.3.3). A propos de l'hébergement de réinsertion dans lequel il se trouve au moment de l'interview, L. dit à plusieurs reprises pouvoir y faire ce qu'il veut, contrairement aux autres usagers, des « cas sociaux » pour la plupart. Il me semble que L., tout comme D., n'a toujours pas accepté ce qui lui est arrivé. Mais si D. admet n'avoir pas réagi comme il le fallait à la « catastrophe » qui s'est abattue sur lui, L. en est encore à chercher les responsables de sa situation (son employeur, sa femme, l'amie de celle-ci, sa tutrice, etc.), une situation qu'il ne me semble assumer que par bravade, lorsqu'il s'agit d'en faire état en public, j'y reviendrai dans le cadre de mon analyse de l'Hypothèse 2. En fin d'entretien, il reconnaît néanmoins ce qui suit :

*« Mais quand même, il y a un truc qui cloche mais je sais pas où ... Et je pense qu'il n'y a pas que ça... » (Entretien No. 3)*

Une telle assertion me semble introduire comme un coin dans la carapace de certitudes dont il s'était revêtu jusque-là pour se protéger de l'image négative qu'il a de lui. Si la reconstruction identitaire de D. est peut-être, on l'a vu, comme minée de l'intérieur par sa volonté quasi obsessionnelle de prendre toute la mesure de la déconstruction identitaire dont il a été l'objet, celle de L. est peut-être tout aussi menacée, mais pour des raisons diamétralement opposées, en ce sens que s'il admet bien être « au fond du trou », il ne me semble pas pour autant vouloir prendre acte d'une déconstruction identitaire qui, partant, se poursuit plutôt qu'elle ne s'inverse pour s'engrener sur un processus de reconstruction identitaire. Cette déconstruction ne fait pas pour autant l'objet d'un déni puisque L. en exhibe les effets. Mais il en attribue partiellement la cause à autrui pour mieux la neutraliser (si les autres agissaient avec lui comme ils le devraient, il n'aurait plus à subir de tels effets). De plus, il ne faut pas oublier, comme je l'ai déjà indiqué plus haut que L. n'a connu ni la rue, ni l'hébergement d'urgence, et que l'hébergement dit de réinsertion constitue pour lui non pas un point de sortie du monde de la précarité, mais bien un point d'entrée dans ce dernier. Et ce point d'entrée, une fois intervenu dans la vie de L., s'est comme démultiplié depuis trois ans, selon une séquence (institutionnalisation – sevrage – hébergement – rechute – institutionnalisation – sevrage – hébergement – etc.) qui semble avoir fragilisé durablement L. dont la déconstruction identitaire, non contente de se poursuivre, aurait plutôt tendance à s'aggraver. Dans ce cas de figure, le processus de réinsertion dans lequel L. est engagé – plus qu'il ne s'y engage activement – semble le précariser encore davantage.

### ○ Une déconstruction inhibée (Entretiens No. 4 et 7 : G. et P.)

A l'instar de L., G. n'a connu ni la rue ni l'hébergement d'urgence. Il n'a cependant pas connu comme L. des va-et-vient entre institutionnalisation et hébergement. Après un an d'institutionnalisation, il est en effet hébergé depuis deux ans dans une structure de réinsertion. Plongé qu'il est encore en pleine dépression, hautement médicamenté (sous anxiolytiques et antidépresseurs), il répugne à parler de ses problèmes passés et présents, voire simplement à y penser (« j'ai pas envie d'y penser » ; « Je préférerais bien vite l'oublier... »), ne se reconnaissant que trop dans l'image de lui qu'il (se) donnerait ainsi à voir (« Ben l'image elle est pas très positive, c'est... c'est facile à comprendre. »). Si, contrairement à L., G. prend bien acte de sa situation, c'est pour mieux la congédier, préférant n'y voir qu'une « parenthèse »<sup>48</sup>, dont il considère, se projetant dans le futur, qu'elle n'aura rien changé pour lui, ni « en bien ni en mal », j'y reviendrai dans le cadre de l'analyse de l'Hypothèse 3. Alors que la déconstruction identitaire de L. me semble donc se poursuivre en s'aggravant, celle de G. me semble plutôt s'inscrire dans un *statu quo* qui ne lui permet pas d'évoluer, ni négativement, ni positivement. Il me semble s'agir là d'une réaction d'inhibition, liée à un état dépressif dans le cas de G. et qui se traduit par la mise à l'écart du champ de sa conscience des représentations du passé et du présent qui lui sont insupportables, mais qui ne sont pas “versées” pour autant sous le régime de l'inconscient, ce en quoi l'inhibition se distingue du refoulement.

Contrairement à G., P. a connu aussi bien la rue (pendant deux semaines) que l'hébergement d'urgence (pendant deux mois). A l'instar de G., il dit aussi ne plus vouloir penser à certains de ses problèmes. Mais comme il a déjà eu quant à lui la possibilité de “progresser” au niveau de son logement et qu'il vit positivement sa situation présente, son inhibition ne concerne que son séjour dans la rue, un séjour dont il fait de plus le pari qu'il pourra l'évoquer dans le futur, lorsque sa carrière sera derrière lui :

*« Ça j'ai pas trop envie d'en parler. J'ai envie de l'oublier ça. Je préfère parler d'autre chose... par rapport aux deux mois ou jusqu'à maintenant. Les deux semaines, c'est stop. Je veux pas y penser. C'était trop dur. C'est trop dur. Surtout quand on a jamais eu l'habitude de le faire, ben... bam ! Si je peux éviter d'en parler, ça je préfère. Là j'avance mieux comme ça. Sinon ça fait penser à revenir au passé machin et à devoir cogiter et ça j'aime pas... pour l'instant. Ce sera peut-être plus facile d'en reparler dans un an, dans deux ans peut-être. »*  
(Entretien No. 7)

Alors que G. doit mettre toute son énergie à mettre entre parenthèses aussi bien son passé que son présent, P. peut investir positivement le présent, fort de tout ce qu'il a déjà accompli :

*« Mais j'ai toujours relevé la tête, toujours, tout le temps. Même là j'étais le plus bas possible, je me suis quand même relevé. Enfin... je m'en sors pas trop mal ! Déjà quand j'ai pu venir ici après deux mois, j'étais heureux... »* (Entretien No. 7)

Si, à l'instar de L., P. a également tendance à stigmatiser les personnes qui se trouvent dans la même situation que lui, c'est, me semble-t-il, moins pour se distinguer d'elles que par peur que ceux qui « veulent pas » s'en sortir ne le freinent dans son élan :

*« Ils aiment peut-être bien être comme ça, j'en sais rien... Donc pour moi, c'est un truc que j'avançais plus. J'avais l'impression de stagner. Et moi j'aime pas ça. Moi je bougeais hein ! Boulot et tout. J'ai tout mis en route. »* (Entretien No. 7)

Contrairement à D., P. a donc bien pris la mesure du risque qu'il y a à ressasser un passé négatif lorsqu'un processus de réinsertion a été enclenché.

### ○ Une déconstruction socialisatrice ? (Entretien No. 5 : C.)

Contrairement à ce qu'il en a été pour D., les facteurs que C. identifie comme ceux de son entrée dans le monde de la rue, n'ont pour lui rien de subit ni d'inattendu. Alcoolisme et toxicomanie constituent en effet des antécédents familiaux qui ont marqué toute sa vie (il n'a que vingt-sept ans)

---

<sup>48</sup>Je dois préciser que G. se contente là de reprendre un terme que j'ai moi-même utilisé pour reformuler ses propos.

et avec lesquels il entretient un rapport parfois teinté de fatalisme. D'un autre côté, à l'instar de D. qui ne se reconnaissait pas dans ce qu'il pensait être devenu, C. dit ne pas s'être reconnu dans l'avenir qu'on lui prédisait, ni à ce moment-là, ni plus tard lorsque les faits semblèrent donner raison à ses détracteurs :

*« Sinon j'ai été battu pendant toute mon... battu par mes parents... Parce que vous voyez c'est... c'est tout un passage ou j'aurais pu me rebeller de tout ce qui s'est passé dans mon enfance. J'aurais pu devenir un délinquant, j'aurais pu devenir un n'importe quoi ! Et j'ai jamais de la vie... Moi je voulais pas devenir une crapule ! Je voulais pas devenir une crapule. C'est pas ce que... C'est pas ma personnalité, ma personnalité c'est de pouvoir si je peux... C'est déjà s'aider soi-même... » (Entretien No. 5)*

*« Si vous voulez, j'ai vécu dans une famille... d'alcooliques et de... codépendances en drogue, toxicomanies, dealers... Mon oncle était dealer. Il m'a dit : "Ouais, de toute façon, toi C., tu finiras dans un foyer, tu seras dans un hôpital psychiatrique, tu finiras en prison !" Lui il était dealer en ce temps-là. Et pis quand j'ai passé par tout ça, je me suis dit : "Mais peut-être qu'il avait raison !" Tout ce qu'il m'a dit, il avait raison ! J'ai passé par tout et... Le but, c'est pas de lui donner raison, c'est... c'est d'avoir sa fierté, pis de lui dire un jour : "Je m'en sors et... tu vois..." Voilà ! » (Entretien No. 5)*

Si C. dit en avoir terminé avec son passé de dépendances (« L'alcool, c'est damné de mon existence, les drogues c'est damné de mon existence... »), il n'en supporte pas moins difficilement d'être confronté à des personnes encore dépendantes :

*« C'est l'enfer, y'a trop d'addictions, y'a trop de produits qui circulent, y'a trop de drogue, y'a trop d'alcool qui circule... Moi ça me... ça me perturbe... Je dois lutter contre, parce que moi j'ai été pendant des années dans l'alcool, j'étais alcoolique... » (Entretien No. 5)*

C'est qu'en réalité il n'est pas encore assez assuré sur la voie qui lui permettrait d'actualiser cette « personnalité » qu'il se prêle et qui lui permettrait de prendre en défaut les déterminismes familiaux qui se sont toujours exercés sur lui et qui ont, me semble-t-il, contrarié sa socialisation (primaire puis secondaire). J'ai ainsi l'impression que C. n'est encore jamais parvenu à se doter d'une identité (provisoirement) stable (voir *supra*, 2.3, Fig. 8), et que par conséquent ses deux expériences de sans-abri, séparées par près de huit années, si on l'en croit, n'ont pas véritablement amorcé chez lui un processus de déconstruction identitaire. Elles participeraient alors de sa construction identitaire au même titre que toutes celles qui ont déjà scandé sa jeune existence, sans s'en démarquer particulièrement. De plus, le fait que C. continue à stigmatiser ses pairs, bien que, contrairement à L., il ne soit plus en début de carrière, montre bien le danger qu'il y a à vouloir saisir sa personnalité en se cantonnant à sa seule carrière de sans-abri.

### ○ **Une déconstruction antérieure à l'entrée dans la carrière** **(Entretien No. 6 : F.)**

Le cas de F. a ceci de particulier que tout dans son discours laisse à penser que, « bourlingué un peu partout » qu'il a été depuis son enfance, la courte période qu'il a passée en hébergement d'urgence (deux semaines), sans avoir connu la rue au préalable, ne l'a guère marqué. De même, il dit s'être facilement adapté à sa situation actuelle, dans laquelle il se trouve depuis seulement deux mois :

*« Et pis après je me suis bien intégré... assez facilement dedans. Je connaissais un peu les structures, foyer... qu'est-ce que c'était... Donc je pense que c'était un peu plus facile pour moi que pour une personne que c'est la première fois qu'il va en foyer. » (Entretien No. 6)*

Si, à l'instar de C., sa socialisation a pu être contrariée dès son plus jeune âge, dans son cas par sa relation très conflictuelle avec sa mère d'abord, cette dernière le plaçant alors dans un foyer, ensuite par son refus de l'échec, qui l'a amené à interrompre plusieurs formations dès l'apparition du moindre problème, ainsi que par son addiction aux drogues dures, F. considère aujourd'hui avoir déjà fait le plus dur :

*« J'ai eu beaucoup besoin de ma force mentale, parce que je suis passé par plein d'états d'âme et plusieurs fois des envies de suicide, donc... ma force mentale m'a fait beaucoup marcher, m'a fait beaucoup avancer et... voilà ! J'ai eu un passage de vie où je suis passé en justice. J'ai fait de la prison. Donc j'ai mis cinq ans pour remonter la pente. Maintenant je suis en haut, mais... c'était dur. » (Entretien No. 6)*

C'est ainsi depuis près de deux ans avant son entrée dans le monde de l'hébergement social que F. est parvenu à en terminer avec les drogues dures, sans avoir dû pour cela passer par une institution spécialisée. Il dit à ce propos avoir « grandi un peu dans [s]a tête » et n'être plus aussi influençable que de par le passé. Si déconstruction identitaire il y a dans le cas de F., elle semble donc antérieure à son entrée dans le monde susnommé, entrée qui a été occasionnée, on l'a vu (voir *supra*, 4.2.1.1, Fig. 11) par son absence de liens sociaux, absence qui s'explique en partie par sa volonté de fuir un milieu marqué par la drogue et qui a fait de la perte du logement un facteur suffisant pour déclencher l'entrée. Il n'en reste pas moins qu'aujourd'hui encore, F., à l'instar de G. et P., fait preuve d'une certaine inhibition vis-à-vis d'un passé qu'il ressent, à l'instar du seul P. cette fois-ci, comme un frein à sa réinsertion :

*« J'ai plus envie de penser aux choses négatives qui ont fait que ma vie était comme ça avant. Et maintenant je veux passer au bonheur que je peux encore avoir dans ma vie... » (Entretien No. 6)*

## • Reconstruction identitaire

### ○ Une reconstruction naturalisée (Entretiens No. 1 et 7 : M. et P.)

J'ai déjà dit que M. a pu disposer de ressources qui lui ont permis d'évoluer positivement. Je n'en donnerai qu'un exemple, relatif à son second séjour dans la même structure d'hébergement d'urgence :

*« Après, une fois que j'étais à La Tuile, les journées sont longues, parce qu'il faut partir à 8h30-8h45 et on peut revenir à partir de 18h30-19h. C'est quand même long quoi. Alors après, à un moment donné, il y en a un qui était aussi là-bas, il me dit : "Viens avec moi !" Il me fait connaître Le Tremplin, pour manger à midi. Au moins à midi, parce qu'on était en plein hiver, on peut manger chaud, après on peut toujours se débrouiller, donner un coup de main. Et pis voilà quoi ! Par ce fait là, j'avais demandé s'il y avait la possibilité de donner un coup de main, de travailler un petit peu, histoire de m'occuper. Tu peux venir en forêt. Au moins ça m'occupait. On était toujours 4-5, on était une bonne équipe, et au moins ça m'occupait. On travaillait jusqu'à 16h30-17h. Après, j'avais pas beaucoup de temps à rester dehors pour que je puisse rentrer donc là-bas. Après ça, il y a une place qui s'est libérée dans les déménagements, ça ça m'a fait du bien aussi. » (Entretien No. 1)*

Connaissance préalable et élargie du milieu, capacité à y nouer des liens et « débrouillardise » relèvent d'une rationalité « instrumentale » (voir *supra*, 2.4.3) et se conjuguent chez M. pour lui permettre de se « routiniser » (voir *supra*, 2.3.3) rapidement dans le milieu en question et d'y trouver matière à occuper ses journées. Alors même qu'il n'a à ce moment-là plus exercé d'activité rémunérée depuis longtemps<sup>49</sup>, M. supportait en effet très mal d'être inoccupé et a tout fait pour sortir rapidement de cette situation. Au moment de l'interview, en « logement accompagné » à La Tuile, il se donne comme objectif principal de retrouver un travail et ne semble pas particulièrement craindre de devoir renouer avec une vie de sans-abri, et ce pour deux raisons. D'abord, on l'a vu, il vit son addiction de manière positive : n'ayant aucunement l'intention d'en terminer avec elle, il veut seulement pouvoir la maintenir dans des limites raisonnables. Ensuite, il ne voit rien de singulier à son cas et banalise le fait de s'être retrouvé à la rue, considérant que personne n'est l'abri d'un tel revers de fortune et relativisant les souffrances endurées à cette occasion :

<sup>49</sup> Lorsqu'il se retrouve une nouvelle fois à la rue en 2011, M. ne travaille déjà plus depuis près de cinq ans, ayant renoncé à son travail pour vivre sur l'héritage de son père et se consacrer au jeu, qu'il considère alors comme une activité à part entière (« Pour nous, c'était un outil de travail »).

*« Ce sont des choses de la vie qui peuvent arriver à tout moment, à n'importe qui. Je crois qu'aujourd'hui personne n'est à l'abri, du concours de circonstances qui fait qu'il perd son travail, son appartement, et pis voilà quoi... » (Entretien No. 1)*

*« Je pense que le fait... quand on... les dix jours dans la rue, les séjours à La Tuile, c'est vrai qu'on est forcément en bas. Mais là-bas on a quand même un toit sur la tête, on a à manger, on nous met à disposition des chambres, des sanitaires, des douches. Donc malgré que durant ces premiers quatre mois, et pis la deuxième fois les cinq mois, ça pas été facile, donc je pense qu'il y a toujours plus malheureux que nous. C'est vrai que... ça forge le caractère. » (Entretien No. 1)*

Contrairement à L., il prend aussi tous les torts sur lui, ne rejetant pas sur autrui les fautes qui l'ont amené à devoir vivre ces expériences. Partant, il sait qu'il ne tient qu'à lui de ne pas devoir les revivre :

*« C'est que je me dis, c'est que si j'en suis arrivé là, je ne peux m'en prendre qu'à moi-même. Je suis célibataire, j'ai pas d'enfants. Quand je joue, je ne dois rien à personne, je regarde pas à gauche, je regarde pas à droite, je ne m'occupe que de moi-même. A part mes factures, mais voilà, après ça pour moi c'était secondaire. Je ne mettais personne en danger qu'à part moi-même. » (Entretien No. 1)*

J'ai dit plus haut que M. « naturalise » son addiction. Il me semble qu'il procède de même avec son processus de reconstruction, présenté comme la chose la plus naturelle qui soit et qui, en tant que telle, ne requerrait pas de lui un investissement particulier. Mais il est finalement assez « naturel » qu'après avoir dénié les aspects moraux de sa carrière et n'avoir vu aucune solution de continuité entre identité passée et identité présente, il n'ait pas particulièrement conscience d'être en train de négocier une nouvelle étape de sa carrière.

Quant à P., on a déjà vu qu'il considère, sur un plan général, que « celui qui veut s'en sortir, il y arrive. Comme on est épaulé là, on s'en sort... bien sûr » (voir *supra*, 4.2.1.1, Fig. 11, note 42), naturalisant ainsi à son tour le processus de sortie de rue, et, sur un plan particulier, que lui-même ne s'en est pas trop mal sorti. Il éprouve en effet un sentiment de fierté lorsque, en dépit d'une tendance déjà relevée à l'inhibition vis-à-vis de son passé, il se retourne sur ce dernier pour regarder le chemin parcouru :

*« Parce que j'aurais pu tomber encore plus bas, hein !... Je suis pas tombé dans la drogue, je suis pas tombé dans l'alcool, je suis pas... non... Ça me donnait un peu le moral quand j'en voyais qui étaient par rapport à moi... sans se moquer hein je parle !... attention hein !... Ben dis donc tu t'en sors pas trop mal... par rapport à d'autres. » (Entretien No. 7)*

Ce sentiment de fierté ne l'exonère cependant pas de la « hantise » de devoir se retrouver à la rue ou en hébergement d'urgence, j'y reviendrai dans le cadre de l'analyse de l'Hypothèse 3. Alors que la naturalisation du processus de reconstruction à laquelle M. se livre me semble d'autant plus convaincante qu'elle est plus « plate », comme dénuée d'affects, celle de P. me semble plutôt relever d'une stratégie d'auto-conviction, sur laquelle je reviendrai dans le cadre de l'analyse de l'Hypothèse 2, lorsqu'il sera question du désintérêt total que P. prétend éprouver vis-à-vis de l'image que les autres peuvent se faire de lui.

### ○ Une reconstruction contrariée (Entretien No. 2 : D.)

Si M. a tendance à gommer toutes les aspérités de son parcours, qu'il négocierait toujours identique à lui-même, tout semble au contraire faire saillie pour D. et exiger de lui un effort constant de volonté qu'il entretient, on l'a vu, en se remémorant tout le chemin déjà parcouru, mais aussi en faisant état de toute la fierté qu'il en tire :

*« Tout ce que j'ai fait jusqu'à maintenant, ben voilà j'en suis fier. Je me dis : "Ben j'ai réussi ! Je suis pas... C'est pas grave, t'as vécu ça, maintenant on continue." » (Entretien No. 2)*

C'est cette même fierté qui, en plein processus de déconstruction identitaire, lui a permis de refuser de s'identifier à une image négative de lui et de commencer ainsi à prendre le dessus :

*« J'avais ma fierté, je me suis dit : "Je peux pas comme ça, je suis au fond du gouffre, je peux pas rester comme ça, il faut que je fasse quelque chose !" Je me suis dit : "Non, tu dois remonter la pente, ça peut arriver à tout le monde." » (Entretien No. 2)*

Si ce discours relativiste (« ça peut arriver à tout le monde ») est assez récurrent chez D. et peut faire penser à celui de M., il n'en possède pas moins selon moi un statut différent. Alors que M. me semble véritablement adhérer à son discours (à proportion de sa forte capacité de résilience), D. me semble vouloir se convaincre à tout prix de la vérité de propos qui lui sont d'ailleurs peut-être inspirés par des travailleurs sociaux<sup>50</sup> et qu'il se réapproprie via son monologue intérieur. J'ai en effet plutôt l'impression qu'il pense au contraire que « ça » n'arrive pas à tout le monde et que, quoiqu'il en soit, ça n'aurait pas dû lui arriver à lui. La fierté dont il est à nouveau question dans cette même citation me semble par contre être davantage liée à sa personnalité, même si on pourrait aussi la lier à un travail sur le renforcement de l'estime de soi probablement mené par les travailleurs sociaux. Elle lui permet aussi de se singulariser par rapport à des personnes s'étant retrouvées dans la même situation que lui :

*« J'ai vécu une expérience, pis je m'en suis sorti. Ce qui est pas une expérience banale, parce que quand on voit aujourd'hui le nombre de personnes... Des fois, vous vous mettez à leur place, et on se dit : "Ben oui... ça peut vous arriver à tout le monde." Ben tout le monde ne réagit pas de la même façon, il y en a peut-être qui s'en sortent pas, d'autres... C'est pas donné à tout le monde ! » (Entretien No. 2)*

Ce sentiment de fierté n'empêche d'ailleurs pas D. de mettre constamment en avant, bien plus que ne le fait M., le fait qu'il est soutenu dans tous ses efforts de réinsertion par des professionnels (médecins, psychologues, travailleurs sociaux). Mais il ne l'empêche pas non plus d'émettre des doutes quant à sa capacité à s'en sortir à nouveau s'il devait se retrouver à la rue :

*« Enfin maintenant je suis content, mais je crois pas que je pourrai revivre la même expérience deux fois. Je crois que c'est... Non je comprends... que c'est pas facile quand même de vivre un truc comme ça. Vous savez pas comment vous allez réagir, vous savez pas !... [...] Maintenant, il peut pas m'arriver quelque chose de plus grave, ou de... Je me suis dit : "Ben voilà, maintenant, je suis bon !" Tout ce que j'ai voulu, je l'ai réussi. C'est vrai que pour moi, c'est que du bonheur. C'est pas donné à tout le monde, mais pour moi c'est que du bonheur, parce que j'en suis capable, j'en ai été capable, mais sur le moment j'en étais pas sûr quoi. C'est difficile à dire quand ça vous arrive une fois. Vous savez pas comment ça va se passer. Maintenant c'est bon. Je crois que tout va se passer... tout tout peut aller que mieux. Il peut pas m'arriver une deuxième fois la même... » (Entretien No. 2)*

Je reviendrai plus loin sur ce sentiment de fierté de D. puisqu'il influence aussi sa représentation de l'avenir (voir Hypothèse 3). D. n'en finit donc pas de se « re-présenter » le passé (au sens symbolique du terme ; voir *supra*, 3.2.2.2), se donnant constamment à voir tout le chemin déjà parcouru et y voyant une raison de continuer à aller de l'avant en dépit de toutes les difficultés qu'il rencontre encore dans son processus de réinsertion. Cette manière de faire ne me semble néanmoins pas dépourvue de danger, en ce sens que tout se passe comme si D., n'acceptant toujours pas ce qui lui est arrivé, ne parvenait pas à « prendre congé » de son passé. A force de vouloir prendre la mesure de la déconstruction identitaire dont il a été l'objet, D. ne permet-il pas à cette dernière de miner de l'intérieur sa reconstruction, d'imprimer à celle-ci un mouvement contraire susceptible, à terme, de l'inverser ? A force de se donner à lui-même<sup>51</sup> le spectacle de cette déconstruction, d'exhiber cette dernière, ne manque-t-il pas de cette « circonspection dramaturgique » dont Goffman fait une des pierres de touche de la présentation de soi (voir *supra*,

<sup>50</sup>Je relèverai plus loin, dans le cadre de l'Hypothèse 3, des analogies dans le discours que M. et D., pris en charge dans la même structure, tiennent à propos de leur rapport au temps.

<sup>51</sup>Même si c'est bien « en mon honneur » qu'il donne ce « spectacle », je me permets de supposer, en raison de la fonction que le monologue intérieur remplit chez lui, qu'il se l'est déjà donné très souvent à lui-même.



2.5.2) ? Toutes questions auxquelles j'essaierai de répondre dans le cadre de mon analyse de l'Hypothèse 2.

○ **Une reconstruction reportée (Entretiens No. 5, 3 et 4 : C., L. et G.)**

Une forme de volontarisme est à C. ce que la fierté est à D. C. dit en effet s'en être sorti par un acte de volonté initial, suivi d'une sorte d'activisme qui l'a fait chercher de l'aide tous azimuts :

*« Après j'ai décidé qu'il fallait que ça cesse, que tout ça ça cesse, que je pouvais pas être... en-dehors de la société comme ça. Alors j'ai décidé de me prendre en main, d'aller voir un assistant social, de trouver du boulot. » (Entretien No. 5)*

*« Au début... je voulais pas être une épave de la société, boire de l'alcool tout le long. [...] Pis après j'ai réfléchi, je me suis dit : "Mais non, je peux pas vivre tout le temps comme ça, ça devient trop horrible, c'est trop pesant quoi ! Il faut que je fasse quelque chose. En Suisse, il y a de l'aide pour ça, il faut que me démerde !" Alors j'ai été voir un assistant social, j'ai parlé, parlé des heures et des heures. J'ai été à l'ORP, j'ai été au chômage, non au chômage j'ai pas été, j'ai été au... J'ai fait une demande de tutelle volontaire pour qu'on m'aide. Comme ça eux ils m'aident aussi. » (Entretien No. 5)*

Une fois pris en charge, C. se met alors à passer d'une institution à l'autre, n'y trouvant guère son compte et s'en faisant parfois exclure volontairement. Contrairement à M. et D., il ne parle ainsi quasiment pas, si ce n'est en mauvaise part, des personnes qu'il a croisées dans le cadre de son processus de sortie de rue, qu'il s'agisse de professionnels ou non, attitude déjà analysée plus haut en termes de défalcation. Par contre, C. n'hésite pas à mettre en avant le fait qu'il aurait lui-même soutenu des personnes se trouvant dans la même situation que lui, j'y reviendrai dans le cadre de l'analyse de l'Hypothèse 2. A l'époque de l'interview, comme je l'ai déjà mentionné plus haut, C. dit n'être plus dépendant ni de l'alcool ni de la drogue, mais mal supporter d'être confronté au quotidien à des personnes toujours dépendantes. Autrement dit, l'acte de volonté qu'il dit avoir posé pour s'en sortir ne le préserve pas pour autant à ses propres yeux d'une possible rechute, situation qui l'apparente à D. Mais alors que la reconstruction de ce dernier n'était que contrariée, celle de C. me semble reportée *sine die* puisque, on l'a vu, faute d'une identité stable antérieure à l'entrée dans la carrière, les effets destructeurs de certaines de ses expériences se verraient en quelque sorte intégrés à une construction encore en cours de sa personnalité. Si tel est bien le cas, le processus de réinsertion dans lequel il est *de facto* engagé (de par l'hébergement de réinsertion dans lequel il se trouve) ne s'assortit pas pour autant d'une reconstruction identitaire.

Pour ce qui est de L. et de G., j'ai déjà dit à plusieurs reprises qu'ils n'ont connu ni la rue ni l'hébergement d'urgence. S'ils sont passés auparavant par une voire plusieurs (dans le cas de L.) institutions pour troubles psychiques, il me semble difficile de parler à leur propos d'engagement dans un processus de sortie et partant de reconstruction identitaire, également reportée dans leur cas. Dans les institutions en question, ils ont tous deux été soumis à un sevrage, simple préalable à leur admission dans la structure d'hébergement de réinsertion dans laquelle ils se trouvent au moment de l'interview. Ils n'en peuvent pas moins imaginer ce qui leur permettrait de sortir de la situation dans laquelle ils se trouvent. Je vais donc, en ce qui les concerne, anticiper sur des éléments d'analyse liés à l'Hypothèse 3. L. insiste à plusieurs reprises sur le fait que la séquence sevrage – hébergement de réinsertion serait tout à fait inappropriée à son cas :

*« Ben justement, après le sevrage, la première chose qu'on fait, à moins d'être encadré... Mais faire un sevrage et être libéré après ben... la première chose qu'on fait, on va au bistro et ben on boit une chope ! » (Entretien No. 3)*

Cette revendication d'encadrement peut sembler contradictoire avec son besoin, déjà évoqué plus haut, de toujours mettre en avant sa marge de manœuvre au sein de l'institution pour se distinguer des autres résidents. Mais c'est qu'en réalité, par « encadrement », il entend la possibilité de quitter au plus vite l'institution en question pour pouvoir se remettre à travailler :

*« C'est ce que j'essaie de mettre en route avec la psychiatre et la doctoresse... qu'ils me foutent un truc en ordre. Faire un sevrage et après... Ce qu'il faut c'est me trouver un truc, et pis un programme et pis voilà ! [...] Parce que là, je fais rien ! Ils sont pas capables de s'organiser pour ça ! » (Entretien No. 3)*

S'il reconnaît lui-même, on l'a vu aussi, que la difficulté à concilier vie familiale et vie professionnelle a accentué ses problèmes d'alcool, et s'il déplore le fait que lui et sa femme se soient autant investis dans le travail, il me semble néanmoins considérer que l'investissement dans le travail est la seule solution à ses problèmes. C'est qu'il me semble aussi avoir renoncé à reconstituer sa famille, si ce n'est sur le mode phantasmatique, puisqu'il me dira, en marge de l'interview, qu'il arrêterait de boire du jour au lendemain si sa femme lui disait de revenir auprès d'elle.

Quant à G., s'il évoque un retour à sa vie d'avant, c'est sur un mode complètement désaffecté, sûrement dû à la profonde dépression dans laquelle il est encore plongé. Contrairement à L., il a par contre déjà eu la possibilité de reprendre un travail à temps partiel (lié à son domaine de formation initiale), mais ne voit guère de soutien que dans son traitement médicamenteux. Je terminerai en disant que tous deux ne me semblent guère disposer pour l'instant de ressources internes qui viendraient soutenir les ressources externes dont ils peuvent ou aimeraient pouvoir disposer.

#### ○ Une reconstruction renforcée (Entretien No. 6 : F.)

Loin d'être reportée, la reconstruction de F., en tant qu'elle a été, on l'a vu, amorcée antérieurement à l'entrée dans le monde de l'hébergement social, se voit au contraire renforcée depuis qu'il se trouve en hébergement de réinsertion. Si F. semble avoir retiré de tout son parcours institutionnel préalable la conviction qu'il faut compter avant tout sur soi-même (« Parce que moi j'ai toujours été contre ces structures... parce que j'avais toujours envie de vouloir m'aider moi-même tout seul. »), il n'en reste pas moins qu'il est content d'avoir retrouvé, grâce à l'institution dans laquelle il se trouve aujourd'hui, une activité à temps partiel, et ce dans l'attente d'entamer une énième formation qu'il espère bien achever cette fois-ci, ne serait-ce que pour prouver à sa mère qu'il en est capable :

*« J'ai envie de refaire une formation, même à vingt-neuf ans. Y'a pas d'âge maintenant. Par contre, il y a quand même des craintes, même avec un papier, on trouve pas de travail. Mais au moins j'aurai une satisfaction d'avoir fait quelque chose dans ma vie et de réussir quelque chose quoi ! » (Entretien No. 6)*

*« Parce que moi j'ai eu beaucoup de dénigrement : "Ah ! Tu seras pas capable, tu seras pas capable de faire ça dans ta vie." Si je réussis ma formation, ça fera taire beaucoup de personnes aussi. Ma maman surtout. Et j'ai envie de montrer que je suis capable. » (Entretien No. 6)*

#### 4.2.1.3. Conclusion : synthèse des résultats et nouveaux questionnements

Je vais maintenant opérer la synthèse des résultats issus de mon analyse de l'Hypothèse 1 en distinguant :

- la représentation des facteurs d'entrée (R1) ;
  - la représentation des facteurs de sortie, *i.e.* des ressources (R2) ;
  - les stratégies de négociation identitaire mises en place pour "gérer" les changements identitaires induits par la carrière ;
  - l'influence des représentations (R1 et R2) sur le processus de reconstruction identitaire.
- Représentation des facteurs d'entrée :
    - l'entrée dans la carrière est toujours due à une multiplicité de facteurs, internes et externes ;

- les facteurs d'entrée sont en nombre restreint et se répètent d'une personne à l'autre. Les principaux facteurs externes cités sont la perte de l'emploi et du logement, tandis que les principaux facteurs internes sont la dépression et l'alcoolisme ;
  - la hiérarchisation de ces facteurs (en fonction de leur nature – déclencheurs ou aggravants – et de leur place dans une succession temporelle) est parfois difficile à établir. Par exemple, le rapport entre un facteur externe tel que la perte de l'emploi et des facteurs internes tels que la dépression et l'alcoolisme est problématique : ceux-ci sont-ils la conséquence de celui-là ou est-ce l'inverse ?;
  - une minorité de personnes (3/7) identifie précisément un facteur déclencheur : il s'agit des personnes qui ont tendance à se focaliser sur le facteur en question (aux dépens d'autres facteurs, déclencheurs ou aggravants) et à se décharger sur lui de toute responsabilité ; ce facteur peut être aussi bien externe (par exemple la perte de l'emploi) qu'interne (par exemple l'alcoolisme), et est alors présenté comme s'il survenait *ex nihilo*, sans lien avec d'autres problèmes.
- Représentation des ressources :
    - les ressources (effectivement mobilisées ou simplement mobilisables d'après les personnes) sont plus diversifiées que les facteurs d'entrée, mais se répètent aussi d'une personne à l'autre. Les principales ressources externes citées sont les structures de prise en charge et les personnes-ressources (appartenant généralement à ces dernières), tandis que les principales ressources internes sont la force mentale et un esprit positif ;
    - la majorité des personnes (4/7) disent ne pas avoir disposé ou ne pas disposer de ressources à la fois externes et internes :
      - l'absence de ressources externes concerne les personnes (2/7) les plus jeunes de l'échantillon, dont le parcours institutionnel (non limité aux structures de prise en charge des sans-abri) est aussi le plus précoce et fait l'objet d'une évaluation négative ;
      - l'absence de ressources internes concerne les personnes (2/7) qui n'ont connu ni la rue, ni l'hébergement d'urgence, et dont l'estime de soi est la plus faible ;
    - une minorité de personnes (3/7) insiste sur l'importance des ressources institutionnelles : il s'agit des personnes dont l'estime de soi et le sentiment d'auto-efficacité sont les plus forts (dans deux cas tout du moins, le troisième relevant plutôt d'une stratégie d'auto-conviction) ;
    - la grande majorité des personnes (6/7) évoquent plus ou moins en même temps facteurs de sortie et facteurs de "régression" éventuelle dans la carrière (R3), et craignent de ne pas être à l'abri d'une telle "régression".
  - Stratégies de négociation identitaire :
    - dans six cas sur sept, j'ai pu identifier de telles stratégies :
      - l'exhibitionnisme (2/7) : caractère quasi obsessionnel de l'évocation d'une part des circonstances de l'entrée dans la carrière et d'autre part des changements identitaires subséquents ;
      - l'inhibition (2/7) : difficulté voire refus d'évoquer d'éventuels changements identitaires ;
      - le déni (1/7) : changements identitaires à la fois reconnus et minorés ;
      - invalidation (1/7) : changements identitaires présentés comme appartenant à un passé antérieur à l'entrée dans la carrière, dont l'importance est ainsi minorée au regard de l'ensemble des expériences vécues ;

- toutes les stratégies distinguées ci-dessus me semblent devoir constituer à leur manière un frein à la reconstruction identitaire, même si je n'ai pas pu établir de lien direct entre elles et les modalités de reconstruction distinguées ci-dessous.
- Influence des représentations sur la reconstruction identitaire :
  - plus la représentation des facteurs d'entrée est précise (identification et hiérarchisation), plus la capacité à prévenir leur retour éventuel ou, au moins, à réagir au mieux à leur retour me semble devoir être grande ;
  - les personnes (2/7) qui reconnaissent avoir disposé de ressources aussi bien internes qu'institutionnelles<sup>52</sup> ont tendance à naturaliser le processus de reconstruction, à faire comme s'il allait de soi ;
  - l'absence reconnue d'une catégorie de ressources (internes ou externes), conjuguée à la persistance reconnue d'un facteur d'entrée (déclencheur dans deux cas), entraîne un report du processus de reconstruction (3/7) ;
  - la re-présentation incessante du chemin déjà parcouru (de l'entrée à la sortie de la carrière) constitue un frein au processus de reconstruction (1/7) ;
  - une reconstruction identitaire perçue comme amorcée antérieurement à l'hébergement de réinsertion est maintenue et renforcée dans ce nouveau cadre (1/7).

Les résultats obtenus à l'issue de mon analyse de l'Hypothèse 1 permettent non seulement de valider cette dernière, mais aussi de faire état des questionnements suivants :

- Dans quelle mesure la nature et la durée du parcours institutionnel préalable à l'entrée dans la carrière de sans-abri déterminent-elles le rythme de progression au sein de cette dernière, ainsi que les modalités de la reconstruction identitaire ?
- Dans quelle mesure la persistance, dans le cadre même du processus de reconstruction identitaire, de facteurs déclencheurs ou aggravants de l'entrée dans la carrière (et notamment d'addictions telles que l'alcoolisme ou la toxicomanie), perturbe-t-elle ce processus ? En effet, les addictions ne constituent-elles pas un facteur spécifique de perturbation du processus de reconstruction identitaire ?
- Dans quelle mesure la coexistence, au sein de mêmes structures d'hébergement de réinsertion, de personnes présentant des parcours de vie (et notamment institutionnels) et des facteurs d'entrée dans la carrière très diversifiés, met-elle en danger le processus de réinsertion lui-même ?

#### 4.2.2. Hypothèse 2

Comme indiqué plus haut (voir *supra*, 3.1.2.2), ma deuxième hypothèse établit une relation entre, d'une part, la stigmatisation dont les anciens sans-abri ont été l'objet à un stade antérieur de leur carrière, ainsi que la représentation qu'ils se font de l'image que les autres ont d'eux aujourd'hui, et, d'autre part, leur présentation de soi, *i.e.* la façon dont ils interagissent avec autrui, ce qui comprend le fait de faire état ou non de leur passé de sans-abri. Je commencerai par analyser la manière dont ils disent avoir vécu leur stigmatisation éventuelle, ainsi que la représentation qu'ils se font de leur représentation par autrui (R4) ; au contraire de ce que j'ai essayé de faire dans le cadre de l'analyse de l'Hypothèse 1, je n'envisagerai pas cette représentation dans les termes de la psychologie sociale, me contentant cette fois-ci (il en sera d'ailleurs de même pour l'Hypothèse 3) de recourir à cette approche de manière très sélective, à chaque fois qu'elle me semblera pouvoir

---

<sup>52</sup>J'introduis cette précision (« reconnaissent ») pour bien marquer le fait qu'il ne suffit pas qu'une personne dispose effectivement de ressources externes ; encore faut-il qu'elle reconnaisse leur utilité pour pouvoir véritablement en tirer parti.

être productive dans ce contexte. J'essaierai ensuite de montrer comment stigmatisation et représentation de représentation influencent la stratégie de présentation de soi.

#### 4.2.2.1. Stigmatisation passée et représentation actuelle

- **Stratégies d'évitement et recherche de liens de confiance (Entretiens No. 1, 2, 5 et 7 : M., D., C. et P.)**

Aussi bien M. que D., C. et P. disent avoir voulu éviter de se confronter au regard d'autrui lorsqu'ils se sont retrouvés à la rue et en hébergement d'urgence, que ce regard soit celui d'inconnus... :

*« Disons que comme ça faisait quand même bien des années que j'ai côtoyé Fribourg, je savais où il fallait aller pour être tranquille. Et puis après, la journée, voilà, je ne voulais pas trop qu'on m'aperçoive, et puis voilà quoi. » (Entretien No. 1 : M. alors en hébergement d'urgence)*

*« Pour moi, c'était horrible, je sortais la nuit, et pis le jour on ne me voyait pas. » (Entretien No. 2 : D. alors entre la rue et l'hébergement d'urgence)*

... ou celui d'amis :

*« Et moi j'ai refusé d'aller chez des amis parce que j'avais ma propre fierté quoi... Je disais que je pouvais m'en sortir tout seul. » (Entretien No. 5 : C. alors à la rue)*

*« Et pis je voulais embêter personne, aller vivre chez quelqu'un ou quoi que ce soit. Il y a bien un moment où je devais arriver à remonter. » (Entretien No. 7 : P. alors à la rue)*

Ils sont donc tous quatre partis du principe qu'ils allaient être stigmatisés et se sont dérochés au regard d'autrui, par retrait de l'espace public en général et du cercle d'amis en particulier. Autrement dit, dans cette phase de « fragilisation » (voir *supra*, 2.3.3), la dimension « axiologique » de la rationalité (voir *supra*, 2.4.3) a pris le pas sur sa dimension instrumentale, la persistance chez les personnes en question des valeurs du « monde ancien » les empêchant d'accepter l'idée de devoir recourir aux prestations d'un réseau social spécialisé. Et si M., contrairement à C., a accepté d'être hébergé par des amis, c'est sans leur dire quelle était sa situation effective, qu'il ne leur révéla que plus tard, après en être sorti. La fierté dont C. fait état dans la citation ci-dessus a tout de même cédé devant la nécessité, puisque, contrairement à D., il a fini par se résoudre à faire la manche dans la rue :

*« Moi j'avais une honte pas possible de faire la manche ! Pour moi, c'était quelque chose de ... j'étais trop... trop fier de moi et cette fierté je l'ai perdue parce que... c'était la survie quoi ! » (Entretien No. 5 : C.)*

*« Par contre ça c'était une chose que je pouvais pas faire, c'est-à-dire demander de l'argent, ça pour moi c'était un truc inconcevable. Je préférais me cacher ou bien... [...] Je voulais pas que les gens ils me voient, je voulais pas quémander de l'argent et tout [...] » (Entretien No. 2 : D.)*

Il est intéressant de rappeler à ce propos que C. avait été, on l'a vu, stigmatisé par anticipation par son oncle, ce qui l'a peut-être amené à mieux supporter que D. le fait de finir par l'être effectivement et qui n'est pas sans lien avec la notion paradoxale de déconstruction socialisatrice que j'ai développée à son propos. D., par contre, était dans le refus total de l'identité qu'on lui prêtait ou dont il pensait tout du moins qu'on la lui prêtait (celle d'un « clochard » ou d'un « lâche », démissionnaire devant les aléas de l'existence), à tel point qu'il a fini par ne plus vouloir savoir ce que les gens pensaient de lui. Quant à P., la stratégie d'évitement qu'il a mise en œuvre alors qu'il était à la rue, est toujours de rigueur aujourd'hui puisque, on l'a vu, il se refuse à évoquer cette partie de sa vie, de telle sorte que je ne dispose que de très peu d'éléments d'information à ce sujet.

Un autre indice du degré de stigmatisation réside dans la transformation négative de la « configuration » des appartenances (pour cette notion, voir *supra*, 2.3.1). Dans le cas des personnes en question, le lien de filiation s'est trouvé affecté pour toutes sortes de raisons : pour

M., un vol commis au détriment de son père, acte qui a également affecté sa relation avec sa sœur ; pour D., la honte d'avouer à ses parents ce qui lui était arrivé ; pour P., qui dit avoir coupé toute relation avec sa famille avant même d'avoir des problèmes, une absence d'envie de renouer avec elle qu'on peut supposer encore plus grande ; pour C., la culpabilité, partagée avec son père, d'avoir plutôt encouragé, en l'accompagnant, la dérive alcoolique de sa mère, et ce jusqu'au décès de cette dernière. Quant au lien de participation élective, limité aux amis de ces deux célibataires que sont M. et D., il s'est resserré autour d'un cercle d'amis plus restreint, leur parcours les ayant obligés à faire la part entre amis véritables et amis d'occasion :

*« Disons je pense que c'est quand on arrive à ce stade-là, c'est là qu'on voit qui sont ses vrais amis ou pas. C'est là qu'on voit sur qui on peut compter ou pas compter. » (Entretien No. 1 : M.)*

*« Les personnalités, c'est que vos amis ils sont plus vos amis, vos copains ils sont plus vos copains, et c'est d'autres personnes sur qui vous êtes un petit peu étonné, par exemple des clients où je travaillais, ou bien des autres... qui me connaissaient, mais quand ils m'ont vu comme ça, ils m'ont plus aidé que des autres personnes... C'est un petit peu... Vous savez pas en fin de compte qui est votre ami, qui n'est pas votre ami. C'est un peu... les surprises quoi. » (Entretien No. 2 : D.)*

P., qui n'avait plus de relation ni avec son ex-femme ni avec sa dernière amie, et qui a « toujours été un loup solitaire », n'avait qu'un seul ami à qui se confier, celui-là même qui, après avoir découvert que P. était à la rue, l'a orienté vers une structure d'hébergement d'urgence. C., enfin, s'est lui-même éloigné de ses amis, on l'a vu, tandis que son amie, une Américaine qu'il dit avoir connu à Malévaux, serait repartie aux Etats-Unis pour accoucher de leur enfant, refusant désormais tout contact avec lui. Enfin, le lien de participation organique n'est guère évoqué par toutes ces personnes, à l'exception notable de P. : par M. parce qu'il n'a plus travaillé depuis 2005, vivant de ses rentes, on l'a vu ; par C. parce qu'il n'a travaillé que durant trois ans et que depuis 2004 il passe d'une institution à l'autre ; par D. parce qu'il a vécu la perte de son emploi comme une sorte de cataclysme naturel dont il ressasse certes les conséquences, mais sans jamais vraiment entrer en matière à propos des circonstances exactes de cette perte. P., au contraire, parle beaucoup de son travail, un travail qu'il dit n'avoir perdu qu'en raison d'une suite d'accidents, malheureusement survenus alors qu'il n'était plus son propre patron, ayant renoncé à travailler comme indépendant après son mariage contracté en Suisse en 2005.

Mais qu'en est-il de leur rapport actuel à l'image que les autres se feraient d'eux ? M., dont on a vu plus haut qu'il déniait tout changement identitaire induit par la carrière, adopte vis-à-vis de cette image une attitude qui est peut-être du même ordre, puisque c'est de manière plutôt péremptoire qu'il dit ne pas s'en soucier et ne se confier de toute façon qu'à ce cercle très restreint d'amis dont il a été question ci-dessus :

*« Pour moi ça n'a aucune importance, dans le sens... De toute façon, il est bien trop facile de juger les personnes. Disons que pour juger quelqu'un, il faut déjà savoir ce qui s'est passé, et puis voilà. En fait, c'est ce que j'en pense moi... Ça me laisse de marbre, voilà... Ceux que je considère comme mes amis, ils savent, j'ai aucun problème à en discuter, et on en discute encore aujourd'hui, de temps à autre. Voilà ! C'est comme je discute avec vous, hein ! Après les autres, voilà, non ça m'intéresse pas. » (Entretien No.1)*

P. se montre encore plus catégorique à cet égard, mais il le fait à nouveau (cf. *supra* mon analyse comparée de la naturalisation du processus de reconstruction chez M. et P.) d'une manière très épidermique, qui me semble attester qu'il n'a pas autant de distance qu'il le prétend vis-à-vis de cette image :

*« Ils peuvent dire ce qu'ils veulent, moi je sais ce que je vaud. Ça ils savent pas eux. Mais si, il y en a qui savent très bien ce que je vaud. Mais alors voilà... Et pis je m'en fous de ce que les autres pensent de moi. Je vis pas pour eux, je vis pour moi, c'est clair ! Non non, pour moi c'est clair, c'est comme ça. Leur opinion machin et tout par rapport à ça, je m'en fous ! Ils*

*peuvent dire ce qu'ils veulent : « Il était à la rue. Il était clochard machin et tout ! » Je m'en fous. Je m'en bas les rotules. Non non, pour moi c'est clair ! » (Entretien No. 7)*

D., au contraire, sinon de M. et P., à tout le moins de M., se sent constamment sous le regard d'autrui, ne serait-ce que par l'évocation/invocation permanente qu'il en fait, on l'a vu, par le biais de son monologue intérieur et de son soliloque. De plus, en raison de sa peur déjà évoquée de chuter à nouveau, il a besoin qu'une instance extérieure prenne acte de ses progrès, les validant par là-même à ses propres yeux et renforçant ainsi son estime de soi :

*« Et pis mieux ça se passe après, plus les gens vous félicitent : "Ah tu vas mieux ! Je vois que t'as du boulot !" C'est vrai que ça aide aussi hein, on a aussi besoin qu'on vous complimente... Ils m'ont vu comme ça, ils m'ont vu comme ça. Et puis ils se disent : "Ben bravo ! Je sais pas comment tu as fait. Chapeau alors !"... » (Entretien No. 2)*

Si D., à l'instar de M., dit ne parler de son passé qu'à des gens de confiance, il n'affiche pas le même détachement que M. vis-à-vis des gens qui se révèlent ne pas appartenir à cette catégorie :

*« Peut-être une fois ben oui je vais me confier, mais si après une fois j'ai été déçu, ben... ce sera la première et la dernière. Je dirai... non quand même... Je sais pas, moi je pourrai pas faire ça, donc je me dis : « Pourquoi eux ils osent ? »... Bon, c'est peut-être dû à ce qui m'est arrivé ! Je suis plus méfiant ! Avant je m'en foutais quoi, ils peuvent raconter ce qu'ils veulent, ils peuvent dire ce qu'ils veulent, mais maintenant... c'est pas la même chose... » (Entretien No. 2)*

C'est bien d'une modification de son rapport aux autres dont D. fait état là, puisqu'il dit se soucier maintenant de ce que les gens peuvent penser de lui et être devenu plus méfiant. Quant à C., il fait état moins de l'image que les autres se feraient de lui (position d'objet du regard d'autrui) que de l'image, essentiellement négative, qu'il se fait de ses colocataires, considérés comme autant de freins à sa réinsertion (position de sujet du regard porté sur autrui). Il dit ne se confier qu'à des gens d'expérience, susceptibles de le comprendre pour avoir également eu des « parcours de vie difficiles » et partant de se faire une représentation de lui à la fois pertinente et constructive :

*« Les copains de foire, j'ai tout jarreté ! Ça m'apportait rien. J'ai pris que les bons... avec qui je peux me confier. Ils ont aussi parcouru des parcours de vie difficiles. » (Entretien No. 5)*

Et c'est en fonction d'une représentation intuitive des personnes avec lesquelles il interagit qu'il dit savoir s'il peut leur accorder sa confiance et se confier à eux :

*« Moi la confiance, je sens quand je peux la donner. C'est... c'est pas que tu vas dire quelque chose pis que la personne derrière elle va répéter. Là c'est le manque de confiance total et pis tu peux pas partir sur une base de confiance. C'est important la confiance ! Parce que du moment que tu la perds, pour la retrouver c'est difficile. Après tu te dis : « Mais non, lui il été dire ça ! » Comment je peux faire pour avoir de nouveau confiance ?... » (Entretien No. 5)*

### • Une intuition contradictoire (Entretien No. 6 : F.)

F., dont on a vu plus haut que la reconstruction identitaire a été amorcée antérieurement à son entrée dans le monde de l'hébergement social, semble quant à lui ne pas avoir été en butte à la stigmatisation. Alors même qu'il devait quitter l'hébergement d'urgence de 9h à 17h, il a profité de ses loisirs forcés dans une ville associée dans son esprit au milieu de la drogue (un milieu qu'il avait, on l'a vu, fui auparavant), pour renouer avec ceux de ses anciens amis qui n'appartenaient pas à ce milieu et commencer ainsi à reconstituer son réseau social. Quant à ses liens de filiation, qui se sont également dénoués avant l'entrée dans le monde de l'hébergement social, il s'efforce de les renouer depuis qu'il est en hébergement de réinsertion, espérant, on l'a vu, pouvoir, grâce à la formation qu'il va entreprendre, prouver à sa mère qu'il est capable de faire quelque chose de sa vie.

A l'instar de M. et de P., et de façon tout aussi catégorique qu'eux, F. dit ne pas se soucier de l'image que les autres se font de lui :

*« Non ! “Tu m’aimes pas, regarde-moi pas ! Tu penses ça de moi, alors trace ta route !” Je cherche pas à plaire à quelqu’un. Moi je vis ma vie. J’ai assez à balayer devant ma porte [...] »*

Cette assertion, F. la fonde de manière plus circonstanciée que M. en disant qu’il ne se permet pas lui-même de juger autrui et qu’il entend bien qu’on lui rende la pareille. Mais il dit aussi que, dans ses rapports avec autrui, il a, grâce à son « intuition », « assez de facilités à voir si lui il va m’apporter des trucs ou que des emmerdes », assertion qui ne laisse pas d’être en contradiction avec la précédente.

### • Anticipation vs déni (Entretiens No. 3 et 4 : L. et G.)

L. et G. n’ayant connu ni la rue ni l’hébergement d’urgence, je ne parlerai pas à leur propos de stigmatisation passée, puisque c’est au présent d’un parcours qui n’a pas encore connu de sortie effective qu’ils peuvent être objet de stigmatisation de la part de personnes dont, prenant à leur tour la position de sujet, ils peuvent aussi se représenter l’image qu’elles se font d’eux. En ce qui les concerne, j’aborderai donc simultanément les notions de stigmatisation et de représentation. L. dit quant à lui n’éprouver aucune honte vis-à-vis de la situation dans laquelle il se trouve et ne se soucier aucunement de ce que les gens peuvent penser de lui :

*« Rien à foutre ! Ça me touche pas du tout... Parce que peut-être j’ai connu des gens, quand j’étais dans... les... hautes gloires on va dire quoi... qui avaient le même problème que moi : ils sont tombés de très haut très bas. Et pis... j’avais plus de pitié qu’autre chose quoi... Donc je comprends ça. Et pis ce qu’ils pensent, moi je m’en fous complètement. Moi ce que je veux, c’est moi, ma santé, ma famille, mes filles, et c’est tout. Alors après les autres ils en pensent ce qu’ils en veulent... » (Entretien No. 3)*

Si M., on l’a vu, dit ne pas se soucier non plus de l’opinion d’autrui, L. se distingue néanmoins de lui dans le sens où il dit ne pas hésiter à parler de sa situation à des « copains » de foire, qu’il ne considère pas comme de véritables amis. S’il dit aussi ne pas s’être permis dans le passé de porter de jugement à propos de personnes s’étant alors trouvées dans une situation plus ou moins analogue à sa situation actuelle (« j’avais pas de jugement, jamais jamais jamais ! ») – attitude qui est, on l’a vu, celle de F. aujourd’hui –, il comprend et admet cependant – contrairement à F. dans ce cas – qu’on se permette d’émettre aujourd’hui des jugements à son propos :

*« Je leur réponds simplement : “Ma foi, vous arrivez pas à comprendre. Il faut être dedans pour comprendre !” Comme moi je comprenais pas pourquoi...Et après je leur dis : “Ma foi, vous pouvez pas comprendre.” Mais je peux pas leur en vouloir non plus. » (Entretien No. 3)*

Je reviendrai dans le cadre de l’analyse de l’Hypothèse 3 sur la ressource que constitue cette compréhension gagnée dans l’adversité. J’ai déjà dit plus haut que L. ne me semble assumer sa situation que lorsqu’il s’agit d’en faire état en public. J’y vois une manière de continuer à se distinguer des personnes qu’il côtoie en institution et qu’il a tendance, on l’a vu, à stigmatiser. Préférant être sujet plutôt qu’objet de stigmatisation, ou plutôt se cachant qu’il puisse être objet de stigmatisation en prenant lui-même la position de sujet, il ne reprend pas cette dernière lorsqu’il s’agirait de se représenter ce que les autres pensent de lui, puisqu’il dit ne pas y penser lui-même. S’il exhibe, on l’a vu, les effets de sa déconstruction identitaire, c’est donc non seulement pour les neutraliser à sa manière en les attribuant en partie à des facteurs extérieurs, mais aussi pour anticiper sur l’image de lui que les autres pourraient lui renvoyer et participer ainsi en quelque sorte à la construction de celle-ci, j’y reviendrai.

Quant à G., on a vu qu’il n’a pas envie de penser à ses problèmes. N’ayant pas envie d’y penser, il évite d’en parler, même à ses amis :

*« Non c’est pas tellement quelque chose que j’aborde volontiers... » (Entretien No. 4)*



« [...] quand j'ai l'opportunité de sortir, j'ai pas envie d'en parler... » (Entretien No. 4)

De plus, il considère que « ça intéresse pas beaucoup de monde », déniait ainsi à autrui la simple intention de se faire une image de lui à partir de sa situation actuelle, attitude qui s'oppose à celle de L., ce dernier anticipant, on l'a vu, sur l'image que les autres se feront inmanquablement de lui.

Quant à la configuration d'appartenances de L. et de G., elle s'est transformée comme suit : aussi bien L. que G. ont dû quitter leur domicile, familial pour G., conjugal pour L., et ne nourrissent guère d'espoir de le réintégrer un jour. L., après avoir « naturellement avec le temps » perdu quasiment tout contact avec ses anciens « amis de travail », n'a conservé que peu d'amis, tandis que G., au contraire, ne fait état d'aucune perte à ce niveau, se contentant de mettre en avant le fait qu'il a simplement moins l'occasion de sortir et que par conséquent sa « vie sociale » est moins « étouffée » qu'auparavant. Il ne voit là qu'un changement quantitatif, puisque la nature de ses relations avec ses amis n'a selon lui « pas tellement » changé. Une telle attitude me semble également relever du déni, G. faisant parfois comme si sa vie n'était affectée qu'en surface, à un niveau essentiellement pratique. Pour ce qui est de ses anciens collègues de travail, G., qui semble n'avoir travaillé qu'une année, à l'étranger qui plus est, n'en parle pas.

#### 4.2.2.2. Présentation de soi

- **Une transparence sélective**  
(Entretiens No. 1, 5, 2, 7 et 6 : M., C., D., P. et F.)

On a vu que M. s'est d'abord dérobé à des situations susceptibles de conduire à sa stigmatisation, pour ensuite prétendre ne pas se soucier de l'opinion d'autrui. Cette posture n'est peut-être pas aussi contradictoire qu'elle le paraît si on la réexamine dans les suites que M. lui donne. M., au contraire de D., fait en effet preuve de « circonspection dramaturgique », choisissant « le type de public le plus adéquat possible par rapport au spectacle qu'il souhaite présenter aussi bien que par rapport au spectacle qu'il veut à tout prix ne pas avoir à présenter » (GOFFMAN 1973 : 206 ; voir *supra*, 5.2). En l'occurrence, le spectacle qu'il souhaite présenter a tout de l'anti-spectacle, basé qu'il est sur l'absence de tout contrôle des informations divulguées et de l'impression produite :

*« Du moment que la personne reste soi-même, reste simple, honnête, là j'aurai tendance à vouloir discuter avec la personne. Si la personne est... si je vois qu'elle joue la comédie ou quoi que ce soit... non, ça m'intéresse pas. On est tous des êtres humains, il faut rester soi-même, pas prétendre ce qu'on n'est pas, et puis voilà quoi ! Et c'est avec ces gens-là que je m'entends, on discute tranquillement, et puis voilà ! La simplicité... c'est ça que je recherche chez les personnes. Je pense que le peu de personnes que j'ai, ben elles ont ça. Moi ça me convient et puis voilà quoi ! Pas besoin d'avoir... » (Entretien No.1)*

Cet idéal de transparence, M. ne peut en fait le satisfaire qu'avec ses amis les plus proches, et il ne me semble pas disposer d'un “spectacle de rechange”, qu'il pourrait donner dans des circonstances moins favorables afin de prévenir toute nouvelle stigmatisation. Tout laisse ainsi à penser qu'il chercherait à nouveau à se dérober à de telles situations.

A l'instar de M., C. se montre également sélectif vis-à-vis de son “public”, un public fait de gens d'expérience susceptibles, on l'a vu, de le comprendre, et auquel il veut pouvoir, en toute confiance, se montrer tel qu'il est. Il faut préciser que C. a d'autant plus de chance de trouver “son” public que la quasi-totalité de ses interactions se déroule en réalité dans un milieu social encore très réduit, essentiellement composé soit de personnes qui l'accompagnent dans son processus de réinsertion, soit de personnes dans une situation plus ou moins analogue à la sienne. S'il est vrai que ce constat vaut peu ou prou pour l'ensemble des personnes interrogées, il n'en reste pas moins que la présentation de soi de C. est d'autant plus conditionnée par ce milieu de vie que l'absence déjà évoquée d'une identité stable préalable à l'entrée dans la carrière l'empêche de se projeter dans un futur qui lui permettrait de renouer avec une telle identité. Dans un contexte institutionnel aussi prégnant, son manque d'assise identitaire amène C. à assumer un rôle qu'il

reconnaît n'être pas le sien et qui, s'il le valorise, ne l'en détourne pas moins d'un travail identitaire encore à ses débuts :

*« Pis moi la plus grosse connerie que je fais à l'heure actuelle, c'est que j'ai tendance à trop aider les gens, moi... à les conseiller... [...] Et moi on m'a dit : "C., maintenant il est grand temps... Il faut que tu t'occupes de toi-même ! Arrête de t'occuper des autres !" Mais moi je peux pas m'empêcher ! Je dois aider les autres quoi ! Moi à Malévaux, quand il y a des personnes qui sont désorientées, qui sont pas bien, qui sont perdues quand ils arrivent, moi je les oriente tout de suite, je les aide. Je leur dis : "Voilà... ça se passe comme ça ici." On va fumer une cigarette machin... je sais pas quoi. Enfin je les aide quoi ! Pis après ils reprennent pied gentiment, pis... ils reprennent confiance en eux ! Mais après dans l'histoire, c'est qui qu'est mal ? C'est moi ! Parce que je me suis pas aidé... j'ai donné des conseils aux autres... Moi ça me valorise en même temps que je le fais ! La grosse connerie, c'est d'éponger les bêtises des autres. » (Entretien No. 5)*

Quant à D., j'ai dit plus haut que les rapports qu'il entretient avec autrui sont désormais placés sous le signe de la méfiance, une méfiance qui se traduit par le contrôle aussi bien de la teneur des informations qu'il divulgue à son propos que des destinataires des informations en question :

*« Par exemple, à mes colocataires, je dirai peut-être rien à aucun et pis je vais le dire à une autre personne. Mais je veux pas que eux ils le savent et pis que ce soit une autre personne qui le sache...et que ce soit entre nous, parce que moi... j'ai pas envie que tout le monde il connaisse mes problèmes et..., alors je vais plutôt aller vers une certaine personne mais pas forcément les gens qui cohabitent avec moi, parce qu'après j'ai peur qu'il y a un qui va dire à l'autre qui va dire à l'autre... » (Entretien No. 2)*

Dans cette citation, il est question des colocataires de D. dans le logement accompagné qu'il occupe. Dans le cadre de son travail (chantiers écologiques), D. fait preuve de la même méfiance envers ses collègues qui sont également « tous au social », et dit même éviter de parler de son passé, alors qu'il a plutôt tendance, on l'a vu, à ressasser son passé :

*« Parce que je pense que voilà là où je travaille ils ont tous eu aussi leur passé, mais non non j'essaie de... de pas y penser, de parler de tout mais pas de ça. Si on peut éviter, ben voilà quoi ... Mais si un jour quelqu'un me dit "Ben tu vois, moi ci, moi ça..."', ben je dirais moi aussi, éventuellement oui ! Mais je vais pas forcer. J'essaie d'éviter parce que... j'essaie d'éviter le passé maintenant. » (Entretien No. 2)*

Le milieu social dans lequel D. se meut est tout aussi restreint que celui de C., ce qui n'est pas sans lui peser :

*« Les gens qui sont comme vous, on est obligés de les côtoyer. Mais je dis que c'est pas forcément une bonne idée, enfin c'est pas une solution ! Mais malheureusement on a pas le choix, parce que... » (Entretien No. 2)*

En fait, au cours de l'entretien que j'ai eu avec D., j'ai cru comprendre qu'il ne se confiait guère qu'à des gens qui sont « dans le social », personnes-ressources dont j'ai déjà relevé l'importance qu'elles revêtent pour lui et dont il attend qu'elles sachent quand il a besoin d'être soutenu, étant donné qu'il a toujours eu de la difficulté à parler lui-même de ses problèmes, ce en quoi il dit n'avoir pas changé :

*« Mais c'est vrai que ça sera peut-être souvent les autres qui vont me dire et pas moi qui vais... Ça c'est mon défaut, mais je peux rien faire, c'est mon défaut, je suis comme ça quoi... Je peux pas changer hein... » (Entretien No. 2)*

*« Pour eux c'est évident parce que beaucoup de gens c'est des gens qui sont dans le social, donc pour eux c'est leur métier, pour eux c'est inné, ça vient tout seul, mais pour moi ça vient pas forcément tout seul ! Eux c'est leur boulot, ils le sentent, ils le voient, mais moi je suis pas eux, je suis pas dans leur domaine... Alors ils savent peut-être que j'ai quelque chose là, mais ça sort pas ou je vais pas le dire, ou ci ou ça, alors... mais eux ils le voient. Alors je leur dis des fois : "Mais alors pourquoi vous me dites pas ! C'est encore plus irritant que de dire que... de rien dire alors que vous saviez que ça allait pas !" » (Entretien No. 2)*

Je conclurai cette analyse de l'attitude de D. en revenant sur la notion de circonspection dramaturgique, dont j'ai dit plus haut que D. en manquait peut-être. S'il en manque, c'est, me semble-t-il, uniquement à l'égard des gens qui sont « dans le social », catégorie à laquelle il me rattache de par son comportement à mon égard. Il est donc partagé entre d'une part un sentiment de méfiance à l'égard des personnes qui se trouvent dans la même situation que lui, et d'autre part une tendance exhibitionniste à l'égard de ses personnes-ressources.

Quant à P., sa sélection semble opérer comme chez D. :

*« [...] j'ai beaucoup de choses dans la tête avec tout ce que j'ai eu... mais j'en parle pas. Ma vie privée c'est à moi, c'est à personne d'autre. Si j'ai vraiment besoin d'en parler, j'appelle quelqu'un de La Tuile, je peux discuter. » (Entretien No.7)*

Mais il contrevient en fait à cette "règle" dès qu'il veut prouver à des gens qui, comme lui, sont « au social », qu'ils n'ont, contrairement à lui, aucune raison de se plaindre :

*« [...] il y a des gens qui se plaignent tout le temps. Je leur dis : "Vous êtes jamais passés par où je suis passé !" A chaque fois je leur dis ça comme ça. Parce que par rapport à eux, ils sont jamais bien. Il leur manque toujours quelque chose. Je leur dis : "Fais deux semaines dans la rue et tu vas voir !" Les gens, je leur fais coïncider un peu la bouche parce que... » (Entretien No. 7)*

Autrement dit, l'inhibition de P. par rapport à son séjour dans la rue, dont j'ai fait état plus haut, est en fait levée dans ce contexte bien précis. Lorsqu'il interagit avec des "pairs", P., dont j'ai déjà relevé le sentiment de fierté développé pour avoir surmonté ses épreuves, n'hésite en effet ni à parler de ce séjour, ni à se donner un statut d'exemplarité. Dans le rapport qu'il entretient avec son séjour dans la rue, P. oscille donc entre inhibition et exhibitionnisme.

Enfin, F. a une position à mi-chemin de celle de D. et de C. Il dit en effet d'une part que ça ne le « dérange » pas de parler à des gens comme moi (dans le social), et d'autre part qu'il se confie avant tout à des gens de confiance, qui, en réalité, ne sont pas obligatoirement dans le social :

*« Pis généralement j'aime pas trop en parler de mes problèmes à certaines personnes en fait. Maintenant, si c'est vous-même, ça me dérange pas parce que je l'ai déjà fait plusieurs fois. J'ai même été me présenter à l'école, à Sion devant une classe de vingt-cinq personnes. J'ai dû parler de la même chose... Ces personnes-là, ça m'a jamais dérangé, les psychiatres non plus. Après discuter de certains des problèmes que j'ai eus dans ma vie avec des personnes que je ne connais ni d'Eve ni d'Adam, que j'ai vues juste là maintenant dans la structure, non ça ne m'intéresse pas. Je suis pas trop de ce style-là. Je me dévoile pas non plus. Je suis quelqu'un... je me dévoile pas... Ça dépend si j'ai confiance en la personne, si je sens que je peux parler de ça avec elle, sinon non... je suis pas de ce style de personne-là. » (Entretien No. 6)*

- **Se donner en spectacle vs se rendre invisible**  
**(Entretiens No. 3 et 4 : L. et G.)**

L. essaie, on l'a vu, de prendre de vitesse une image de lui que d'autres se forgeraient pour la jeter à sa face, en exhibant les effets de sa déconstruction identitaire et en invalidant par avance le jugement qu'autrui pourrait prononcer à propos de celle-ci. Il dit aussi « ne pas dénigrer une question indiscrete », ce qui me semble signifier d'une part qu'il ne se dérobe pas à une question jugée pourtant indiscrete et d'autre part qu'il ne se permet pas d'émettre un jugement de valeur sur le fait qu'on lui ait posé une telle question et partant sur la personne qui la lui a posée. Après avoir prétendu, on l'a vu, ne s'être jamais permis dans le passé de juger des personnes se trouvant dans une situation qu'il n'allait connaître que par la suite – alors qu'il n'hésite pas, on l'a vu aussi, à stigmatiser aujourd'hui des personnes partageant son sort –, et comprendre qu'on se permette aujourd'hui de le juger, il s'octroie ainsi à nouveau le beau rôle, celui de qui sait prendre de la hauteur par rapport à la curiosité d'autrui. Tout se passe comme si L. ménageait la face d'autrui en toutes circonstances non pas pour que l'autre lui rende la pareille<sup>53</sup>, mais pour se charger à lui seul

<sup>53</sup>Si tel était le cas, l'attitude de L. relèverait de la seconde version du *modus vivendi* interactionnel, qui résulte selon Goffman, on l'a vu, de l'observance de deux règles, celle de l'amour-propre (préserver sa propre face) et celle de la considération (préserver la face de l'autre). Voir *supra*, 2.5.2.

de ménager sa propre face, s'offrant ainsi à lui-même (puisqu'il semble ne plus rien attendre d'autrui) le spectacle de sa propre magnanimité. Mais le spectacle qu'il m'offre en fin d'entretien s'inscrit en faux contre cette représentation de lui-même puisqu'à la question « Comment est-ce que vous vous voyez maintenant ? », il répond de la manière suivante : « Moi je me vois plus, on me voit... », phrase intrigante, à laquelle il ne donne aucun développement, passant insensiblement à autre chose, sans que je m'en sois rendu compte, de telle sorte que je n'ai malheureusement pas pu le relancer sur ce sujet. Cette assertion le campe dans un tout autre rôle que celui qu'il s'est donné jusque-là, le rôle en l'occurrence de qui accepte passivement d'être jugé par les autres, ayant renoncé à donner une image positive de lui-même.

Quant à la présentation de soi de G., elle est conditionnée par le fait qu'il ne veut, on l'a vu, ni parler de ses problèmes, ni même seulement y penser, ni, *a fortiori*, penser à l'image que les autres ont de lui. L'image qu'il a de lui étant entièrement négative – ce qu'il énonce, on l'a vu, de manière euphémistique (« Ben l'image elle est pas très positive ») –, il ne veut pas se donner à voir tel qu'il est, ou plutôt tel qu'il pense être aujourd'hui. Si l'on reprend la « formule » précédemment citée de L. pour l'adapter au cas de G., on pourrait dire de ce dernier qu'il ne veut en fait ni se voir, ni être vu. S'il aspire, on l'a vu, à pouvoir un jour mettre entre parenthèses tous ses problèmes, tout se passe aujourd'hui comme si c'est lui-même qu'il voulait mettre entre parenthèses, à l'abri aussi bien de son regard que de celui des autres, prenant ainsi à sa propre charge cette « invisibilité sociale » dont le philosophe Guillaume le Blanc fait le trait distinctif des « vies précaires »<sup>54</sup>.

#### 4.2.2.3. Conclusion : synthèse des résultats et nouveaux questionnements

Je vais maintenant opérer la synthèse des résultats issus de mon analyse de l'Hypothèse 2 en distinguant :

- les stratégies mises en place dans le passé (par les 5 personnes qui ont connu la rue et/ou l'hébergement d'urgence) pour prévenir la stigmatisation ;
  - les stratégies mises en place aujourd'hui (par toutes les personnes) pour gérer d'une part la conscience d'être l'objet du regard d'autrui (R6) et d'autre part la tentation de se faire une image de ce regard (R4) ;
  - l'influence de ces deux types de stratégies sur la présentation de soi.
- Stratégies face à la stigmatisation :
    - l'évitement généralisé (4/5) : toutes les personnes ayant fait l'expérience de la rue ET de l'hébergement d'urgence ont essayé de prévenir leur stigmatisation en se soustrayant au regard d'autrui en général, et à celui de connaissances (y compris les amis) en particulier ;
    - l'évitement sélectif (1/5) : une des deux personnes au « bénéfice » d'un parcours institutionnel précoce (voir résultats Hypothèse 1) et qui n'a connu que l'hébergement d'urgence, dit au contraire avoir profité de son séjour forcé en-dehors de la structure durant la journée pour renouer avec d'anciens amis, tout en évitant cependant soigneusement ceux qui étaient liés à un milieu de la drogue qu'il avait précédemment fui.
  - Stratégies face au regard d'autrui :
    - le refus (3/7) : les personnes en question disent catégoriquement ne pas se soucier de ce que les autres peuvent penser d'elles, et refusent simplement d'entrer en matière à ce propos (une seule personne le fait de manière argumentée en disant qu'elle ne juge personne et qu'elle entend bien ne pas être jugée elle-même) ;

<sup>54</sup>Voir Guillaume LE BLANC, *Vies ordinaires, vies précaires* (2007) et *L'Invisibilité sociale* (2009).

- le déni (1/7) : la personne a une attitude de déni vis-à-vis de l'éventualité même que les autres s'intéressent assez à lui pour prendre la peine de se faire une image de lui;
  - la stigmatisation des pairs (1/7) : la personne se focalise sur le regard qu'elle-même porte sur ses pairs, considérés comme autant de freins à sa propre réinsertion ;
  - l'anticipation (1/7) : une des deux personnes qui exhibent leurs changements identitaires (voir résultats Hypothèse 1), changements toujours en cours dans son cas, anticipe sur l'image que les autres vont, d'après elle, inmanquablement se faire d'elle, pour mieux la reconfigurer à son avantage<sup>55</sup>;
  - l'intériorisation (1/7) : la personne s'imagine être constamment l'objet du regard d'autrui et s'adresse à elle-même (via son monologue intérieur) des propos dont elle pense être l'objet.
- Influence de ces deux types de stratégies sur la présentation de soi :
    - la transparence sélective (5/7) : toutes les personnes qui ont été stigmatisées dans le passé et qui ont essayé d'éviter (totalement ou partiellement) le regard d'autrui (voir ci-dessus), ne veulent plus aujourd'hui devoir faire de la rétention d'information à propos de leur vie ; elles veulent au contraire pouvoir tout dire de ce qui les concerne. En conséquence, elles choisissent soigneusement des personnes de confiance, avec lesquelles elles peuvent se permettre d'être elles-mêmes ;
    - l'invisibilité sociale (1/7) : la personne faisant preuve de déni vis-à-vis du regard d'autrui (voir ci-dessus) ne veut pas se donner à voir telle qu'elle pense être aujourd'hui (image de soi totalement négative) et ne voudrait ni se voir, ni être vue, jusqu'à ce qu'elle soit redevenue ce qu'elle était avant d'entrer dans la carrière ;
    - le spectacle de soi (1/7) : la personne faisant preuve d'anticipation vis-à-vis du regard d'autrui ne se dérobe à aucune question, même jugée indiscrete, et de quelque personne qu'elle puisse émaner, s'offrant à elle-même le spectacle permanent de sa capacité à prendre de la hauteur vis-à-vis du jugement d'autrui.

Les résultats obtenus à l'issue de mon analyse de l'Hypothèse 2 permettent non seulement de valider cette dernière, mais aussi de faire état des questionnements suivants :

- Dans quelle mesure la diversité des stratégies face au regard d'autrui dépend-elle de l'ensemble du parcours de vie des personnes ?
- La stigmatisation des pairs, en tant qu'elle ne se cantonnerait pas à la première phase de la carrière (dite « agressive » dans le modèle de Vexliard<sup>56</sup>), peut-elle constituer un frein à la réinsertion des personnes mêmes qui la mettent en œuvre ?
- Dans quelle mesure une présentation de soi se déroulant dans un milieu social constitué essentiellement de pairs et d'accompagnants, se distingue-t-elle d'une présentation de soi se déroulant dans un milieu social élargi, dès lors que la personne est réintégrée ?

### 4.2.3. Hypothèse 3

Comme indiqué plus haut (voir *supra*, 3.1.2.3), ma troisième hypothèse établit une relation entre, d'une part, la nature du rapport que les anciens sans-abri entretiennent avec leur carrière, ainsi que le degré de réussite de leur stratégie de présentation de soi, et, d'autre part, leur représentation de l'avenir, celle-ci incluant la représentation des facteurs de retour éventuel à une vie de sans-abri

<sup>55</sup>Je dois préciser que cette personne a aussi tendance à stigmatiser ses pairs.

<sup>56</sup>Voir *supra*, 2.3.3.

(R3)<sup>57</sup>. Sur la base de l'analyse de la présentation de soi réalisée dans le cadre de l'Hypothèse 2 (voir *supra*, 4.2.2.2), il me semble judicieux de simplifier d'entrée de jeu le premier terme de cette relation en en supprimant la notion de degré de réussite de ladite présentation. On a vu en effet que la majorité des personnes interrogées interagissent essentiellement avec des pairs ou des accompagnants et en sont réduites par conséquent à faire des hypothèses sur la manière dont elles se présenteraient dans un milieu social élargi à d'autres personnes, de telle sorte qu'elles ne sont généralement pas en posture de pouvoir évaluer ce degré de réussite. Mon analyse de cette troisième et dernière hypothèse sera différente des deux précédentes en ce sens qu'elle prendra en considération simultanément les deux termes de la relation (à savoir donc : nature du rapport à la carrière – envisagé en termes de balance, positive ou négative, entre vulnérabilités et ressources<sup>58</sup> – et représentation de l'avenir) et qu'elle ne procédera pas par regroupement de différents cas de figure (en l'occurrence les personnes interrogées) sous l'égide d'une catégorie qui les subsume. Il m'a semblé intéressant en effet, pour cette dernière hypothèse, d'une part d'assumer *in fine* plus frontalement cette intrication permanente des niveaux d'analyse dont j'ai parlé plus haut (voir *supra*, 4.1), et d'autre part d'insister, dans ces dernières "vignettes", sur les différences plus que sur les similitudes (même si je n'y renonce pas pour autant à une démarche comparative), et de restituer ainsi à chacun sa part d'irréductibilité. Par contre, dans l'exposé des résultats, je procéderai comme je l'ai fait pour les deux premières hypothèses.

#### 4.2.3.1. Rapport à la carrière et représentation de l'avenir

- Un pari sur l'avenir (Entretien No. 1 : M.)

On a vu plus haut que M. a tendance à naturaliser le processus de sa reconstruction identitaire, *i.e.* à faire comme si elle ne devait pas présenter pour lui de difficultés particulières. De même, dans le rapport qu'il entretient avec sa carrière, il part du principe qu'« on en retire toujours quelque chose », mais après coup et non pas « sur le moment ». Il dit ainsi de son expérience de sans-abri qu'elle lui a « forgé le caractère », ressource (le fait d'« avoir du caractère ») dont il semble avoir toujours pu disposer tout au long de sa vie, mais que l'expérience en question a renforcée et partant revalorisée à ses yeux. S'il a aussi tendance, on l'a vu, à dénier tout changement identitaire induit par la carrière, il n'en reconnaît pas moins qu'il a « peut-être [aujourd'hui] une autre vision de la vie, de la société dans laquelle on vit », société qu'il qualifie de « quand même assez dure », dans ce sens qu'« qu'on peut très vite se sortir de ce cercle de la société, parce qu'on travaille pas, ou parce qu'on est au chômage, ou bien on est au social ». De cet aspect moral, au sens de Goffman, de sa carrière, il tire une leçon de réalisme :

*« Je pense qu'aussi longtemps qu'on a un confort... voilà ! Essayer d'en profiter, et pis bon de le garder quoi ! Je pense que c'est ça que je voulais retenir. » (Entretien No. 1)*

*« Disons que... je pense que surtout de nos jours, si on a un travail, ben c'est mieux de le garder, car c'est quand même avec ça qu'à la fin du mois vous payez vos factures, que vous faites vivre une famille et tout ça. Et puis, même si le travail ne vous plaît pas forcément, voilà, ce qui peut arriver, mais... faites en sorte de quand même le garder, de chercher ailleurs et une fois que vous avez quelque chose, c'est là qu'on peut faire le pas quoi. Pas sur un coup de tête, j'en ai marre, et après vous vous enfoncez plus, voilà... je pense que c'est ça quoi [...] » (Entretien No. 1)*

Cette dernière citation ménage un aperçu sur l'identité de M. antérieure à l'entrée dans la carrière. En effet, M. se reproche peut-être implicitement d'avoir cédé à une certaine impulsivité lorsqu'il a abandonné son travail pour vivre sur l'héritage de son père. Cette impulsivité aurait alors le statut aussi bien d'une vulnérabilité ancienne sur laquelle M. travaillerait aujourd'hui que d'un facteur de retour éventuel à la rue et/ou à l'hébergement d'urgence au cas où sa réélaboration ne porterait pas ses fruits. Le rapport positif que M. entretient à sa carrière semble donc basé moins sur des éléments nouveaux de sa personnalité (vulnérabilités nouvelles révélées à cette occasion et dont il

<sup>57</sup> Je rappelle que ces facteurs ont déjà été abordés partiellement dans le cadre de l'analyse de l'Hypothèse 1, la plupart des personnes évoquant conjointement facteurs de sortie et facteurs de retour éventuel.

<sup>58</sup> Voir mon modèle d'analyse, *infra*, Annexe B : Fig. 17.

aurait pris conscience, ressources nouvelles qu'il s'agirait pour lui d'exploiter) que sur des éléments anciens (vulnérabilité ancienne à réélaborer, ressource ancienne à renforcer), dont la prééminence peut être mise en relation avec le déni de tout changement identitaire déjà rappelé ci-dessus.

Ce rapport positif à la carrière donne sa coloration à la représentation que M. se fait du temps. Il se refuse en effet à regretter ce qu'il a pu faire dans le passé, préférant parier sur l'avenir :

*« Ce qui est fait est fait. Je pense qu'il faut jamais regretter ce qu'on a fait, il faut surtout regretter ce qu'on n'a pas encore fait. » (Entretien No. 1)*

Du passé, il ne veut que tirer des leçons pour le futur. Son futur est donc "informé" par un passé dont il ne veut conserver que ce qui lui permet d'évoluer positivement, autrement dit ce qui constitue des freins à un retour éventuel dans la rue :

*« Les choses se sont passées et puis voilà. On n'aurait peut-être pas toujours voulu, mais voilà. Elles sont arrivées, donc voilà. On peut rien y changer de toute façon. On peut que changer l'avenir et le futur, voilà ! Le passé ça reste le passé et il faut juste espérer d'en tirer des... leçons et puis voilà, des fautes à plus commettre. » (Entretien No. 1)*

Si la représentation que M. a des facteurs d'entrée relève, on l'a vu, de l'accentuation, la représentation globale qu'il a de sa carrière relève donc quant à elle de la défalcation. Mais cette dernière est censée déclencher une sorte de cercle vertueux, dans lequel on peut voir un schéma figuratif qui ferait pièce à celui, déjà évoqué plus haut, du monde du jeu comme système planétaire. M. dit en effet aller « gentiment [...] de l'avant » en progressant « étape par étape<sup>59</sup>, même si ça prend un peu de temps », de peur de « se brûler les doigts » en voulant faire « deux choses à la fois » et de se retrouver à la rue. En l'occurrence, on l'a déjà vu, il minore le risque de devoir y retourner, manifestant à cet égard une sorte de "force tranquille" : « Mais un jour on risque quand même d'y arriver quoi... voilà ! »

## • Une seconde vie (Entretien No. 2 : D.)

Le rapport que D. entretient avec sa carrière est placé sous le signe à la fois de la fierté et de la peur. La première lui a déjà permis, on l'a vu, de refuser, alors qu'il était à la rue, de s'identifier plus longtemps à l'image négative qu'on lui renvoyait et qu'il finissait par avoir de lui, et ainsi d'enclencher un processus de sortie. Mais c'est sur la fierté qu'il ressent aujourd'hui que j'aimerais maintenant revenir. Il dit n'avoir jamais pu imaginer ce que représentait le fait de vivre dans la rue avant d'en avoir fait lui-même l'expérience :

*« Mais j'aurais jamais pensé... Moi je dis qu'il faut le vivre une fois et là on voit, on s'imagine ce que c'est... Parce que j'ai vu des gens comme ça... Et puis quand ça nous arrive à nous, on se dit : "Et ben oui, ça peut nous arriver..." Et puis là on voit pas les choses de la même façon, et pis après pour surmonter, c'est encore autre chose, c'est pas évident ! Je me suis dit : "Ben là..." J'étais fier de moi. » (Entretien No. 2)*

Si ce sentiment de fierté constitue une ressource que D. dit avoir toujours possédée (et avoir ainsi pu, on vient de le voir, rapidement mettre en œuvre lors de son séjour dans la rue), il s'est vu considérablement renforcé au présent de ce regard rétrospectif et quasi émerveillé que D. jette sur une période de sa vie, dont il ne saurait assez se convaincre aujourd'hui qu'elle appartient désormais au passé. D'être parvenu au point où il en est après avoir dû séjourner dans la rue, fait dire à D., on l'a déjà vu, que tout ce qu'il vit actuellement et vivra désormais ne saurait être « que du bonheur ». Mais ce sentiment n'est pas sans mélange, puisque sa pureté, dont D. essaie désespérément de se convaincre, est ternie par une vulnérabilité acquise au travers de cette même expérience de la rue :

*« C'est une chose qui nous reste, c'est ancré, c'est... On essaie d'oublier, mais on peut pas oublier, parce que forcément il y a toujours de temps en temps des choses qui me font repenser que voilà... » (Entretien No. 2)*

---

<sup>59</sup>Les étapes en question sont les suivantes : retrouver un travail, puis un logement, et enfin terminer de régler les dettes.

Cette vulnérabilité consiste simplement dans le fait d'avoir été "capable" de se retrouver dans cette situation. On a vu que D. l'exorcisait en quelque sorte en distordant par accentuation le facteur de son entrée, auquel il faisait ainsi porter tout le poids de la "faute". Une telle vulnérabilité semble pour l'instant contrebalancer dangereusement le fait d'avoir aussi été capable de s'en sortir, et faire peser sur D. l'épée de Damoclès d'un retour à la rue, qu'il a bien peur, on l'a vu aussi plus haut, de ne pas pouvoir surmonter une seconde fois.

C'est pour cette raison que D. fait tout pour mettre à distance ce passé qui l'obsède, jusqu'à considérer qu'il lui est maintenant donné, en toute solution de continuité, de vivre une « seconde vie » :

*« Maintenant je me suis dit : "Voilà ! Je suis sauvé." Je recommence, peut-être une deuxième... pas une deuxième vie, mais je veux dire... un moment vous savez quand vous êtes tellement en bas, vous vous dites que là je ressuscite... je sais pas... Bon je suis très croyant, ça j'ai pas dit. » (Entretien No. 2)*

Il recourt aussi à une autre métaphore, celle du « papillon qui sort de la chenille », schéma figuratif qui lui permet de s'imaginer qu'il a pour ainsi dire "muté" et qu'il va pouvoir ainsi "naturellement" congédier le passé. Se voulant définitivement autre pour être en quelque sorte ontologiquement incapable de revivre l'expérience de la rue, il se rattache de manière phantasmatique à un improbable "on", dont il partagerait les attributs et qui le met dans un état permanent d'étonnement, aussi bien par rapport à lui-même que par rapport au monde qui l'entoure :

*« Ah on voit les choses différemment. On se dit, c'est comme si... On fait pas les choses comme on faisait avant. On change tout, on improvise, on fait... C'est ça qui est marrant, c'est que... non non c'est... [...] excitant... On sait pas ce qui va arriver. Pis on essaie d'imaginer, ou bien on essaie de provoquer. Et là c'est presque un jeu quelque part. C'est pas comme si on devenait intelligent, non... c'est pas le cas, c'est pas dans ce but mais... c'est vrai que là c'est... il y a quelque chose qui fait... Ça met du piment, ça... moi j'adore. Des fois je me dis... je m'étonne moi-même. » (Entretien No. 2)*

Cette mise à distance du passé, d'autant plus radicale que ce dernier a justement tendance à ne pas passer, permet aussi à D. de faire l'économie d'une véritable réflexion concernant les facteurs qui pourraient occasionner son retour dans la rue. Mais en-deçà de cet investissement phantasmatique, D. dit aussi plus prosaïquement vouloir oublier le passé et vivre au jour le jour, dans des termes qui rappellent ceux de M. A l'instar de ce dernier, il dit « remonter » par étapes, fortifiant en lui la conviction qu'il ne saurait maintenant aller « plus bas » que ce qu'il a déjà connu.

### • Un futur dans le passé (Entretien No. 3 : L.)

A l'instar de D., L. dit avoir retiré de son expérience un savoir inédit (relatif aux situations de précarité), ainsi que des ressources qu'il ne sait pas identifier pour l'instant, mais qui, d'après lui, devraient simplement s'ajouter à ses anciennes ressources qui, quant à elles, seraient ressorties indemnes de l'expérience susnommée :

*« J'ai appris beaucoup de ... tout ce qui était des problèmes de... d'être dans des situations pareilles, précaires... Et ça m'a ouvert les yeux sur les gens... Parce qu'il y a peu de gens qui se rendent compte de ce que c'est la précarité... Et pis... ma foi, il faut faire avec... J'ai beaucoup appris... Maintenant, je pense que j'en retirerai... le gain de ce que j'ai appris le jour où j'en serai dehors. Mais c'est après seulement... Les gens ils se rendent pas compte de ce que c'est de tomber si bas que ça. Je suis pas encore dans la tombe quoi ! Mais c'est impressionnant [...] Ben il faut tomber une fois bas pour se rendre compte... Pis je pense que plus tu tombes bas, plus tu remotes haut après quoi... à mon avis... » (Entretien No. 3)*

*« Alors maintenant j'ai connu le bas... donc en remontant... je pense que je serai plus solide, parce que j'ai connu... Le passé c'est une chose. J'aurai toujours les mêmes capacités qu'avant quoi ! Mais j'aurai aussi des ressources de dire : "Oui c'est pas comme ci comme ça, parce que je sais aussi ce que c'est la merde et tout..." » (Entretien No. 3)*



Mais ce pari sur l'avenir, d'autant plus idéal qu'il est abstrait, n'a pas la "force tranquille" de celui de M. C'est en fait sur un fond de désespérance que L. se projette dans ce futur des plus abstrait, lui qui dit aussi n'avoir plus aucun objectif concret... :

*« Un temps, j'aurais eu des chances de revoir mes filles, de retourner à la maison, de retourner avec ma femme et tout ça quoi... Mais maintenant j'ai plus rien pour moi, j'ai plus rien quoi... donc j'ai... j'essaie de survivre... pour mes filles. Mais j'ai... j'en ai rien à foutre du boulot... l'argent j'en ai plus rien à foutre... les femmes j'en ai absolument plus rien à foutre en plus. Je laisse aller et pis voilà. J'ai plus d'objectif quoi... concret, mis à part... »*  
(Entretien No. 3)

C'est donc essentiellement dans un passé qui n'a plus cours aujourd'hui que L. dit avoir encore entretenu des projets d'avenir. Quant aux facteurs d'un retour non pas à la rue dans son cas (puisque'il ne l'a pas connue), mais à un stade antérieur de son parcours, ils sont des plus prégnants. Le seul objectif concret que L. ait encore consiste en effet, eu égard à son alcoolisme persistant, à faire un énième sevrage, qui représente pour lui un nouveau retour à la case précédant l'hébergement *Chez Paou*, et dont il pense par avance, on l'a vu, qu'il se révélera inutile s'il ne s'inscrit pas dans un « programme » qui lui permettrait de travailler tout de suite après, qui plus est dans un domaine idéalement sans rapport avec son domaine d'activité initial.

#### • Le futur du passé antérieur (Entretien No. 4 : G.)

Le rapport que G. entretient avec sa carrière est quant à lui placé sous le signe de l'euphémisme. Parlant de ses colocataires et de lui-même, il dit en effet : « on est tous tombés un peu bas ». L'inhibition déjà évoquée de sa déconstruction identitaire fait qu'il lui est difficile de prendre acte sur le mode de la rétrospection de ce par quoi il a déjà passé et d'en tirer des enseignements. A la question de savoir si sa manière de voir les choses a changé, il répond d'abord de manière plutôt agressive (« Oui elle a changé, parce que je suis en train de déprimer surtout. »), puis de manière plutôt désaffectée (« Ce qui a changé c'est qu'on vit en communauté. Personnellement, ça fait trois ans que je suis... que j'ai une période dépressive, donc... c'est sûr que beaucoup de choses ont changé... »). A celle des ressources qu'il devrait mobiliser pour évoluer positivement (puisque'il n'a pas encore eu véritablement, on l'a vu, l'occasion de "progresser" dans sa carrière), il ne peut guère faire plus qu'égrener mécaniquement les éléments d'un plan d'accompagnement comme désindividualisé (« C'est faire preuve... d'indépendance, c'est faire preuve... d'occupation... suivre régulièrement mon traitement ambulatoire... aller à *Addiction Valais*... »), dont il décrit l'objectif à long terme, à savoir sa réintégration dans la société, de manière également désaffectée (« C'est vivre seul et c'est... s'assumer... seul aussi. C'est clair qu'au début ça va être avec l'aide de... de l'Ai, des prestations complémentaires. Et après, plus ou moins à moyen terme, je le conçois aussi... avec un travail. »).

De même qu'il tend, on l'a vu, à une sorte d'invisibilité dans son rapport à lui-même ainsi qu'aux autres, il voudrait pouvoir comme effacer le temps. Concernant le passé, il « préférerai[t] bien vite l'oublier » (et partant ne pas être mis dans la position de qui est censé en retirer des leçons...), à défaut d'avoir pu « éviter » ce qu'il y a vécu. Concernant le futur, s'il accepte, on l'a vu, de se projeter dans le futur proche d'un plan d'accompagnement qui semble lui être extérieur, il refuse de se projeter dans un futur lointain qu'il dit « anxieux », tout en émettant le vœu de pouvoir un jour simplement, à l'opposé de L., « recouvrer tout ce [qu'il] avai[t] avant », n'acceptant ainsi de renouer qu'avec un passé antérieur à celui où il a rencontré des problèmes.

#### • Entre deux futurs (Entretien No. 5 : C.)

D'un parcours institutionnel débuté à l'adolescence, C. dit avoir déjà beaucoup retiré :

*« Moi j'ai beaucoup évolué. Par rapport à tout ce que j'ai vécu... J'ai beaucoup appris surtout. J'ai que vingt-sept ans, mais je peux dire qu'en vingt-sept ans j'ai appris énormément de choses que beaucoup de gens ne savent pas encore à mon âge. »* (Entretien No. 5)

Après avoir, on l'a vu, « damné » de son existence alcoolisme et toxicomanie, il dit être devenu plus sage, voire trop sage :

*« [...] la révolte elle a disparu totalement ! Avant j'avais une colère qui... j'en voulais à tout le monde ! Et maintenant, cette colère elle m'est... elle m'est passée ! C'est comme si j'étais... je dirais entre guillemets presque plus sage quoi, même trop sage je dirais ! Et je fais plus de conneries. Comme je sors plus, je vais pas faire des vols, je vais pas faire... » (Entretien No. 5)*

On a vu néanmoins qu'il reconnaît lui-même n'être pas à l'abri d'une rechute, devant cohabiter avec des personnes n'en ayant pas quant à elles "terminé" avec leurs addictions. Et la citation qui précède (« comme je sors plus ») montre bien aussi le côté influençable de C., qui dit lui-même ne plus voler simplement parce qu'il n'en a plus l'occasion. Toutes ses vulnérabilités semblent donc subsister, tandis que les ressources qu'il dit avoir acquises restent plutôt vagues, à la mesure du flou identitaire de C. dont j'ai déjà dit qu'il ne pouvait pas faire fond sur une identité stable antérieure à l'entrée dans la carrière.

Concernant sa représentation de l'avenir, C. reconnaît aussi qu'il a tendance à trop se projeter en avant. En l'occurrence, il est tiraillé entre, d'une part, un futur à court terme, constitué (dans le cadre, je suppose, de son programme d'accompagnement) de petits objectifs dont la réalisation doit augmenter son estime de soi et son sentiment d'auto-efficacité (« Moi j'apprends à vivre maintenant, j'apprends à revivre, petit à petit, avec de petites choses, pas grand-chose mais de petites choses. »), et, d'autre part, un futur à long terme plutôt irréaliste. Il aimerait en effet « avoir une vie de famille », ce qui, dans son esprit, suppose qu'il aille aux Etats-Unis retrouver son amie qui aurait accouché là-bas de leur enfant, alors même qu'il reconnaît, on l'a vu plus haut, qu'elle ne veut plus avoir le moindre contact avec lui.

### • La roue du bonheur (Entretien No. 6 : F.)

Si C. dit avoir « beaucoup évolué », F., qui est à peu près du même âge, se contente de dire qu'il a, tout au long d'un parcours institutionnel déjà fourni, « grandi un peu dans [s]a tête ». F. concède qu'il est « resté très longtemps très jeune dans [s]a tête » pour mieux prendre la mesure du chemin parcouru, non pas à la manière de D., qui est celle du ressassement, mais à la manière de M. F. dit en effet aussi vouloir « aller de l'avant » en ne se focalisant pas sur ses échecs passés. Mais alors que M. ne semble guère avoir peur de devoir renouer avec son passé, F. ne se considère pas à l'abri d'événements qui viendraient inverser le mouvement positif dans lequel il est pris aujourd'hui :

*« J'ai plus envie de penser aux choses négatives qui ont fait que ma vie était comme ça avant. Et maintenant je veux passer au bonheur que je peux encore avoir dans ma vie... On n'est jamais à l'abri de... Mais j'espère pas... J'espère pas que... Demain, il peut m'arriver quelque chose de triste ou de grave, qui peut me faire redescendre, mais j'espère pas... j'espère pas... » (Entretien No. 6)*

S'il met constamment en avant une ressource qu'il dit avoir toujours possédée, mais dont il ne pensait pas qu'elle était aussi forte que son parcours le lui a montré, sa « force mentale » pour ne pas la nommer, F. n'en craint pas moins en effet de « retomber dans la drogue » :

*« Re... relier l'amitié avec mes anciennes connaissances. Et pis voilà. Surtout ça. Ça me ferait retomber... si on peut dire ça dans l'enfer quoi, c'était un peu l'enfer quoi... l'enfer de la drogue, l'enfer des grosses bêtises, voilà, la justice et tout ça. Ça c'est une peur que je conserve. Mais j'essaie de l'avoir au plus profond de moi, mais elle est toujours existante... Et je pense qu'on peut pas oublier ça... et on peut pas oublier les craintes. Maintenant, on est passé par là... on espère aller mieux. Mais on peut pas oublier ça. » (Entretien No. 6)*

Cette crainte me semble d'autant plus prégnante que F. dit avoir pu arrêter instantanément les drogues dures en rompant simplement avec ce milieu et n'avoir encore jamais rechuté. C'est peut-être cette crainte même qui l'amène à investir le futur si positivement, et ce d'une manière plutôt exaltée, qui le rapprocherait bien plutôt de D. que de M. :

*« Maintenant je suis sûr que la vie elle m'apportera que du... On m'a toujours dit : "La roue elle tournera un jour." Et elle est en train de tourner. Donc maintenant c'est un peu comme ceux qui tournent la roue pour gagner le million. Moi je l'ai tournée et pis... c'est marqué*

*bonheur ! Donc... j'espère que ma vie apportera que du bon. Forcément, y'aura encore des hauts et des bas parce que... on sait pas ce que la vie nous dira. Donc moi maintenant je suis positif, positif, positif. » (Entretien No. 6)*

D'un futur ainsi dépeint, F. escompte aussi qu'il lui apporte sans cesse de nouvelles ressources, vœu au détour duquel pointe une référence à d'anciennes idées de suicide, qu'il réactive en fait à un autre moment de l'interview, lorsqu'il est question de son père :

*« J'ai encore beaucoup d'autres choses à apprendre, parce que moi je trouve... on apprend des choses même jusqu'à notre mort. Je connais pas encore tout de moi, donc forcément... Et pis maintenant je me réjouis plus de mon futur que avant quoi... Avant j'avais plus envie de partir que d'autre chose quoi ! » (Entretien No. 6)*

*« Mon père si ça avait pas été mon père, ça aurait été mon meilleur ami. J'ai tout fait avec mon père. On faisait des trucs en cachette. J'adore mon père. J'adore mon père. D'ailleurs j'ai dit : "Le jour où il part, je pars avec." – Il part ? – Au ciel ! Je pars avec parce que je pourrais pas vivre sans mon père. C'est mon ancrage, c'est... Il sait peut-être pas tout ça, mais en tout cas j'ai une estime énorme de mon père. » (Entretien No. 6)*

En dépit de sa force mentale, ancienne ressource non seulement constamment revalorisée mais aussi centralisée, F. conserve d'anciennes vulnérabilités (influençabilité, idées de suicide), qui peuvent constituer des facteurs de régression dans la carrière et donner à penser que sa reconstruction n'est peut-être pas aussi avancée que je le pensais.

### • Le retour à la normalité (Entretien No. 7 : P.)

En dépit de tout ce par quoi il a passé, P. dit être toujours resté positif, ressource qu'il dit avoir possédée « [d]epuis [qu'il est] tout petit ». C'est dans les mêmes termes qu'il parle de son « mental » :

*« Je suis comme ça depuis que je suis petit. C'est ce qui fait ma force. Le mental, c'est assez impressionnant... » (Entretien No. 7)*

Le crédit que P. accorde à son « mental » peut sembler disproportionné en raison même de la manière dont il en parle. Mais il faut préciser qu'il s'exprime ainsi dans un contexte où il aborde de lui-même l'éventualité d'un retour à la rue, éventualité dont il dit qu'elle est pour lui une véritable « hantise » et qu'il me semble vouloir conjurer par une hypertrophie de cette ressource préexistante que constitue son « mental » : si ce dernier lui a permis de sortir de la rue, il doit nécessairement l'empêcher d'y retourner. En fait, dans son cas comme dans celui de F., ce sont les ressources (internes) mêmes qui lui ont permis de sortir de la rue (esprit positif et force mentale) qui doivent lui permettre de ne plus jamais se retrouver dans cette situation. Tous deux comptent donc sur des ressources préexistantes mais renforcées au travers des épreuves vécues, pour justement ne pas devoir revivre ces dernières. Mais alors que F. dit, au sortir de ces épreuves, « se soucier plus de [lui] que des autres », contrairement à ce qu'il faisait auparavant, P. dit quant à lui vouloir éviter à d'autres personnes ce qu'il a dû vivre alors qu'il était à la rue :

*« Ça je laisserai jamais personne dehors moi, jamais !... même donner quelque chose à manger, même si j'ai pas grand-chose. Non non... faut... je pourrais pas ça ! » (Entretien No. 7)*

Cette attention à l'autre, ressource de sensibilité et de sociabilité, semble s'être développée aussi bien au travers de ces épreuves que sur le fond d'une vulnérabilité nouvelle, née de celles-ci.

Pour ce qui est de son rapport à l'avenir en général, P. veut simplement « se retrouver au même niveau » qu'auparavant, et ce à l'instar de G., dont on a vu plus haut qu'il partage l'inhibition vis-à-vis d'un passé problématique, même si, on l'a vu aussi, cette inhibition se cantonne dans le cas de P. à son séjour dans la rue. Il veut plus précisément « retrouver [s]on boulot, un job, même n'importe lequel et rentrer dans le système normalement... être une personne normale », processus qu'il décrit, en des termes qui rappellent ceux de M. et de D., comme un « escalier », qu'il faut monter « marche par marche », en prenant son temps.

#### 4.2.3.2. Conclusion : synthèse des résultats et nouveaux questionnements

Je vais maintenant opérer la synthèse des résultats issus de mon analyse de l'Hypothèse 3 en distinguant :

- le rapport que les personnes entretiennent avec leur carrière ;
- l'influence de ce rapport sur leur représentation d'une part des facteurs de "régression" éventuelle dans la carrière (R3) en particulier, et d'autre part de l'avenir en général.
- Rapport à la carrière :
  - rapport à dominante positive (3/7) :
    - (1/3) la carrière ne met à jour ni vulnérabilités nouvelles ni ressources nouvelles, et permet de retravailler dans un sens positif des vulnérabilités préexistantes (par exemple l'impulsivité) et de renforcer des ressources préexistantes (par exemple le fait d'avoir du « caractère »). A mettre en relation avec le fait que la personne en question dénie tout changement identitaire induit par la carrière ;
    - (2/3) la carrière ne met à jour que des ressources nouvelles, et permet de renforcer des ressources préexistantes. Les vulnérabilités sont soit passées sous silence par inhibition vis-à-vis du séjour dans la rue, soit rejetées, à juste titre ou non (il est difficile de le déterminer), dans un passé antérieur à la carrière ;
  - rapport plutôt négatif (2/7) :
    - (1/2) la carrière met à jour des ressources nouvelles, mises en avant sur un mode phantasmatique, et renforce des ressources préexistantes, mises en avant sur le mode de l'auto-conviction. De nouvelles vulnérabilités (par exemple la découverte de son incapacité à éviter l'entrée dans le monde de la rue) s'ajoutent aux anciennes, qui subsistent, voire s'accroissent (par exemple la dépression) ;
    - (1/2) la carrière met à jour des ressources nouvelles mais plutôt imprécises. Des vulnérabilités anciennes subsistent.
  - rapport à dominante négative (2/7) :
    - (1/2) la carrière ne met à jour aucune ressource nouvelle, si ce n'est celles qui doivent être acquises dans le cadre d'un programme d'accompagnement (par exemple l'indépendance). La vulnérabilité identifiée comme facteur déclencheur de l'entrée subsiste, voire s'accroît ;
    - (1/2) la carrière met à jour des vulnérabilités nouvelles, qui affectent l'estime de soi, ainsi que des ressources nouvelles, dont certaines ne sont que postulées sur un mode hypothétique, qui ne pourra être levé que lorsque la carrière sera derrière soi. La vulnérabilité identifiée comme facteur déclencheur subsiste, tandis que les ressources préexistantes sont supposées, sur un mode purement théorique, se conserver à l'identique ;
- Influence du rapport à la carrière sur la représentation des facteurs de retour et sur celle de l'avenir :
  - la majorité des personnes (4/7) craignent, indépendamment de la nature de leur rapport à la carrière, de se retrouver un jour à la rue. Concernant les trois autres personnes, deux d'entre elles n'ont même pas à se poser cette question, étant donné qu'elles n'ont pas encore eu l'occasion de véritablement "progresser" dans la

carrière (il s'agit des personnes qui n'ont connu ni la rue, ni l'hébergement d'urgence). Seule une personne dit n'entretenir aucune crainte à ce sujet ;

- les trois personnes dont le rapport à la carrière est à dominante positive (voir ci-dessus) ont une représentation à la fois positive et réaliste (dans deux cas tout du moins) de leur avenir ;
- les deux personnes dont le rapport à la carrière est plutôt négatif ont une vision à long terme positive mais irréaliste de leur avenir ;
- les deux personnes dont le rapport à la carrière est à dominante négative ont une vision essentiellement à court terme de leur avenir, vision négative dans un cas, dépersonnalisée dans l'autre ;

Les résultats obtenus à l'issue de mon analyse de l'Hypothèse 3 permettent non seulement de valider en partie cette dernière, mais aussi de faire état des questionnements suivants :

- Dans quelle mesure la représentation des facteurs de retour est-elle déterminée par des facteurs extérieurs à la carrière ?
- Dans quelle mesure la représentation de l'avenir est-elle conditionnée par l'orientation des programmes d'accompagnement mis en place dans le cadre des structures d'hébergement de réinsertion ? Autrement dit, dans quelle mesure cette représentation serait-elle donnée de l'extérieur, puis intériorisée par les personnes ?

Le tableau ci-dessous (Fig. 13) reprend les principaux résultats de l'analyse en les référant aux personnes interrogées :

**Figure 13. Tableau récapitulatif des résultats de l'analyse**

<i>Entretiens</i>	No. 1 (M.)	No. 2 (D.)	No. 3 (L.)	No. 4 (G.)	No. 5 (C.)	No.6 (F.)	No. 7 (P.)
<b>Items de l'analyse</b>							
<b>déconstruction identitaire (positionnement par rapport à la)</b>	déni	exhibitionnisme			Ø (pas d'identité stable antérieure à la carrière)	invalidation	inhibition
<b>reconstruction identitaire (modes de)</b>	naturalisée	contrariée	reportée (accentuation déconstruction identitaire)	reportée ( <i>statu quo</i> déconstruction identitaire)	reportée (socialisation en cours)	renforcée	naturalisée
<b>stigmatisation (stratégies vis-à-vis de la)</b>	évitement du regard d'autrui	évitement du regard d'autrui	anticipation	déni	évitement du regard d'autrui	évitement sélectif du regard d'autrui	évitement du regard d'autrui
<b>regard d'autrui (stratégies vis-à-vis du)</b>	refus	intérieurisation			stigmatisation des pairs	refus	refus
<b>présentation de soi (modes de)</b>	transparence sélective	transparence sélective	spectacle de soi	invisibilité sociale	transparence sélective	transparence sélective	transparence sélective
<b>rapport à la carrière (évaluation du)</b>	dominante positive	plutôt négatif	dominante négative	dominante négative	plutôt négatif	dominante positive ( ?)	dominante positive
<b>représentation de l'avenir (nature de la)</b>	positive et réaliste	positive mais irréaliste (vision à long terme)	négative (vision à court terme)	dépersonnalisée (vision à court terme)	positive mais irréaliste (vision à long terme)	positive et réaliste	positive et réaliste

## 5. Conclusion

### 5.1. Réponses à la question de recherche

Ma question de recherche postulait que l'image de soi des anciens sans-abri se met en place tout au long de leur processus de réinsertion, sous l'influence conjuguée de toutes une série de représentations interconnectées, et constitutives à ce titre d'un "système de représentation" qui leur est propre (voir *supra*, 2.4.4, Fig. 9). L'image de soi (R5) fait partie de ce système tout en se situant en quelque sorte à sa "pointe", en tant qu'elle est produite par l'ensemble des éléments dudit système.

Tout au long de mon analyse, j'ai exploré ce système de représentation, "déplié", d'une hypothèse à l'autre, en ses éléments constitutifs. Dans le cadre de l'analyse de l'Hypothèse 1, j'ai montré en quoi la représentation des facteurs d'entrée dans la carrière de sans-abri (R1) et celle des facteurs de sortie (R2), affectent le processus de reconstruction identitaire dans lequel les anciens sans-abri sont engagés. J'ai notamment mis en évidence le fait que la précision de l'identification des facteurs d'entrée (autrement dit l'acuité de la prise de conscience de ce qui a occasionné cette dernière) semble être proportionnelle à la capacité de prévenir le retour desdits facteurs, capacité qui permet de renforcer le sentiment d'auto-efficacité et donc l'estime de soi. Concernant les facteurs de sortie, j'ai établi, plus clairement cette fois-ci, que la conviction d'avoir disposé (au moment de la sortie de rue) ou de disposer (pour ceux qui n'ont connu ni la rue, ni l'hébergement d'urgence) de ressources aussi bien internes qu'externes, renforce la croyance dans les chances de succès du processus de reconstruction, et donc, à nouveau, le sentiment d'auto-efficacité et l'estime de soi. A l'inverse, les personnes n'ayant pas disposé (ou tout du moins considérant n'avoir pas disposé) ou ne disposant pas (considérant ne pas disposer) de l'une ou l'autre de ces deux catégories de ressources, voient leur processus de reconstruction reporté, tandis que l'image qu'elles ont d'elles-mêmes se péjore.

L'Hypothèse 2 s'attache quant à elle dans un premier temps à la stigmatisation dont celles des personnes qui ont connu la rue et/ou l'hébergement d'urgence ont été l'objet. En l'occurrence, elles y ont toutes réagi par un évitement quasi généralisé de toute interaction avec autrui, n'étant prêtes à assumer ni l'image qu'elles avaient d'elles-mêmes, ni celle que les autres allaient leur renvoyer. Dans un second temps, l'Hypothèse 2 prend à nouveau en considération cette question du regard d'autrui, mais en l'envisageant cette fois-ci au présent de l'expérience vécue des anciens sans-abri et en fonction de la représentation (R4) que ces derniers s'en font. C'est majoritairement par une fin de non-recevoir (refus ou déni) qu'ils accueillent cette question, prétendant ne pas se soucier de ce que les autres peuvent penser d'eux et, partant, ne pas chercher à s'en faire une représentation. J'ai pu établir un lien direct entre, d'une part, cette stigmatisation (passée) et cette (non-)représentation (actuelle), et, d'autre part, la présentation de soi privilégiée aujourd'hui par les anciens sans-abri dans leurs interactions avec autrui. La majorité d'entre eux sont en quête de personnes de confiance, avec lesquelles ils peuvent/pourront interagir en toute transparence, sans plus devoir ni faire de la rétention d'informations à leur sujet, ni craindre pour autant d'être à nouveau stigmatisés pour ce qu'ils sont/ont été.

Alors que l'Hypothèse 1 se focalise sur le regard rétrospectif que les anciens sans-abri jettent aujourd'hui sur leur passé de sans-abri, et que l'Hypothèse 2 se concentre sur l'incidence au présent (présentation de soi) de phénomènes dont les anciens sans-abri ont été l'objet dans le passé (stigmatisation) ou sont l'agent aujourd'hui (R4), l'Hypothèse 3 aborde quant à elle la question du rapport que les anciens sans-abri entretiennent aujourd'hui avec leur carrière de sans-abri (en ressortent-ils "grandis", plus forts, ou au contraire plus vulnérables ?), et de l'influence de ce rapport sur leur représentation de l'avenir et, notamment, des facteurs de retour éventuel dans le monde de la rue et/ou de l'hébergement d'urgence (ou, plus globalement, des facteurs de "régression" dans la carrière). Toutes ces représentations ont à voir avec l'image que les anciens sans-abri se font d'eux aujourd'hui, sur fond de croyance en leur capacité à ne pas devoir "régresser" dans la carrière. Mon analyse de l'Hypothèse 3 a mis en évidence le fait que toutes les personnes ayant fait l'expérience de la rue et/ou de l'hébergement d'urgence craignent de se

retrouver un jour dans cette situation, et ce quelle que soit la nature (plus ou moins positive ou négative) du rapport qu'elles entretiennent avec leur carrière. Par contre, j'ai pu établir un lien direct entre la nature de ce rapport et la "coloration" de leur représentation de l'avenir en général : plus ce rapport est positif, plus la représentation de l'avenir est elle-même positive et, qui plus est, réaliste.

En conséquence, je crois pouvoir affirmer que l'image de soi des anciens sans-abri engagés dans un processus de réinsertion est bien déterminée par le système de représentation qu'ils se forgent durant l'ensemble de leur carrière.

## 5.2. Limites de la recherche

---

A l'issue de cette recherche, j'aimerais pointer un certain nombre de ses limites. D'abord, je dois bien reconnaître que la population qui constitue l'objet même de ma recherche, à savoir les anciens sans-abri, ne se laisse pas délimiter aussi facilement que la première partie de mon cadre théorique (voir *supra*, 2.1) pourrait le laisser penser. J'ai d'ailleurs dû retoucher cette partie à plusieurs reprises tout au long de mon travail, dans un mouvement quasi asymptotique qui tentait de rejoindre cet objet plutôt "fuyant". Mais en fait, il ne pouvait guère en être autrement : tous les auteurs s'accordant sur le caractère hétérogène de la population des sans-abri, celle des "anciens" sans-abri ne pouvait que conserver ce caractère, sauf à penser que l'engagement dans un processus de réinsertion allait miraculeusement le gommer. Ce que je crois avoir montré au contraire dans mon analyse, c'est que ledit processus fait fond sur cette hétérogénéité constitutive : destruction identitaire et reconstruction identitaire ont partie liée, celle-ci s'engrenant dans celle-là. Quant à l'appellation que j'ai avancée à l'orée de ce travail, celle d'anciens sans-abri, elle n'en ressort pas indemne, de même, *mutatis mutandis*, qu'un sans-abri ne saurait ressortir indemne d'une carrière de sans-abri.

Ensuite, il va sans dire que mon échantillon ne saurait prétendre être représentatif de cette population, et ce pour plusieurs raisons : le caractère fuyant de cette population ; ensuite, la constitution même de mon échantillon, qui s'est faite au gré de mes contacts avec des institutions, de la disponibilité de celles-ci et de leurs résidents ; enfin, le fait que la majorité des personnes interrogées peuvent difficilement être qualifiées d'anciens sans-abri (même avec les précautions d'usage de cette appellation évoquées ci-dessus), amenées qu'elles sont à interagir dans un milieu social encore très restreint (ce que j'ai relevé à plusieurs reprises dans mon analyse) et peu "avancées" qu'elles sont sur la voie de leur réintégration.

Enfin, j'aimerais parler de la conduite de mes entretiens. J'ai déjà fait état plus haut de mon usage plutôt libre du guide d'entretien (voir *supra*, 3.2.2). Je dois également reconnaître que cet "usage" ne fut pas toujours des plus aisés. Ainsi ai-je eu parfois l'impression de perdre le contrôle de l'entretien, ce dernier tournant alors au récit de vie, monologue que j'ai eu de la peine à interrompre de façon à ne pas perdre le fil de ma problématique. Il est vrai que les personnes que j'ai interviewées étaient la plupart du temps encore très vulnérables, marquées qu'elles étaient par tout ce qu'elles avaient vécu – voire vivaient encore pour certaines d'entre elles –, et que l'entretien leur faisait en quelque sorte revivre. De plus, je dois avouer que j'ai parfois eu de la peine à me positionner uniquement comme chercheur, le travailleur social se manifestant en moi à l'occasion, voire reprenant le dessus, surtout lorsque je parvenais à construire une relation de confiance avec la personne interrogée. Dans certains cas, j'ai d'ailleurs compris que cette confiance préexistait à l'entretien, en raison de la lettre de présentation que j'avais adressée aux résidents (voir *supra*, 3.2.1.2) et que certains d'entre eux avaient prise comme une marque de confiance de ma part. Dans le cas de deux résidents (L. et C.), cela n'a pas été sans influencer leurs réponses relatives à leurs projets d'avenir, ma lettre fonctionnant alors comme un biais.



### 5.3. Perspectives de recherche et pistes d'intervention

---

J'aimerais, dans un premier temps, évoquer très brièvement les approches théoriques présentées dans mon cadre théorique. Elles relèvent essentiellement de la sociologie et de la psychologie sociale, alors que mon analyse, on l'aura remarqué, fait un usage parfois frontal de notions issues de la psychologie ou de la psychanalyse. Je pense donc, avec le recul, que j'aurais dû, dans mon cadre théorique, développer des concepts issus de ces deux champs. J'avais d'ailleurs commencé à le faire via la notion de « processus de désocialisation », proposée par Vexliard (voir *supra*, 2.3.3) et reprise près d'un demi-siècle plus tard par l'anthropologue et psychanalyste Patrick Declerck, mais je n'avais pas poussé ma réflexion jusqu'au bout. Alors que Vexliard note, dès 1953 (« L'enfance du clochard »), « qu'il n'y a absolument rien de spécifique, de fondamental, d'exclusif, dans l'enfance des vagabonds, qui permettrait de prévoir une probabilité de vagabondage » (cité par SOUTRENON 2005 : 94), Declerck, au contraire, sur la base d'un « faisceau de symptômes et de mécanismes psychiques généralement présents au sein de la population des clochards », fait l'hypothèse de l'existence d'un « syndrome de la désocialisation » (DECLERCK 2001 : 293). Ce syndrome serait caractérisé par « un ensemble de comportements et de mécanismes psychiques par lesquels le sujet se détourne du réel et de ses vicissitudes pour chercher une satisfaction, ou – a minima – un apaisement, dans un aménagement du pire » (DECLERCK 2001 : 294) et serait donc propre aux « clochards », qui n'auraient « dans leur très grande majorité, jamais connu de fonctionnements psychiques, relationnels, économiques et sociaux “normaux” » (DECLERCK 2001 : 320). La conclusion que Declerck en tire est des plus provocante et a fait couler beaucoup d'encre (voir notamment GARDELLA 2003 ; PICHON 2003 ; SOUTRENON 2005) : « Si pour ces sujets, il n'y a jamais eu d'insertion, comment pourrait-il y avoir réinsertion subséquente ? » (DECLERCK 2001 : 322). Loin de moi l'idée de souscrire à une telle thèse, qui invalide par avance toute tentative de réinsertion, considérée comme « fantasme et idéologie » (DECLERCK 2001 : 319). Il n'en reste pas moins que ce genre de propos engage à ne pas se limiter à l'examen de la carrière proprement dite de sans-abri, surtout lorsqu'il est question de personnes dont le parcours institutionnel a commencé antérieurement à ladite carrière, ce qui est le cas de deux des personnes de mon échantillon. Il vaudrait donc sûrement la peine d'investir ce champ de réflexion.

Dans un second temps, j'aimerais maintenant reprendre un certain nombre des questionnements issus de mon analyse, et, à partir d'eux, tracer des perspectives de recherche et proposer des pistes d'intervention :

- **Hypothèse 1 :**

- Dans quelle mesure la nature et la durée du parcours institutionnel préalable à l'entrée dans la carrière de sans-abri déterminent-elles le rythme de progression au sein de cette dernière, ainsi que les modalités de la reconstruction identitaire ?
  - *recherche* : voir ci-dessus ;
  - *intervention* : prendre en compte constamment cette dimension de l'ensemble du parcours de vie, sans pour autant réduire la personne à son passé (*cf.* les cas de C. et F, Entretiens No. 5 et 6).
- Dans quelle mesure la persistance, dans le cadre même du processus de reconstruction identitaire, de facteurs déclencheurs ou aggravants de l'entrée dans la carrière (et notamment d'addictions telles que l'alcoolisme ou la toxicomanie), perturbe-t-elle ce processus ? En effet, les addictions ne constituent-elles pas un facteur spécifique de perturbation du processus de reconstruction identitaire ?
  - *recherche* : développer des concepts liés aux addictions et à leurs différents modes de prise en charge ;
  - *intervention* : mieux coordonner le travail de réseau entre structures d'hébergement et institutions spécialisées dans le sevrage (*cf.* le cas de L., Entretien No. 3).

- Dans quelle mesure la coexistence, au sein de mêmes structures d'hébergement de réinsertion, de personnes présentant des parcours de vie (et notamment institutionnels) et des facteurs d'entrée dans la carrière très diversifiés, met-elle en danger le processus de réinsertion lui-même ?
  - *recherche* : comparer les manières de faire en la matière au sein d'un même canton, d'un canton à l'autre, voire d'un pays à l'autre ;
  - *intervention* : mieux intégrer cette problématique dans l'attribution des chambres, au niveau de l'hébergement de réinsertion tout du moins, et dans la mesure bien sûr où les moyens matériels le permettent (cf. les cas de L. et C., Entretiens No. 3 et 5).
- **Hypothèse 2 :**
  - La stigmatisation des pairs, en tant qu'elle ne se cantonnerait pas à la première phase de la carrière (dite « agressive » dans le modèle de Vexliard), peut-elle constituer un frein à la réinsertion des personnes mêmes qui la mettent en œuvre ?
    - *intervention* : aborder cette question avec les personnes qui adoptent un tel comportement ; peut-être est-elle toujours prise en compte au sein des institutions, j'avoue ne pas le savoir (cf. les cas de L. et C., Entretiens No. 3 et 5).
  - Dans quelle mesure une présentation de soi se déroulant dans un milieu social constitué essentiellement de pairs et d'accompagnants, se distingue-t-elle d'une présentation de soi se déroulant dans un milieu social élargi, dès lors que la personne est réintégrée ?
    - *recherche* : réaliser également des entretiens avec des personnes ayant dépassé depuis peu l'étape du logement accompagné. Telle était bien mon intention au départ, mais je ne suis pas parvenu à trouver des gens s'inscrivant dans cette catégorie et acceptant de témoigner.
- **Hypothèse 3 :**
  - Dans quelle mesure la représentation de l'avenir est-elle conditionnée par l'orientation des programmes d'accompagnement mis en place dans le cadre des structures d'hébergement de réinsertion ? Autrement dit, dans quelle mesure cette représentation serait-elle donnée de l'extérieur, puis intériorisée par les personnes ?
    - *recherche* : faire des entretiens avec des collaborateurs d'institutions d'hébergement ; idéalement, faire de l'observation participante au sein de ce type d'institutions.

En sus de ces pistes d'action liées à mes questionnements, je terminerai avec d'autres pistes d'action, liées directement quant à elles aux résultats de mon analyse :

- les anciens sans-abri pouvant entretenir une relation de déni ou d'inhibition vis-à-vis de leur passé, il s'agit de favoriser chez eux l'émergence de représentations portant sur ce dernier, afin qu'ils puissent, après en avoir pris conscience, l'accepter et ainsi évoluer positivement. Carl Rogers a en effet montré que c'est à partir du « moment où je m'accepte tel que je suis que je deviens capable de changer » (ROGERS 1984 : 16). A cet effet, il s'agit plus précisément de mettre en place des lieux d'écoute permettant aux anciens sans-abri de faire état de leurs représentations du passé, représentations qui pourront ensuite être retravaillées au moyen d'outils de remédiation cognitive. Ces derniers ont pour but d'aider les personnes à entretenir un rapport critique à leurs représentations, ce qui ne peut que se révéler productif, étant donné que les personnes ont tendance à agir en fonction de leurs

représentations (voir le “théorème” de Thomas, *supra*, 2.4.1). La méthode dite ABC (*Activating event / Belief / Consequences*) permet par exemple de revenir sur des événements passés et d’interroger l’interprétation qui en a été faite, les « croyances » qui en ont découlé ;

- les anciens sans-abri ne parvenant pas toujours à se faire une image précise de leur parcours de vie, il s’agit de travailler avec eux sur l’identification aussi bien des facteurs déclencheurs de leur entrée dans la carrière que des facteurs aggravant le processus de leur précarisation, ainsi que sur l’articulation chrono-logique de l’ensemble de ces facteurs. Ils pourraient ainsi reconstituer plus précisément leur parcours de vie, mieux comprendre ce qui, à un moment donné ou un autre dudit parcours, a occasionné tel ou tel infléchissement de leur trajectoire, et par conséquent être mieux armé pour prévenir le “retour du même” ;
- les anciens sans-abri ayant tendance à faire état simultanément de leurs représentations des facteurs de sortie de la rue et/ou de l’hébergement d’urgence (respectivement des facteurs de “progression” dans la carrière) et de celles des facteurs de “régression” éventuelle dans la carrière, il s’agit de les aider à découpler ces deux catégories de représentations, afin que leur prise de conscience des ressources mises en œuvre pour amorcer un processus de sortie ou de “progression” ne soit pas systématiquement fragilisée par la crainte de devoir renouer avec un pan négatif de leur passé ;
- les anciens sans-abri ayant eu l’occasion durant toute leur carrière aussi bien de développer de nouvelles ressources, de nouvelles compétences, que d’être affectés par de nouvelles vulnérabilités, il s’agit de les aider à prendre conscience de cette transformation, afin qu’ils puissent non seulement renforcer ces ressources (et les articuler à celles de leurs ressources qui préexistent à la carrière), mais aussi affaiblir ces vulnérabilités.

## 6. Sources

### 6.1. Bibliographie

#### 6.1.1. Livres et chapitres de livres collectifs

- ABRIC, Jean-Claude (dir.). *Pratiques sociales et représentations*. Paris : PUF (« Psychologie sociale »), 4<sup>ème</sup> éd., 2003 [1<sup>ère</sup> éd., 1994], 252 p.
- ABRIC, Jean-Claude. « Les représentations sociales : aspects théoriques », in ABRIC, Jean-Claude (dir.). *Pratiques sociales et représentations, op. cit.*, pp. 11-36
- ABRIC, Jean-Claude. « L'étude expérimentale des représentations sociales », in JODELET, Denise (dir.). *Les Représentations sociales*. Paris : PUF (« Sociologie d'aujourd'hui »), 7<sup>ème</sup> éd., 2003 [1<sup>ère</sup> éd., 1989], pp. 205-223
- BECKER, Howard S. *Outsiders. Etudes de sociologie de la déviance*. Paris: Métailié, 1985 [1<sup>ère</sup> éd. angl., 1963], 248 p.
- BERTAUX, Daniel. *Le Récit de vie*. Paris : Armand Colin (« 128 », no. 122), 2<sup>ème</sup> éd., 2005 [1<sup>ère</sup> éd., 1997], 127 p.
- BRESSON, Maryse. *Sociologie de la précarité*. Paris : Armand Colin (« 128 », no. 336), 2007, 126 p.
- CASTEL, Robert. *Les Métamorphoses de la question sociale. Une chronique du salariat*. Paris: Fayard (« L'espace du politique »), 1995, 490 p.
- CASTEL, Robert. *La Montée des incertitudes. Travail, protections, statut de l'individu*. Paris : Seuil (« La couleur des idées »), 2009, 462 p.
- COLLIOT-THÉLÈNE, Catherine. *La Sociologie de Max Weber*. Paris : La Découverte (« Repères », no. 452), 2006, 122 p.
- COULON, Alain. *L'Ecole de Chicago*. Paris : PUF (« Que sais-je ? », no. 2639), 1992, 127 p.
- DAMON, Julien. *La Question SDF. Critique d'une action publique*. Paris : PUF (« Le lien social »), 2002, 279 p.
- DARMON, Muriel. *La Socialisation*. Paris : Armand Colin (« 128 », no. 323), 2006, 128 p.
- DECLERCK, Patrick. *Les Naufragés. Avec les clochards de Paris*. Paris : Plon (« Terre humaine »), 2001, 458 p.
- GOFFMAN, Erving. *La Mise en scène de la vie quotidienne. I. La Présentation de soi*. Paris : Minuit (« Le sens commun »), 1973 [1<sup>ère</sup> éd. angl., 1956], 253 p.
- GOFFMAN, Erving. *Asiles. Etudes sur la condition sociale des malades mentaux*. Paris : Minuit (« Le sens commun »), 1968 [1<sup>ère</sup> éd. angl., 1961], 449 p.
- GOFFMAN, Erving. *Stigmate. Les Usages sociaux des handicaps*. Paris : Minuit (« Le sens commun »), 1975 [1<sup>ère</sup> éd. angl., 1963], 177 p.
- GOFFMAN, Erving. *Les Rites d'interaction*. Paris : Minuit (« Le sens commun »), 1974 [1<sup>ère</sup> éd. angl., 1967]
- JODELET, Denise (dir.). *Les Représentations sociales*. Paris : PUF (« Sociologie d'aujourd'hui »), 7<sup>ème</sup> éd., 2003 [1<sup>ère</sup> éd., 1989], 447 p.
- JODELET, Denise. « Représentations sociales : un domaine en expansion », in JODELET, Denise (dir.). *Les Représentations sociales, op. cit.*, pp. 47-78
- JODELET, Denise. « Représentation sociale : phénomènes, concept et théorie », in MOSCOVICI, Pierre (dir.). *Psychologie sociale*. PUF (« Fondamental »), 1984, pp. 357-378
- LAPLANCHE, Jean, PONTALIS, Jean-Bertrand. *Vocabulaire de la psychanalyse*. Paris : PUF (« Quadrige »), 1997 [1<sup>ère</sup> éd., 1967], 523 p.
- MANNONI, Pierre. *Les Représentations sociales*. Paris : PUF (« Que sais-je ? », no. 3329), 5<sup>ème</sup> éd., 2010 [1<sup>ère</sup> éd., 1998], 127 p.
- MEDA, Dominique. *Le Travail. Une valeur en voie de disparition*. Paris : Flammarion (« Champs », no. 400), éd. poche, 1998 [1<sup>ère</sup> éd., 1995], 362 p.

- MERCUEL, Alain. *Souffrance psychique des sans-abri. Vivre ou survivre*. Paris : Odile Jacob, 2012, 221 p.
- MOSCOVICI, Pierre (dir.). *Psychologie sociale*. PUF (« Fondamental »), 1984, 596 p.
- MUCCHIELLI, Laurent. « Alexandre Vexliard (1911-1997) : un pionnier de la recherche sur les processus de désocialisation », préface à VEXLIARD, Alexandre. *Le Clochard*. Paris : Desclée de Brouwer, 1998 [1<sup>ère</sup> éd., 1957], pp. 11- 62
- NIZET, Jean et RIGAUX, Natalie. *La Sociologie de Erving Goffman*. Paris : La Découverte (« Repères », no. 416), 2005, 121 p.
- PARAZELLI, Michel. *La Rue attractive. Parcours et pratiques identitaires des jeunes de la rue*. Sainte-Foy : Presses de l'Université du Québec (« Problèmes sociaux & interventions sociales »), 2002, 358 p.
- PAUGAM, Serge. *Le Salarié de la précarité. Les nouvelles formes de l'intégration professionnelle*. Paris : PUF (« Le lien social/Documents d'enquête »), 2000, 437 p.
- PAUGAM, Serge. *Le Lien social*. Paris : PUF (« Que sais-je ? », no. 3780), 2008, 127 p.
- PAUGAM, Serge (dir.). *Les 100 mots de la sociologie*. Paris : PUF (« Que sais-je ? », no. 3870), 2010, 128 p.
- QUEIROZ, Jean-Manuel de, ZIOTKOVSKI, Marek. *L'Interactionnisme symbolique*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes (« Didact sociologie »), 1994, 140 p.
- ROGERS, Carl R. *Le Développement de la personne*. Paris : Dunod (« Organisation et sciences humaines »), 1984 [1<sup>ère</sup> éd. angl., 1961], 290 p.
- SECA, Jean-Marie. *Les représentations sociales*. Paris : PUF (« Cours »), 2001, 192 p.
- VERBUNT, Gilles. *La Société interculturelle. Vivre la diversité humaine*. Paris : Seuil, 2001, 285 p.
- VEXLIARD, Alexandre. *Le Clochard*. Paris : Desclée de Brouwer, 1998 [1<sup>ère</sup> éd., 1957], 493 p.

### 6.1.2. Ouvrages de méthodologie

- BEAUD, Stéphane, WEBER, Florence. *Guide de l'enquête de terrain*. Paris : La Découverte (« Grands Repères/Guides »), 3<sup>ème</sup> éd., 2003 [1<sup>ère</sup> éd., 1997], 357 p.
- CAMPENHOUDT, Luc Van, QUIVY, Raymond. *Manuel de recherche en sciences sociales*. Paris : Dunod, 3<sup>ème</sup> éd., 2006 [1<sup>ère</sup> éd., 1995], 256 p.

### 6.1.3. Articles de revues

- GARDELLA, Edouard. « Au-delà des lectures sociologiques et psychiatriques de l'exclusion ? A propos des *Naufragés* de Patrick Declerck (note critique) », in *Terrains & travaux*, 2003/2, no. 5, pp. 165-176 (disponible sur internet : <http://www.cairn.info/revue-terrains-et-travaux-2003-2-page-165.htm>)
- LACAZE, Lionel. « La théorie de l'étiquetage modifiée, ou l'«analyse stigmatisante» revisitée », in *Nouvelle revue de psychosociologie*, 2008/1, no. 5, pp. 183-199 (disponible sur internet : <http://www.cairn.info/revue-nouvelle-revue-de-psychosociologie-2008-1-page-183.htm>)
- PICHON, Pascale. « Sortir de la rue : discontinuités biographiques et mobilisation des ressources », in *Articles de recherche*, « Les SDF. Trajectoires, représentations, politiques publiques », nov. 2003, pp. 135-150
- SOUTRENON, Emmanuel. « Offrons-leur l'asile ! Critique d'une représentation des clochards en « naufragés » », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2005/4, no. 159, pp. 88-115 (disponible sur internet : <http://www.cairn.info/revue-actes-de-la-recherche-en-sciences-sociales-2005-4-page-88.htm>)

## 6.2. Cyberographie

---

- *Banc Public... Regards synthétiques*, 2006 ([http://www.banc-public.ch/banc-public/index.php?option=com\\_content&view=article&id=50&Itemid=59&lang=fr](http://www.banc-public.ch/banc-public/index.php?option=com_content&view=article&id=50&Itemid=59&lang=fr))
- *Chez Paou* ([www.chezpaou.ch](http://www.chezpaou.ch), site consulté le 21.09.2012)
- *La Tuile. Concept institutionnel*, 2011 ([http://www.la-tuile.ch/?page\\_id=290?&lang=fr](http://www.la-tuile.ch/?page_id=290?&lang=fr))
- *La Tuile. Rapport annuel 2011*, 2012 (<http://www.la-tuile.ch>)

## 6.3. Personnes-ressources

---

- M. Eric MULLENER, *La Tuile* (Fribourg/FR), directeur (entretien du 18.12.2012)
- M. Jean-Yves RAYMOND, *Chez Paou* (Saxon/VS), directeur (entretiens des 22.11.2012 et 16.01.2013)
- Mme Anne-Marie SCHMID KILIC, *Banc Public* (Fribourg/FR), directrice (entretien du 12.09.2012)

## **Annexes**

Annexe A : Fig. 14. Tableau synoptique des approches théoriques

Annexe B : Fig. 15 à 17. Modèle d'analyse (Hypothèses 1 à 3)

Annexe C : Guide d'entretien

**Annexe A : Fig. 14. Tableau synoptique des approches théoriques**

APPROCHE	AUTEUR	CONCEPT [réf. cadre théorique]	DIMENSION	COMPOSANTE	SOUS-COMPOSANTE
<i>Première Ecole de Chicago</i>	<p><i>W.I. Thomas</i> 1918</p> <p><i>G.H. Mead</i> années 30</p> <p><i>E.C. Hughes</i> 1937</p>	<p>définition de la situation [2.4.1]</p> <p>interaction symbolique [2.4.1]</p> <p>carrière [2.2, introd.]</p>	<p>réalité objective</p> <p>réalité perçue (situation)</p> <p>interprétation de la signification de ses propres actions</p> <p>interprétation de la signification des actions d'autrui</p> <p>dimension objective</p> <p>dimension subjective</p>		
<i>Psycho-sociologie (du clochard)</i>	<i>A. Vexliard</i> 1950-1957	processus de désocialisation [2.3.3]	<p>agression</p> <p>régression</p> <p>rupture avec le passé</p> <p>résignation</p>		



<i>Deuxième Ecole de Chicago</i>	<i>E. Goffman 1956</i>	interaction face à face [2.5.2]	représentation (présentation de soi)  contrôle de l'information (relative aux partenaires de l'échange)  contrôle de l'impression (faite sur autrui)  <i>modus vivendi</i> interactionnel (coproduction d'une définition globale de la situation)	rôles  information préalable à l'interaction  information produite par l'interaction	circonspection dramaturgique
	<i>E. Goffman 1961</i>	carrière [2.2.2]	aspects moraux	modifications de la personnalité  modifications du système de représentations	représentation de soi représentation d'autrui
	<i>H. Becker 1963</i>	carrière [2.2.1]	carrière déviante	transgression  motivation	expériences personnelles  interactions avec déviants plus expérimentés

<i>Deuxième Ecole de Chicago (suite)</i>	<i>H. Becker 1963 (suite)</i>	carrière (suite)	carrière déviante	stigmatisation	nouvelle identité prêtée par autrui
	<i>E. Goffman 1963</i>	stigmaté [2.5.1]	dimension visuelle	intégration d'un groupe déviant  stigmaté visible (individu discrédité)  stigmaté invisible (individu discréditable)	identité endossée par l'individu stigmatisé  modification de l'image de soi  apprentissage du faux-semblant (tournant itinéraire moral)  divulcation volontaire (dernière étape itinéraire moral)
	<i>E. Goffman 1967</i>	interaction face à face [2.5.2]	dimension temporelle  figuration	stigmaté inné  stigmaté acquis  face  ligne d'action	socialisation au sein du désavantage  apprentissage tardif du point de vue des normaux

<i>Psychologie sociale</i>	<i>S. Moscovici et al.</i> 1961-	représentation sociale [2.4.2]	dimension symbolique dimension interprétative dimension sociale genèse	sélection	distorsion supplémentation défalcation
			opérationnalisation structure	formation d'un schème figuratif naturalisation noyau central système périphérique	fonction génératrice fonction organisatrice fonction de concrétisation fonction de régulation fonction de défense

<i>Sociologie (du travail et des liens sociaux)</i>	<p><i>R. Castel</i> 1995-2009</p> <p><i>S. Paugam</i> 2000-2010</p>	<p>zones de cohésion sociale [2.3.3]</p> <p>degrés d'intégration par le travail [2.3.1]</p> <p>liens sociaux [2.3.1]</p>	<p>intégration</p> <p>vulnérabilité</p> <p>désaffiliation</p> <p>satisfaction dans le travail</p> <p>stabilité de l'emploi</p> <p>filiation</p> <p>participation élective</p> <p>participation organique</p> <p>citoyenneté</p>	<p>parents enfants</p> <p>conjoint(e)s ami(e)s</p> <p>collègues</p>	
<i>Anthropo- psychanalyse (du clochard)</i>	<p><i>P. Declerck</i> 2001</p>	<p>syndrome de désocialisation [2.3.3]</p>			

<i>Sociologie (du SDF)</i>	<i>J. Damon 2002</i>	SDF [2.1]			
		carrière [2.3.3]	fragilisation routinisation sédentarisation		
		rationalité [2.4.3]	dimension instrumentale dimension limitée dimension cognitive dimension axiologique		

**N.B.**

1. Dans ce tableau, je me suis efforcé de toujours rester au plus près des formulations de concepts (et de dimensions, composantes, sous-composantes) telles qu'on les trouve effectivement chez les auteurs concernés, afin de limiter au maximum l'effet de filtre interprétatif induit par toute reformulation ;
2. Ce tableau montre la difficulté (et la relative artificialité) qu'il y a parfois à distinguer un concept de ses spécifications successives. Je me contenterai d'en donner un exemple : j'ai toujours placé la « carrière » au premier niveau hiérarchique (celui des concepts), afin de bien montrer comment un même concept peut être l'objet de réappropriations successives et partant de spécifications différentes (cf. E.C. Hughes 1937, E. Goffman 1961, H. Becker 1963 et J. Damon 2002). Dans certains cas néanmoins, j'aurais pu tout aussi bien procéder autrement. Ainsi aurais-je pu placer directement au premier niveau hiérarchique (celui des concepts) la notion de « carrière déviante » (H. Becker 1963), avec comme résultat que les étapes de ladite carrière (transgression, motivation, etc.) se seraient trouvées au même niveau (celui des dimensions) que les étapes du « processus de désocialisation » de A. Vexliard 1950-1957 (agression, régression, etc.).

**Annexe B : Fig. 15 à 17**

**Figure 15. Modèle d'analyse (Hypothèse 1)**

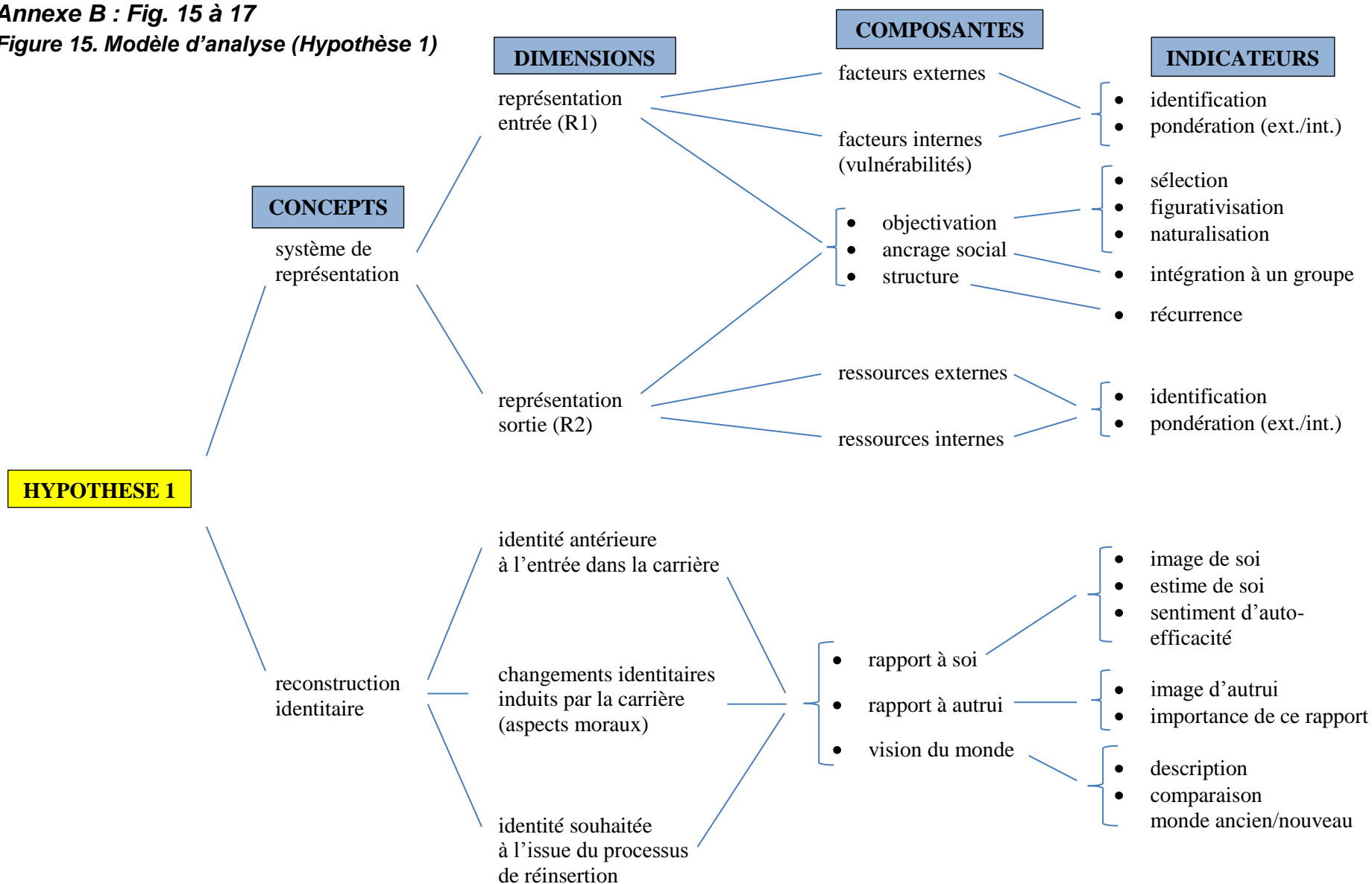


Figure 16. Modèle d'analyse (Hypothèse 2)

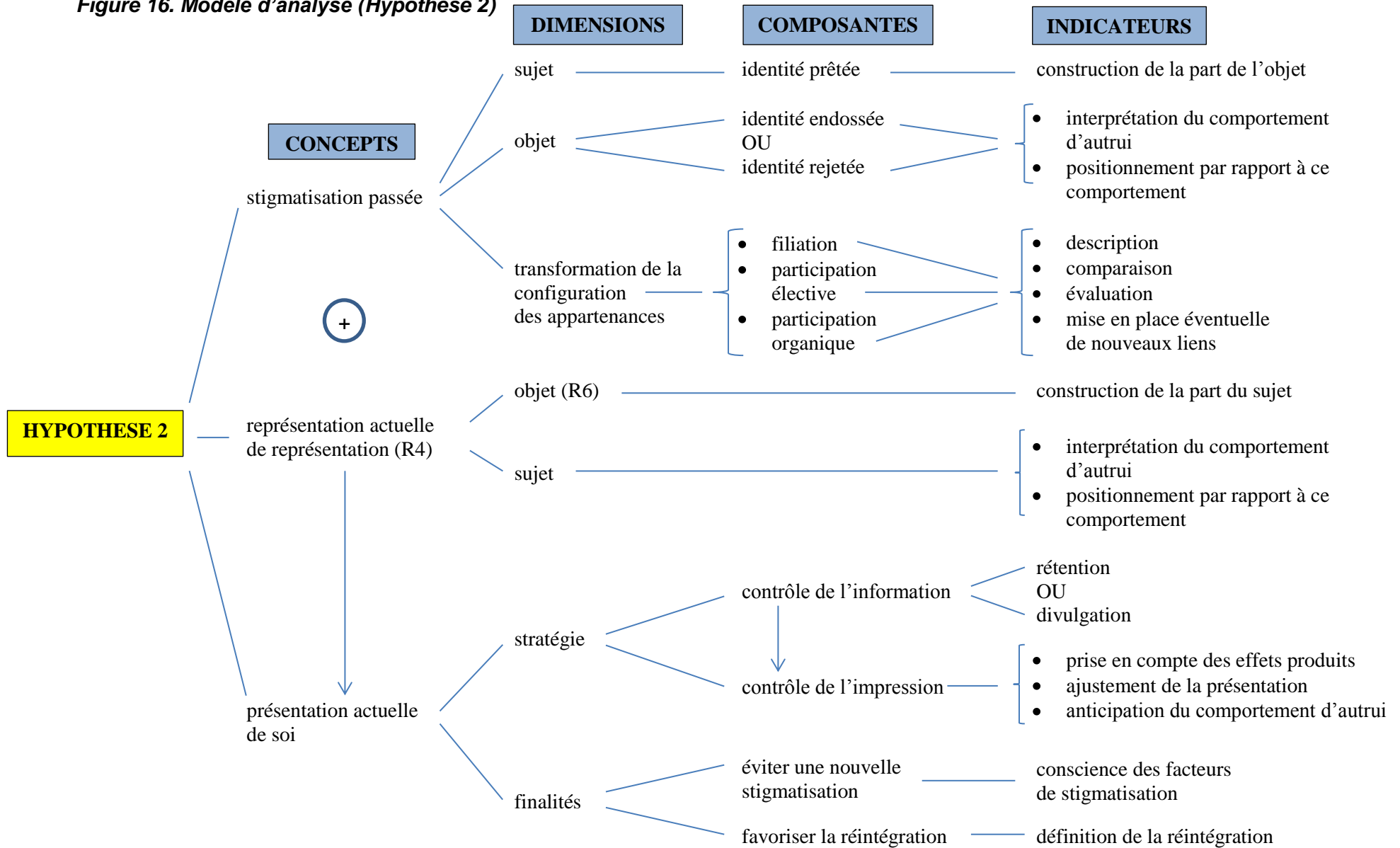
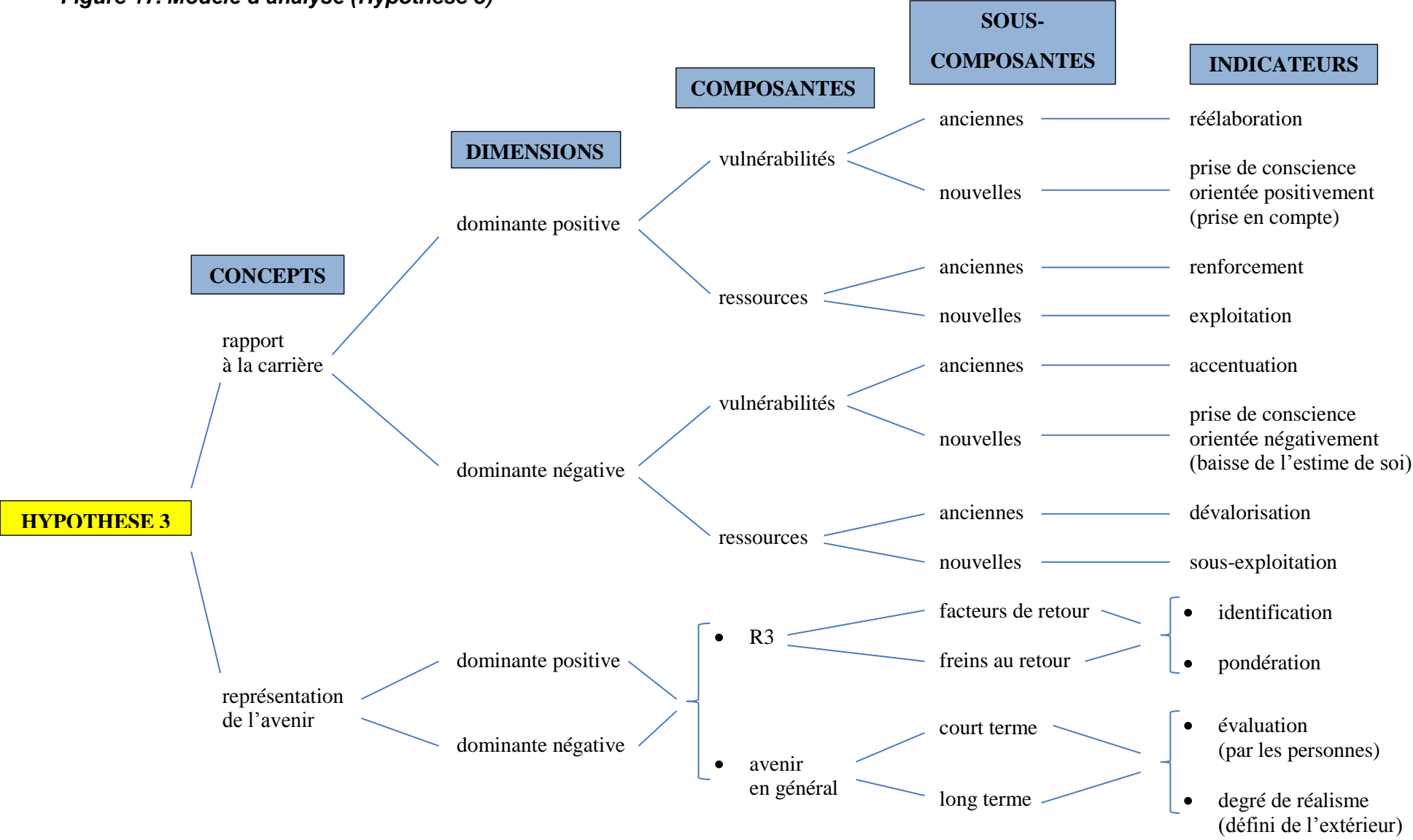


Figure 17. Modèle d'analyse (Hypothèse 3)





## **Annexe C : Guide d'entretien**

- Introduction : remerciements à la personne pour avoir accepté de participer à mon projet de recherche ; présentation de mon propre parcours de vie et de mon projet de recherche si besoin (déjà présentés dans ma lettre aux résidents)
- Ouverture : « J'aimerais, si vous le voulez bien, que nous évoquions ensemble votre parcours de vie. »
- « Pour commencer, pourriez-vous me décrire votre situation actuelle ? »
- « Dans quelle structure vous trouviez-vous précédemment ? »
- « Vous est-il possible, aujourd'hui, d'identifier précisément les causes qui, d'après vous, sont à l'origine de votre ou de vos séjours dans la rue et/ou dans des structures d'hébergement social ? »
  - « Pourriez-vous distinguer les facteurs externes des facteurs internes (vulnérabilités) ? »
  - « D'après vous, quel type de facteurs (internes ou externes) s'est révélé être le plus important ? »
- « Pourriez-vous me décrire vos conditions de vie à cette époque ? »
  - « Comment se déroulaient vos journées ? »
  - « Qu'avez-vous ressenti lorsque vous deviez vivre dans de telles conditions ? » (relance éventuelle par proposition d'éléments de réponse : incompréhension, sentiment d'injustice, résignation, révolte, etc.)
- « Aviez-vous des relations avec les personnes qui vivaient alors dans les mêmes conditions que vous ? »
  - Si oui : « Comment décririez-vous ces relations ? »
    - « Aviez-vous l'impression de faire partie d'un groupe ? »
  - Si non : « Pourquoi ne vouliez-vous pas avoir de relation avec elles ? »
    - « Comment faisiez-vous pour ne pas devoir entrer en relation avec elles ? »
  - « Quelle image aviez-vous de ces personnes ? »
    - « Vous sentiez-vous différent d'elles ? »
      - Si oui : « En quoi vous sentiez-vous différent ? »
  - « Quelle image aviez-vous de vous-même ? »
- « Comment vos relations avec votre entourage (famille ; conjoint, amis ; anciens collègues de travail) ont-elles évolué suite à votre ou vos séjours dans la rue et/ou dans des structures d'hébergement social ? »
  - « Comment avez-vous vécu ces transformations ? »
  - « Comment, avec le recul, jugez-vous le comportement des personnes en question ? »

- « Lorsque vous avez dû séjourner dans la rue et/ou dans une structure d'hébergement social, avez-vous fait la connaissance de personnes ne partageant pas vos conditions de vie ? »
  - Si oui : « Comment ces relations se sont-elles établies et de quelle nature étaient-elles ? »
    - « Vous préoccupiez-vous de l'image qu'elles avaient de vous ? »
    - « Avez-vous l'impression d'avoir été stigmatisé, étiqueté, qu'on considérait que vous n'apparteniez plus à la société ? »
  - « Et vous, quelle image aviez-vous de ces personnes ? »
- « Dans quelles circonstances êtes-vous sorti de la rue ? »
  - « Quelles ressources avez-vous dû mobiliser à cette occasion ? » (précisions éventuelles : ressources internes telles que traits de caractère, compétences, et/ou ressources externes telles que ressources matérielles, personnes-ressources)
  - « D'après vous, quel type de ressources (internes ou externes) s'est révélé être le plus important ? »
  - « L'image que vous aviez de vous a-t-elle alors changé ? »
  - « Avez-vous pu en profiter pour faire évoluer vos relations avec votre entourage ? »
    - Si oui : « Comment ces relations ont-elles évolué ? »
    - « D'après vous, l'image que les personnes en question avaient de vous s'est-elle modifiée à cette occasion ? »
- « Avez-vous l'impression d'avoir retiré quelque chose de votre expérience de sans-abri ? »
  - Si oui : « En négatif ? » (précision éventuelle : par exemple, vulnérabilités insoupçonnées révélées à cette occasion)
    - « En positif ? » (précision éventuelle : par exemple, ressources insoupçonnées)
- « Sur un plan plus général, avez-vous l'impression que le fait d'avoir vécu cette expérience de sans-abri a changé votre manière de voir les choses ? »
  - Si oui : « Votre rapport aux autres a-t-il changé ? »
    - « Au monde du travail ? »
    - « Au monde en général ? »
    - « Vous sentez-vous "marqué" par votre expérience de sans-abri ? »
      - Si oui : « De quelle manière ? »
  - Si non : « Comment selon vous cela a-t-il été possible ? »
- « Pensez-vous qu'aujourd'hui vous ne devez pas révéler aux autres cette partie de votre vie ? »
  - Si oui : « Pourquoi ? Avez-vous peur d'être à nouveau stigmatisé, comme vous avez pu l'être alors que vous étiez sans-abri ? »
    - « Qu'est-ce que cela implique concrètement pour vous ? Pourriez-vous me donner des exemples ? »
    - « Qu'en est-il plus précisément avec des personnes qui vous sont devenues proches ? Leur parlez-vous tout de même de cette partie de votre vie ? »

- Si oui : « Comment réagissent-elles ? »
- Si non : « Aimerez-vous pouvoir le faire ? »
  - Si non : « Comment vous y prenez-vous pour évoquer cette partie de votre vie ? Pourriez-vous me donner un exemple ? »
- « Quand vous devez rencontrer une nouvelle personne (dans le cadre du travail par exemple), réfléchissez-vous davantage qu'auparavant à l'image de vous que vous allez donner ? »
  - Si oui : « Comment vous y prenez-vous pour contrôler cette image de vous, l'impression que vous produisez sur l'autre ? »
  - Si non : « Pourquoi ? »
- « Quel sens a pour vous aujourd'hui le mot 'intégration' ? Qu'est-ce qui, d'après vous, permet d'être intégré dans la société actuelle ? »
- « Vous arrive-t-il d'avoir peur de vous (re)trouver à nouveau à la rue et/ou dans des structures d'hébergement d'urgence ? »
  - Si oui : « Que ressentez-vous exactement lorsque vous êtes en proie à cette peur ? »
    - « Comment vous y prenez-vous pour la juguler ? »
- « Quelles pourraient être selon vous les causes possibles d'un tel retour à la rue ? »
  - « Quelles ressources pensez-vous devoir mobiliser pour éviter le retour d'une telle situation ? »
- « Votre objectif à plus ou moins long terme est-il de récupérer le statut que vous aviez avant d'être sans-abri ? »
  - Si oui : « Comment comptez-vous vous y prendre ? »
  - Si non : « Quels projets avez-vous et quels moyens comptez-vous vous donner pour les réaliser ? »
- « Pour réaliser vos projets, pensez-vous pouvoir tirer parti, d'une manière ou d'une autre, de votre expérience de sans-abri ? »
  - Si oui : « Comment ? »
  - Si non : « Pourquoi ? »
- « Dans quelle mesure pensez-vous que l'atteinte de vos objectifs dépend de l'image de vous que vous allez désormais donner aux autres ? »
- Fermeture : « Aimerez-vous rajouter quelque chose à ce que vous m'avez déjà dit ? »
- Conclusion : remerciements à la personne pour avoir bien voulu répondre à mes questions

